BIBLIOTHÈQUE

RELIGIEUSE ET NATIONALE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL.

SÉRIE PETIT IN-8

F

LI

J. M. J.

BLUETTES

PAR

UN AMI DE LA JEUNESSE.



MONTRÉAL
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME

1886



ada en
IEUX &
Ottawa.

A MES JEUNES LECTEURS.

Mes jeunes amis,

Mon intention en écrivant ces lignes a été de vous procurer quelques heures de lecture pour vos vacances, je vous les présente de bien bon cœur et souhaite ardemment qu'elles aient sur vos âmes l'effet de ces douces potions que vos tendres mères vous administraient quelquefois, le soir durant les jours de votre première enfance et qui vous procuraient un si doux repos.

Je ne vous suppose pas petits, ni tous grands non plus, mais je vous vois, avec beaucoup d'intérêt, à cet âge, où toutes les émotions se prennent au vol, où les impressions se succèdent vite, à cet âge, où l'on pense peu, où l'on est susceptible de tant de bonne culture, où enfin, tout est espérance et rien n'est remords.

Oh! chers amis, ne vous hâtez pas de voir avancer votre vie; cependant, entrez résolument dans la route inconnue que l'avenir vous présente, et, en attendant que la Providence vous marque la place que vous devez occuper en ce monde, jouissez du présent.

Vous trouverez un peu de tout dans ce petit ouvrage, tout, dis-je, sans ordre, sans suite, sans des-

sein, et formant, pour ainsi dire, un petit mélange.

Si sa lecture excitait à la pratique du bien un seul d'entre vous; si ces lignes, écrites au milieu d'un tracas d'affaires qui se renouvelle sans cesse, évoquaient quelques bonnes pensées, quelques bonnes petites résolutions pour l'avenir, oh! que mon travail serait largement payé!

Il tient à vous, mes jeunes amis, de me procurer ce bonheur; je vous le demande, au nom de la tendresse que je vous porte, et je l'espère de votre bon cœur en demandant instamment au Cœur sacré de Jésus de vous bénir, de vous protéger toujours et de faire en sorte que vous soyez tous l'honneur de la religion et de la patrie.

Doux Cœur de Jésus, exaucez-moi.

JANVIER.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Plusieurs auteurs ont écrit la vie de ce grand saint ; ses nobles actions et les étonnants miracles de son zèle sont connus de tous ; je rappellerai seulement ici quelques conseils pratiques que cet ange de douceur donne à sa Philotée à la fin de son livre de la " Vie dévote. "

" Renouvelez tous les premiers jours du mois la protestation que vous avez faite de servir Dieu, et dites, ce jour-là, à tous moments comme David : " Non, jamais, ô mon Dieu, je n'oublierai votre loi ; car c'est par elle que vous avez rendu la vie à mon âme. " Et quand vous sentirez en vous quelque altération considérable, prenez votre protestation en main, et prononcez-la de tout votre cœur, dans une profonde humiliation de vous-même : vous y trouverez un grand soulagement.

Faites une profession ouverte, non pas d'être dévot ., mais de vouloir l'être, et n'ayez point honte des actions communes et nécessaires qui nous conduisent à l'amour de Dieu. Avouez hardiment que vous tâchez de vous faire à la méditation, que vous aimeriez mieux mourir que de pécher mortellement, que vous voulez fréquenter les sacrements et suivre les conseils de votre directeur. (Il n'est pas nécessaire de le nommer, pour plusieurs raisons.) Cette déclaration sincère de vouloir servir Dieu, et d'être consacré à son amour de bon cœur, est fort agréable à sa divine majesté, qui ne veut point que l'on aït honte de son service, ni de la croix de son Fils ; et

d'ailleurs cela coupe court à beaucoup de remontrances du monde, et nous oblige encore par honneur à la persévérance. Les philosophes se déclarent philosophes afin qu'on les laisse vivre philosophiquement, et nous devons déclarer le désir que nous avons de la dévotion afin qu'on nous laisse vivre dévotement. Si quelqu'un vous dit que la dévotion ne demande pas absolument la pratique de tous ces avis et exercices, ne le niez pas, mais répondez doucement que votre infirmité est si grande, qu'elle a besoin de plus d'aide et de secours qu'il n'en faut aux autres.

Enfin je vous conjure, par tout ce qui est sacré au ciel et sur la terre, par le baptême que vous avez reçu, par les entrailles qui ont porté Jésus-Christ, par le cœur charitable avec lequel il vous aima, et par les entrailles de la miséricorde en laquelle vous espérez, de continuer à persévérer dans l'heureux dessein que vous avez de mener une vie sincèrement dévote. Nos jours s'écoulent et la mort est à la porte. " La trompette, dit saint Grégoire de Nazianze, sonne la retraite ; que chacun se prépare, car le jugement est proche. " La mère de saint Symphorien, voyant qu'on le conduisait au martyre, criait après lui : " Mon fils, mon fils, souviens-toi de la vie éternelle, regarde le ciel, et contemple Celui qui y règne. Te voilà au terme de ta misérable vie. " Je vous le dis aussi, regardez le ciel, et ne le perdez pas pour la terre ; regardez l'enfer, et ne vous y jetez pas pour un plaisir de quelques moments ; regardez Jésus-Christ, et ne renoncez pas à Lui pour le monde ; et quand la pratique de la vie dévote vous semblera dure, chantez avec saint François :

A cause des biens que j'attends,
Les travaux me sont un passe-temps.

UNE AUMONE CHRÉTIENNE.

Il y a quelques années, s'éteignait à Paris un réfugié italien, correspondant de plusieurs journaux de son pays.

Il avait bataillé toute sa vie pour l'unité de la péninsule et par conséquent contre les rois et contre le pape. Il est mort épuisé de labeur et réconforté par les secours de la religion.

Il laissait une veuve, qui, respectant la volonté suprême de son cher mort, eut à cœur de lui donner des obsèques religieuses.

Mais la maladie avait absorbé les modiques ressources du ménage, et la pauvre veuve n'avait même pas de quoi faire enterrer son mari.

Dans sa détresse, elle recourut à un de ses compatriotes qui avait fait rapidement, en Italie et surtout à Paris, une grosse, une très grosse fortune.

Elle s'adressait avec d'autant plus de confiance à cet homme qu'il avait été jadis le compagnon de lutte, le frère d'armes de son mari, et que, jusqu'à la dernière heure, il s'était montré son ami.

Mais le millionnaire italo-français était doublé d'un sectaire maçonnique, espèce communément intolérante.

Tout d'abord, il accueillit avec de grands égards la requête de l'épouse malheureuse.

Déjà il se dirigeait vers son secrétaire, lorsque, se ravisant brusquement, il demanda :

— Passerez-vous par l'église ?

— Certainement, répondit la veuve à travers ses larmes; en mourant, il me l'a recommandé.

— Madame, pas d'église ou pas d'argent ! dit alors d'un ton sec l'insolent Turcaret.

— Quoi ! votre ami de trente ans... vous si riche.. vous pourriez.........

— C'est à choisir.

— C'est votre dernier mot ?

Le franc-maçon ne répondit que par un signe affirmatif.

La veuve sortit, le cœur déchiré, en disant avec une indignation fière :

— Celui qui vous croyait son ami aura le convoi des pauvres, mais le convoi passera par l'Eglise.

Emile de Girardin apprit le même jour, par un tiers, cette détresse affreuse et l'ignominieux marché de l'Italien.

— C'est abominable ! s'écria-t-il. C'est à faire rougir l'humanité ! Il devrait y avoir un pilori d'infamie pour de telles actions !

Sur l'heure, " l'homme à la liberté pour tous " fit parvenir à la pauvre femme un rouleau de cinquante louis, et, grâce à cette générosité anonyme, elle eut la triste joie de faire à l'époux regretté des obsèques convenables.

Elle ne connut que longtemps après, par l'indiscrétion de l'intermédiaire, le nom de son discret bienfaiteur.

UN MOT D'AVIS.

Ce mois commence l'année, pour beaucoup il a été l'époque de la naissance ; mais rappelez-vous, chers amis, que la vie n'est point un festin, c'est une épreuve et un devoir. Rêver un bonheur sans nuages, c'est se fatiguer à la poursuite d'une chimère; de là ces inquiétudes, ces agitations, ces ennuis, ces tristesses, qui nous empêchent de jouir

des petites joies innocentes dont l'existence est semée, et font le tourment des personnes qui nous aiment. Cherchez avant tout le devoir, et vous y trouverez le plaisir. Quand les années auront flétri vos jeunes visages, ridé vos fronts resplendissants, blanchi vos blondes et noires chevelures, que vous aurez subi enfin les transformations de la vie, combien il vous sera doux et consolant de penser que chaque heure de votre course aura été marquée par l'accomplissement d'un devoir, que toujours vous n'avez eu qu'un amour, Dieu ; une idée, l'accomplissement de sa volonté ; un désir, celui de l'aimer uniquement. Jeunes gens, vous ferez alors la douce expérience de ce que procure de joies intimes et de consolations ineffables une vie exempte de fautes comme de remords. Oh ! puisse ce bonheur être le partage de chacun de vous, c'est le meilleur souhait que mon cœur vous fait au commencement de cette année.

L'ATHÉE.

Il n'y parviendra pas ; il a beau dans sa course
Se serrer à deux mains le cœur,
Comme pour comprimer la source
De l'intarissable douleur,
La douleur ! elle gonfle, elle bat ses artères,
Elle l'étreint de tous côtés,
Dans les lieux les plus solitaires,
Sur les bords les plus fréquentés.
Qu'il aille au haut des monts, qu'il aille sur la crête
Du roc le plus retentissant,
Dans le calme ou dans la tempête,
Sur la terre ou sur l'Océan :
Il entendra toujours le grand mot qu'il redoute,
Partout, à toute heure, en tout lieu,
Les pierres même de la route
Lui crieront le nom de son Dieu.

Oh ! oui, c'est en vain qu'il espère,
Qu'il implore un sommeil sans fin,
Une voix sourde à sa prière
Lui jette le mot de demain.

C'est en vain qu'il se réfugie
Dans les ténèbres de l'orgie,
Dans les abîmes de la nuit :
Comme une ardente chasseresse
Qui toujours le traque et le presse,
Son immortalité le suit.
Et, quand sa paupière alourdie
Se ferme au soleil d'ici-bas,
Quand sa voix mourante mendie
Un jour de plus qu'il n'aura pas,
Oh ! c'est là qu'il tremble et recule,
C'est là qu'un affreux crépuscule
Lui fait pousser un cri profond,
" A moi, j'ai peur ! à moi, je tombe ! "
Car il aperçoit que la tombe
Froide au bord, est brûlante au fond.

UNE PETITE ANECDOTE.

Le docteur X... se promenant dans un jardin public, un homme très bien vêtu l'aborde et lui prend la main :

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, monsieur, votre nom m'est aussi étranger que votre figure.

— Je suis négociant à Lille, où j'ai eu l'honneur de vous voir dans le voyage que vous fîtes, il y a cinq ans.

— J'ai fait un voyage à Lille, cela est vrai : je ne crois pas vous y avoir vu.

(*Ici l'inconnu tire sa tabatière.*)

— Vous offrirai-je du tabac ?

— Je vous rends grâce, je n'en prends point.

— Il me semble que vous en preniez autrefois ?

— J'y ai renoncé.

— Soit. Comment pouvez-vous ne pas me reconnaître, moi, qui ai étudié avec vous au collège d'Harcourt ? Je vous quitte dans l'espérance pourtant que vous vous rappellerez bientôt un de vos anciens amis.

L'inconnu prend congé du docteur, qui continue

sa promenade. Un demi-quart d'heure après il revient ; même discours de sa part, même réponse du docteur ; nouvelles offres de tabac ; nouveaux refus plus marqués que les premiers.

— Je vous ai dit que je n'en prenais plus !

—Je l'avais oublié ; mais vous êtes terrible et votre défaut m'affecte singulièrement ! Je voulais vous donner un souper dans l'hôtel où je loge.

— Je vous remercie, je ne soupe jamais.

Enfin le docteur impatienté quitte la partie. Il aperçoit à quelques pas des dames de sa connaissance, et vite il va leur conter son aventure, en se félicitant beaucoup de n'avoir point accepté le tabac offert par une main suspecte.

— Mon ami, ajoute-t-il, à qui j'ai dit que je ne prenais plus de tabac, ne sait pas qu'avant hier, j'ai fait emplette d'une boîte de 50 louis.

— De 50 louis, dit l'une des dames ; cela doit être beau, je suis curieuse de la voir !

Le docteur fouille dans sa poche. Quelle est sa surprise ! au lieu du bijou qu'il cherchait, il n'y trouve qu'un morceau de papier plié en quatre sur lequel étaient écrits ces mots :

“ Puisque monsieur le docteur ne prend plus de tabac, il n'a plus besoin de tabatière. ”

L'ADIEU AU MONDE.

“ *En lui j'ai trouvé tout ! ! !* ”

Il brille enfin ce jour, le plus beau de ma vie ;
Echappant aux dangers d'une mer ennemie,
Ma nacelle entre au port.
Je n'avais qu'un désir et Dieu le réalise,
Je passe du désert en la terre promise,
Oh ! bénissez mon sort.
En ces lieux, la prière et les pieux cantiques,
Et les exemples saints, et la manne angélique,
Tout porte à Dieu le cœur.
La paix et l'innocence embaument cet asile,
Et des jours qu'on y passe un seul vaut mieux que mille
Dans un monde trompeur.

Là, je laisse, il est vrai, des compagnes bien chères,
Une mère, une sœur, des parents et des frères,
Que toujours j'aimerai.
Il en coûte à mon cœur, mais dans tout sacrifice,
Il faut que sous le fer la victime gémisse.
Ils prieront, je prierai !......
Et nos anges gardiens, s'élançant de la terre,
S'en iront déposer aux pieds du divin Père
Leur prière et mes vœux.
Nos pensers jusqu'au ciel monteront sur leurs traces,
Et nos vœux mutuels en descendront en grâces
Sur moi comme sur eux.
Pensez à mon bonheur, ne versez point de larmes,
Près du Seigneur la vie a pour moi tant de charmes,
En ce séjour de paix.
Je suis heureuse...... Un jour dans le ciel où tout aime,
Nous nous retrouverons au sein de Dieu lui-même
Réunis pour jamais.

ADIEU !

UNE DÉCOUVERTE.

Le percement d'une nouvelle galerie aux mines de Bully-Grenay a fait rencontrer une caverne houillère, renfermant cinq corps humains, fossiles intacts, un homme, deux femmes et deux enfants, ainsi que des débris d'armes et d'ustensiles, de bois pétrifié et de pierre, et de nombreux fragments de mammifères et de poissons.

Une seconde chambre souterraine a été ensuite découverte, renfermant onze corps humains de grandes dimensions, plusieurs animaux et grand nombre d'objets divers et de pierres précieuses.

Les parois portent des dessins grossiers représentant des combats d'hommes avec des animaux gigantesques.

La nouvelle s'est promptement répandue, et le puits est assailli de curieux accourus de tous côtés.

On ne laisse pas descendre. Les fossiles ont été remontés au jour ; cinq seront exposés publiquement. Le reste sera porté à Lille et exposé à l'amphithéâtre de la Faculté des sciences.

LA POULE AUX ŒUFS D'OR.

Tout est dans tout; on croyait jusqu'ici que la poule aux œufs d'or n'était qu'un mythe à l'usage des rhétoriciens dans l'embarras.

Eh bien ! la poule aux œufs d'or est une réalité en chair et en os.

Allez plutôt, pour voir, au Jardin des Plantes, allez-y et demandez au premier gardien venu de vous montrer *l'aurivorax gigas.........*

L'*aurivorax gigas* apparaîtra à vos yeux sous la forme d'une sorte de héron blanc, avec des ailes roses ; c'est un volatile originaire de Sumatra et qui a pour habitude d'avaler tous les objets brillants qui lui tombent sous le bec.

Nous avions déjà la pie voleuse ; mais cette pie ne mange pas les objets brillants qu'elle rencontre, elle se borne à les cacher.

L'*aurivorax* fait mieux que cela, il les avale ; c'est d'ailleurs pour cela qu'on l'a appelé *aurivorax*, mot latin qui veut dire *avaleur d'or.*

L'industrie humaine ne pouvait évidemment permettre que notre héron gardât pour lui ce qu'il s'appropriait.

C'est pourquoi les colons de Sumatra ont fait prendre à ces excellentes poules l'habitude d'aller picorer dans les petits cours d'eaux, si nombreux en ce pays,qui charrient des pépites et des paillettes d'or.

Fidèles à leur instinct, les volatiles ingurgitent les grains du précieux métal, et au bout d'une heure de ce travail, le gardien les ramène à la ferme où on attend tranquillement qu'ils aient fait leur digestion.

RECETTES.

EAU SÉDATIVE.

Ammoniaque liquide........................	2 oz.
Alcool camphré..................................	6 drg.
Sel de cuisine ou marin......................,	1 oz. 0
Eau ordinaire....................................	1 chopine

ENCRE VIOLETTE.

Poudre aniline violette....................	1 oz.
Alcool (chaud)......................................	1 demiard
Eau bouillante......................................	1 gallon

Mêlez d'abord la poudre aniline avec l'alcool, ajoutez l'eau bouillante en brassant.

MÉDECINE PRATIQUE.—*Syncope.*—Quand une personne tombe en syncope, cela vient de ce que le cœur a momentanément cessé ses battements et que le sang ne se porte plus à ses extrémités. Il convient de coucher le patient par terre ou sur un lit, mais de telle sorte que la tête ne porte pas sur un oreiller, mais soit au même niveau que le reste du corps. Le sang se porte alors au cerveau, et le malade ne tarde pas à reprendre ses sens. En outre, il est convenable de lui faire respirer du vinaigre, ou un peu d'ammoniaque, mais avec prudence.

LE TABERNACLE.

Prison d'amour, asile solitaire
Où mon Sauveur est caché nuit et jour,
Ah ! que ne puis-je en ton sein tutélaire
Me renfermer prisonnier à mon tour.

Laisse mon cœur pénétrer sous ton ombre
Ferme sur lui tes gonds mystérieux
Tes pavillons pour moi n'ont rien de sombre,
Ton dôme étroit je le compare aux cieux.

Près de Jésus, la nuit c'est la lumière;
Là, le silence a d'éloquentes voix;
Le vide est plein de la beauté première;
Le marbre et l'or ont cessé d'être froids.

Mais ce n'est point des signes de ta gloire,
O Dieu Sauveur, que je cherche et je veux,
C'est toi, Jésus, toi seul, dans ton ciboire
Qui peux remplir mon attente et mes vœux.

Comme un aimant, ton divin tabernacle
Fait tressaillir les fibres de mon cœur.
Là tu m'attends, là, ton plus grand miracle
T'a dépouillé de toutes tes splendeurs.

Je te reçois, divine Eucharistie,
Unique objet de mes chastes amours,
Mais mon bonheur s'écoule avec l'hostie,
Et je ne puis te posséder toujours.

Pour adoucir les rigueurs de l'absence
A ton autel j'apporte un seul désir,
Vivre de foi, d'amour et d'espérance
Auprès de toi jusqu'au dernier soupir.

Fuyez au loin, souvenir de la terre,
Près de Jésus, j'ai fixé mon séjour,
Adieu, plaisirs, adieu, vie éphémère,
Il me suffit mon prisonnier d'amour.

UNE FAMILLE JAPONAISE.

Un grand seigneur japonais, nommé Tite, avait reçu le baptême, ainsi que son épouse Marie et ses trois enfants, deux fils et une fille.

L'aîné de ses garçons, appelé Simon, avait seize ans ; le plus jeune, Mathieu, n'en avait que neuf. La jeune fille, Martine, entrait dans sa seizième année.

Cette conversion, contraire aux lois du pays, parvint aux oreilles du gouverneur idolâtre, qui, furieux, jura de couper le mal dans sa racine.

— C'est en punissant les grands avec plus de rigueur, pensa-t-il, que j'épouvanterai les petits.

2

Il fit donc appeler Tite devant lui et lui dit avec sévérité :

— J'ai appris avec indignation que toi et tous les membres de ta famille, vous vous êtes faits chrétiens ?

— Cela est vrai, prince !

— Tu n'ignores pas, d'après les derniers édits, quelles sont les peines qui vous attendent ?

— Nous sommes prêts à les subir pour l'amour de Jésus-Christ.

— Prends garde, mourir n'est rien, souffrir est tout. Je te donne jusqu'à ce soir pour répudier les fausses croyances des hommes noirs. Demain il sera trop tard.

Si la constance de Tite n'eût été inébranlable, Marie, sa femme, l'eût fortifiée encore, lorsque, rentré dans sa demeure, il lui fit le récit de ce qui venait de se passer.

Il se préparait donc à la mort, lorsque, le lendemain, les satellites du gouverneur se présentèrent chez lui.

— Nous venons chercher ton plus jeune fils, lui dirent-ils. Notre maître a juré de lui faire perdre la vie s'il ne renonçait à la foi nouvelle.

La douleur du père fut grande. Que lui importait le trépas à lui, homme d'épée ! mais il frémissait en songeant aux tortures que l'on allait faire subir, dans un âge si tendre, à son malheureux enfant.

Néanmoins, après avoir prié Dieu pour se fortifier le cœur, il exhorta le jeune Mathieu à souffrir les tourments les plus atroces plutôt que de renoncer à la religion chrétienne.

L'enfant sécha ses larmes ; puis, avec fermeté, promit de mourir héroïquement.

Après avoir embrassé tendrement les auteurs de ses jours, il s'arracha de leurs bras et suivit les gardes, qui le conduisirent au palais.

Deux jours après le prince fit demander Tite.

— Ton fils a persisté dans l'erreur, lui dit-il, il a

payé son entêtement de sa vie. Cela te servira-t-il d'exemple ? Es-tu prêt à renier ton crucifié ? "

— Moins que jamais, répondit le père au désespoir, mais je suis prêt à périr.

— Ton heure n'est pas venue. Holà, gardes !...... s'écria le tyran, rendez-vous chez cet homme et emmenez-moi sa fille.

Ce coup pour l'infortuné Tite ne fut pas moins terrible que le premier. Cependant il le supporta bravement. Son épouse Marie faiblissait.

— Une chrétienne doit savoir souffrir ! lui dit-il, en cherchant à relever son courage.

— La mort près de mes enfants ne m'eût pas vue pâlir ! répondit la pauvre femme ; mais il est affreux de leur survivre.

Pendant ce temps la jeune Martine était traînée au palais pour y partager le sort de son frère.

Vingt-quatre heures après, ce fut le tour du fils aîné, dont le gouverneur demandait la tête.

Tite, par une éloquence touchante, rappelle à Simon ce que son jeune frère et sa sœur avaient souffert pour l'amour du Christ.

— Je suivrai leur exemple ! n'en doutez pas, mon père, reprit le jeune homme, heureux de cueillir la palme du martyre.

Le noble chrétien lui donna sa bénédiction, le pressa sur son cœur et le remit entre les mains de l'officier chargé de le conduire au bourreau.

Le lendemain Tite et Marie comparaissaient devant le prince, toujours de plus en plus irrité.

— Aveugles entêtés !... dit-il en les voyant, vous avez causé la perte de vos enfants...... évitez la vôtre en abjurant votre absurde croyance.

Les deux répondirent que rien ne pourrait ébranler leur foi.

— Qu'on s'empare de cette femme ! s'écria le gouverneur furieux, en indiquant Marie, et qu'on lui tranche la tête.

Tite eut à peine le temps d'embrasser sa compagne.

Les gardes l'arrachèrent de ses bras et disparurent avec elle.

Quant au malheureux époux, il s'enfuit épouvanté.

Par un raffinement de cruauté, on le laissa seul, livré à sa douleur, pendant une semaine, puis il fut ramené pour la dernière fois devant son maître qui lui dit froidement :

— Es-tu prêt? le bourreau t'attend !

— Pour cette bonne parole, répondit Tite, je te pardonne tout le mal que tu m'as fait, puisque mon heure est enfin venue, heureux suis-je de revoir les miens dans un monde meilleur. Frappe, je suis prêt.

Le prince avait voulu voir jusqu'où pouvait aller le courage d'un chrétien.

Etonné, stupéfait, vaincu par tant de grandeur d'âme, il s'écria : Viens, suis-moi !

Puis, faisant ouvrir une porte devant lui :

— Je t'admire et je t'envie ! ajouta-t-il. Sois heureux et conserve une religion qui peut inspirer une semblable vertu.

Tite poussa un cri de surprise, de joie folle. Sa femme et ses trois enfants lui tendaient les bras. Le prince leur avait conservé la vie.

L'AGE DES SOUVERAINS.—Le doyen des monarques du globe est l'empereur Guillaume, il a 86 ans. Viennent ensuite : le roi de Hollande, 66; le roi de Danemark, 65; la reine Victoria, 64; le roi de Wurtemberg, 60; l'empereur du Brésil, 57; le roi de Saxe, 55; le roi de Suède et de Norvège, 54; l'empereur d'Autriche, 52; le roi des Belges, 48; du Portugal, 44; de Roumanie, 44; le sultan, 40; le roi d'Italie, 39; l'empereur de Russie, 38; le roi de Bavière, 37; de Grèce, 37; de Serbie, 28. Le cadet est le roi Alphonse XII; il a 25 ans.

LE CIBOIRE DE CIRE.

Dans une église de village,
Des voleurs entrèrent la nuit.
Un ciboire de leur pillage
Devint le sacrilège fruit.

Pour l'hostie, ils la méprisèrent,
Dédaignant ce trésor du ciel,
Et, fuyant, ils la déposèrent
Au milieu d'une ruche à miel.

Or, écoutez, que de merveilles !
Lorsque le soleil se leva,
Et que le maître des abeilles,
Près de la ruche se trouva,
Au lieu de voir, cherchant pâture,
Ces petits insectes ailés,
S'éparpiller à l'aventure
Parmi les fleurs, parmi les blés,

Du sein de la ruche bénie
Où les abeilles s'ébattaient,
Il entendit une harmonie,
Comme si les anges chantaient !......

Il ouvre la ruche !...... Il admire !......
Les abeilles avaient formé
Un charmant ciboire de cire
Pour y placer le Bien-aimé !

PRIÈRE DE MADAME SWETCHINE.

Dieu seul par qui je vis, en qui j'espère, en qui je crois et me confie : Ecoutez-moi. Conseillez-moi. Inspirez-moi. Gouvernez-moi. Soutenez-moi. Fortifiez-moi. Adoucissez-moi. Calmez-moi. Apaisez-moi. Contenez-moi. Défendez-moi. Protégez-moi. Conduisez-moi. Consolez-moi. Bénissez-moi. Instruisez-moi. Eclairez-moi. Guidez-moi. Avertissez-moi. Elevez-moi. Pardonnez-moi. Sauvez-moi. Car vous seul pouvez tout cela.

—Ainsi soit-il.

LE PAPIER DE GAZON.

Un industriel anglais vient de trouver le moyen de fabriquer du papier avec l'herbe des gazons.

Il se sert indifféremment d'herbe jeune ou vieille, aussi longtemps qu'elle contient une quantité notable de sève.

Traitée à l'état frais et réduite en pulpe, l'herbe fournit une fibre très flexible, soyeuse, longue et tenace.

Ces qualités permettent de se servir de cette pulpe pour fabriquer du papier à dessin où à calquer même, parce qu'elle fournit une surface fine et lisse d'une grande transparence.

Un sol de qualité médiocre peut donner annuellement par mètre, environ de trois à sept kilogrammes de gazon frais ; un kilogramme de gazon frais donne un quart et un sixième de son poids en gazon sec, lequel produit à peu près de un tiers à un quart de papier fin.

L'ART DE GOUVERNER SA LANGUE.

Préférer écouter que parler — car vaut mieux se taire que parler — et parler moins que plus — et bien que beaucoup — et à propos que souvent. — Réfléchir avant de parler — savoir parler par son silence. — Retenir sa langue quand son cœur est ému. — Parler après les autres — toujours bien des autres — jamais pour s'excuser — toujours avec modestie — jamais contre la vérité — toujours avec discrétion, jamais par humeur. — Quand la vanité s'y mêle, purifier son intention. — Ne parler ni trop haut, ni trop bas. — Ne s'informer de rien par curiosité. — Laisser au monde parler du monde.—Ne se plaindre de rien, ni des personnes, ni des choses. — Ne point parler de soi, ni des siens — peu de ses œuvres — peu de ses peines — et encore à peu de personnes.— Point de paroles inutiles — mais savoir dire des

riens en récréation — disant tout devant Dieu et pour Dieu.

Hygiène.—*Coliques.*—Bien que les coliques puissent tenir à beaucoup de causes différentes, il est cependant quelques moyens inoffensifs que l'on peut toujours employer et dont on a souvent à se louer. La première chose à faire est d'appliquer sur le ventre un cataplasme bien chaud et de faire boire au malade une infusion d'anis ou de badiane. Si on n'obtient pas ainsi de soulagement, on se rend maître de la maladie en avalant dans un peu d'eau froide de 3 a 9 *Perles de chloroforme*, ou à leur défaut, une égale quantité de *Perles d'Ether*. Les perles de chloroforme réussissent souvent à calmer des coliques extrêmement violentes.

Conservation des légumes.—Les racines telles que carottes, panais, navets, salsifis, se conservent dans une cave ou un cellier, enterrées dans du sablon jusqu'à la fane. On les range obliquement, c'est-à-dire par couches inclinées et séparées par des lits de sable. Il est essentiel que chaque racine soit isolée de la racine voisine par le sable, et qu'elle soit bien sèche avant d'y être placée. La face doit être coupée à 2 et 3 lignes de la racine.

LA CUISINE CHINOISE.

L'habileté des Chinois en fait de tours de passe-passe s'exerce jusque dans leur cuisine. A un banquet chinois donné à des Américains, à San-Francisco, quelques-uns de ces plats curieux ont été offerts : chaque convive reçut au dessert une orange qui paraissait être dans ses conditions primitives : mais quand elle fut ouverte, elle contenait cinq espèces de gelées.

Nulle trace de coupure n'était visible dans l'écorce:

on se demande comment la pulpe de l'orange a pu en être extraite.

Des œufs recouverts de dessins et de couleurs de noisettes se trouvaient remplis de viande, introduite de la même incompréhensible manière.

LA CALLIGRAPHIE.

(Mise à la portée de tout le monde.)

Il s'agissait il y a quelques années de nommer un magistrat dans une petite commune.

L'un des conseillers, le seul qui eût quelques titres à faire valoir était malheureusement aussi illettré qu'un Cafre.

Malgré cette insuffisance notre conseiller s'était mis dans la tête de devenir bourgmestre, et cette idée lui trottait si bien dans le cerveau qu'il en perdait le sommeil.

Que voulez-vous? Quand l'orgueil s'empare d'une cervelle, il l'a bientôt mise de travers: rappelez-vous la fable de la grenouille voulant devenir aussi grosse que le bœuf :

La pécore s'enfla si bien
Qu'elle creva.

Mais notre conseiller avait oublié cette fable, ou plutôt il ne l'avait jamais sue. Et d'ailleurs, il comptait bien sur l'appui du commissaire de l'arrondissement ; ce qui manquait à Dame Grenouille.

Il s'en alla donc un beau matin trouver M. le commissaire. Il avait eu soin de se faire accompagner par un coq superbe, qu'il venait offrir en holocauste au génie protecteur de l'arrondissement. M. le commissaire accepta le cadeau et promit sa protection.

Mais quand il s'agit de signer, le brave conseiller fut forcé d'avouer son incompétence.

Grand émoi chez M. le commissaire qui dut remettre la nomination à plus tard.

En retournant chez lui, fort penaud de sa mésa-

venture, notre conseiller entra chez un cabaretier de sa connaissance.

Un petit verre n'a jamais fait tort à personne, surtout si l'on a quelque chose sur le cœur.

On s'attabla donc,et à la troisième tournée le bourgmestre manqué fit, avec mille réticences, le récit de ce qui venait de lui arriver.

— Quoi ! dit le cabaretier, te voilà embarrassé pour si peu. Allons, *fieu*, si tu veux, je t'apprendrai à signer, *subito*.

— Tu me rends la vie.

— Il n'y a pas de quoi. Tiens ,voilà une plume et un morceau de papier. Attention. Mais avant tout, il faut s'entendre ; c'est bien Charles Coco qu'on t'appelle ?

— Oui.

— Eh bien ! *acoutez*. Et d'abord,on n'est pas obligé de mettre Charles en toutes lettres, la première suffit. Tu prends une plume, tu la trempes dans l'encre, pas trop ; juste assez. Après ça, tu la poses sur le papier et tu fais une demi-lune, premier quartier, comme on dit.

— Bon, et après ?

— Tu fais un point ; c'est comme une petite *taque*; puis tu fais une demi-lune et une lune tout entière, puis co une demi-lune, puis une lune tout entière. Et voilà tout.

— Cela n'est pas plus difficile que cela ?

— Non *fieu* !

— Et c'est mon nom qu'on écrit avec tous ces lunes et ces demi-lunes.

— Comme vous dites.

Notre conseiller retourna séance tenante chez le commissaire et quinze jours après sa nomination était annoncée.

LA JUMENT MORTE.

Pauvre bête, pauvre mignonne,
Nous te devons bien un adieu
Toi, si courageuse et si bonne
Tes pareilles vivent trop peu.

C'est un deuil dans notre demeure,
Nous ne t'aimions pas à moitié !
Ton pauvre maître qui te pleure,
Si tu le voyais, fait pitié.

Quoiqu'il n'eût pas grande richesse,
L'an dernier, il avait eu soin,
Pour le repos de ta vieillesse
De t'acheter un petit coin.

Tu l'avais compris, pauvre bête,
Et, s'il passait sur le chemin,
Tu présentais ta bonne tête,
Et lui te flattait de la main.

De la haie écartant la branche,
Oh ! qu'il aura le cœur serré
De ne plus voir sa jument blanche
Venir à lui du fond du pré.

Mignonne, adieu. Ta tâche est faite,
Tu dors dans le royaume noir.
Repose en paix...... chacun répète :
Mignonne a bien fait son devoir.

FÉVRIER.

LE B. JOURDAIN DE SAXE.

La Saxe fut la patrie de ce bienheureux, qui vint au monde dans le douzième siècle ; il était d'une famille dont la piété égalait la noblesse. Elevé de la manière la plus chrétienne, il donna dès l'enfance des marques de son attrait pour la vertu. Après avoir commencé ses études dans son pays natal, il vint les continuer à Paris, dont l'université était alors très célèbre. Il y conserva les sentiments de piété qui l'avaient animé dans la maison de ses parents ; ce goût en lui était si vif, que le vertueux jeune homme assistait toutes les nuits à l'office divin dans l'église de Notre-Dame.

Dieu favorisant les travaux du pieux étudiant, il se rendit habile dans les sciences profanes ; il publia dès sa jeunesse quelques ouvrages de mathématiques ; mais bientôt il se livra à l'étude de la théologie avec l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique. Il était déjà parvenu au grade de bachelier, et avait reçu le sous-diaconat, lorsque saint Dominique fit un voyage à Paris en 1219. La réputation de ce grand saint inspira à Jourdain le désir d'entrer en relation avec lui. Bientôt après il fit vœu de se consacrer à Dieu, puis l'année suivante, il prit l'habit des frères prêcheurs. Sa piété prit de nouveaux accroissements dès qu'il fut entré en religion. Il n'y avait que trois mois qu'il était novice, lorsque les supérieurs l'appelèrent au premier

chapitre général de l'ordre. Jourdain, revenu en France, fut chargé d'expliquer l'Ecriture sainte aux jeunes religieux du couvent de Saint-Jacques à Paris, et d'annoncer la parole de Dieu; mais, tandis qu'il s'occupait à convertir les âmes, il fut élu provincial de la Lombardie et obligé de quitter la France. On ne le laissa pas longtemps exercer cette charge : saint Dominique étant mort le 6 août 1221, le chapitre général, réuni à Paris, choisit Jourdain pour le remplacer, quoiqu'il n'y eût que deux ans et demi qu'il fût entré dans l'ordre.

L'expérience prouva bientôt combien ce choix avait été sage : au zèle soutenu pour le salut des âmes, le saint général joignait l'esprit de pauvreté. Son détachement des choses d'ici-bas faisait l'admiration de ceux qui en étaient témoins. Dans ses voyages, il accoutumait ses compagnons à ne parler qu'à Dieu et que de Dieu. C'était en se remplissant ainsi l'esprit de son divin maître qu'il obtenait les grâces dont il avait besoin. Ces grâces ne lui manquaient pas, on remarquait surtout sa prudence, sa fermeté mêlée de douceur lorsqu'il fallait reprendre et corriger. En se sanctifiant lui-même, le pieux général travaillait sans relâche à la sanctification des autres; le Seigneur bénit ses soins et ses efforts, l'institut de saint Dominique prospéra sous son gouvernement, et il reçut des sujets distingués qui en firent l'édification et la gloire.

Le serviteur de Dieu gouvernait avec sagesse depuis quinze ans l'ordre des frères prêcheurs, lorsque le désir de visiter les saints lieux, ainsi que les couvents des dominicains établis en Palestine, le détermina à faire le voyage de la terre sainte. Avant de l'entreprendre, il désigna, pour vicaire de tout l'ordre en Europe, le bienheureux Albert le Grand. La traversée fut heureuse, et il put satisfaire sa piété en parcourant les lieux si vénérables que le Sauveur a sanctifiés par sa présence visible. Il eut aussi la consolation de travailler dans cette contrée

à la conversion des infidèles et à la correction des mœurs chrétiennes. Après avoir ainsi passé quelques mois dans les travaux que son zèle lui faisait rechercher, Jourdain songea à revenir en Europe, et s'embarqua avec deux religieux. A peine le vaisseau qu'il montait s'était-il éloigné de la côte qu'une horrible tempête l'assaillit et finit par le faire couler bas, le 13 février 1237. Le saint général périt, ainsi que ses deux compagnons et presque tous les passagers. Son corps ayant été porté par la mer sur le rivage, les dominicains de Ptolémaïde, qui étaient peu éloignés de ce lieu, le recueillirent avec respect, et l'inhumèrent dans leur église. L'opinion qu'on avait de sa sainteté fut bientôt confirmée par les miracles qui s'opérèrent à son tombeau. On l'a toujours honoré depuis comme bienheureux : le pape Léon XII approuva son culte le 10 Mai 1826. Ce même pontife permit à l'ordre de saint Dominique de célébrer sa fête.

Le bienheureux Jourdain a composé des écrits qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Les historiens de ce saint ami de Dieu nous ont conservé plusieurs de ses réponses qui sont très spirituelles.

Un séculier lui fit un jour cette question : Maître, le *Pater* a-t-il autant de mérite dans notre bouche, nous qui sommes laïques, et qui n'en connaissons pas la valeur, que dans celle des clercs qui savent ce qu'ils disent ? "Autant, lui répondit Jourdain, qu'une pierre précieuse, qui a toujours son prix dans la main de celui qui ne sait pas ce qu'elle vaut."

Un frère lui demandant, avec beaucoup d'instance, d'être déchargé de l'emploi de procureur, il lui répondit : " Il y a quatre choses qu'on peut avoir dans les emplois : la négligence, l'impatience, le travail et le mérite. Je vous décharge des deux premières, et je vous laisse les deux autres pour l'expiation de vos péchés."

Un autre frère l'interrogeait pour savoir ce qui lui serait le plus utile, ou de prier beaucoup, ou

d'étudier l'Ecriture sainte. "Lequel vaut mieux, lui demanda Jourdain, ou de boire toujours ou de manger toujours ? Comme il vaut mieux l'un et l'autre alternativement, ainsi faut-il se livrer successivement à l'étude et à la prière."

LA VANITÉ CHEZ LES FEMMES.

Imaginez-vous une poupée douée de mouvement, et dans une certaine mesure de connaissance, une poupée qui aurait la notion et le goût du costume ridicule dont elle est affublée, une poupée qui aurait le sentiment de la coquetterie, une poupée qui, inférieure par là aux poupées ordinaires, aux poupées insensibles, aimerait les rubans roses dont l'affuble une petite main vaniteuse et maladroite, aimerait le rouge hideux qu'on aurait plaqué sur ses joues de carton, une poupée qui serait fière, fière, entendez-vous ? fière d'être poupée, et qui prendrait vis-à-vis des personnes vivantes de petits airs méprisants.

Si je disais : Voilà toutes les femmes, je commettrais une injustice ; je ne parle donc que d'une classe de femmes, et par là aussi d'une classe de filles. Mais cette classe se rencontre partout, car la femme du monde est ce que je viens de dire.

La femme poupée n'est pas méchante, c'est une sotte.

La sottise ! je ne croirais pas avoir perdu mon temps aujourd'hui, si je pouvais arrêter l'attention sur les inconvénients de la sottise.

Une femme sotte peut entraîner la ruine de beaucoup de familles.

La sottise est, en tous cas, un obstacle invincible au bonheur de celui qui la contemple de près.

Si l'on pense un instant à l'influence immense qu'exercent les femmes sur les hommes et sur les

enfants, sur le présent et sur l'avenir de la société, sur les intelligences et sur les âmes, il est impossible d'arrêter les yeux sans terreur sur la femme poupée.

L'influence des femmes est d'autant plus victorieuse qu'elle n'a rien d'officiel. On ne la proclame pas : au contraire la femme doit obéissance à son mari. Aussi sa puissance immense et inavouée réside-t-elle tout entière dans la réalité. Cette puissance n'est écrite sur aucun parchemin, elle n'est le résultat d'aucun décret : elle est écrite seulement dans le livre de vie ; elle est réelle, essentielle, latente, profonde, souvent inaperçue, et également invincible pour qui subit son contrôle.

La femme, c'est celle qui se souvient qu'elle a une âme.

Ah ! pourquoi la femme est-elle devenue poupée ?

Pourquoi ne ressemble-t-elle pas plutôt à la femme forte des livres saints ?

UN VILAIN DÉFAUT.

Un des défauts qui m'a le plus frappé dans le cours de mes observations, c'est la moquerie, un des péchés mignons de la jeunesse, et particulièrement de la jeunesse féminine.

Laissez-moi vous rapporter une petite scène à ce sujet.

Une dame, de taille opulente, mais belle encore, belle de cette beauté qui ne peut être jolie, vient d'entrer dans un salon. Deux jeunes filles, blotties dans un coin de ce même salon, portent aussitôt leur attention sur la nouvelle venue. L'inventaire de la toilette est fait en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Les femmes, je pourrais même dire toutes les jeunes filles, ont, dans ces sortes de conjonctures, un coup-d'œil qui ne se peut comparer pour la rapidité. De la toilette, on passa

aux manières, à la tournure, puis au langage, au genre d'esprit : les deux espiègles trouvèrent beaucoup à dire sur la visiteuse, et comme elles voulaient s'amuser, elles se préoccupèrent surtout des imperfections et des ridicules de leur sujet. Un peu de générosité ou de simple justice leur eût permis de faire aussi la part des avantages de la toilette et de la personne ; mais cela eût été beaucoup moins amusant. N'est-il pas vrai, d'ailleurs, que la jupe trop courte de cette dame laisse voir jusqu'aux chevilles de ses grands pieds, que son chapeau est un casque, que son nœud est au milieu du dos, et qu'on ne peut pas, en somme, être plus mal fagotée ? Et puis, quelle idée de porter du rose quand on est jaune comme un citron, et de vouloir faire fine taille quand on est grosse comme une tonne ? Ce n'est pas étonnant qu'elle souffre, que les yeux lui sortent de la tête, et qu'elle dit toujours qu'elle n'en peut plus : on souffrirait à moins, si on l'étouffait, elle ne s'en apercevrait pas. Puisqu'elle a une voiture et tant de domestiques, elle ferait sagement de ne pas marcher. Et encore, c'est elle qui porte son chien ! La pauvre petite bête ne doit pas être au mieux sous le gros bras et le gros châle de cette grosse dame, etc., etc. Ceci n'est que la dixième partie de ce qui se dit dans le petit coin qui sert d'observatoire à nos jeunes critiques. Le reste n'est ni moins vrai ni moins juste, et toutes ces observations ont été faites avec une véritable sagacité. Un point sur lequel ces demoiselles ont appuyé, c'est le gros. Ce qui a le tort d'être gros est généralement antipathique aux jeunes filles. Quand elles ont dit d'une manière dédaigneuse et superbe : " cette grosse femme " ou " ce gros bonhomme " vous pouvez être sûr qu'il ne s'agit pas de personnes placées haut dans leur estime.

Il n'y a guère autre chose en tout ceci qu'un badinage à peu près innocent. Tout prête à rire quand on est jeune, tout devient facilement un sujet

de plaisanterie ou de distraction. Ce qu'on a voulu, cette fois, comme toujours, sans autrement y réfléchir, c'est s'égayer.

Peu après je m'approchai des jeunes personnes dont j'avais surpris la conversation. La visiteuse avait pris congé, la maman vaquait aux soins de la maison, et nous avions le champ libre pour causer en toute franchise. La plus jeune, vrai petit sac à malices, comprit d'un regard ce qui se passait dans mon âme.

—Vous nous avez écoutées, n'est-ce pas ?

—Non, je vous ai entendues.

—Je n'admets pas cette distinction. Si vous n'aviez pas prêté l'oreille et très attentivement encore, vous n'auriez rien entendu du tout.

—Mettons donc que j'aie commis une indiscrétion, et permettez-moi d'en profiter.

—Vous allez nous gronder.

— Point, je veux seulement vous avertir. Vous avez été sévères pour cette pauvre dame, qui n'est coupable ni de son embonpoint, ni de ses yeux en boules de loto, comme vous les appelez, et le portrait en pied que vous avez fait d'elle, lestement, en quelques coups... de langue est loin d'être flatteur.

—Est-ce que vous la trouvez bien, cette dame ?

—Je ne dis pas cela, mais vous la trouvez trop mal, et vous avez pris un plaisir beaucoup trop vif à constater de légères imperfections.

—Oh ! n'allez pas croire.........

—Ne vous défendez pas ; vous n'êtes pas méchantes, je le sais ; c'est pourquoi je tiens à vous prévenir. L'arme avec laquelle vous jouez maintenant n'a pas encore de caractère offensif ; mais elle deviendrait dangereuse pour les autres et pour vous-mêmes, si vous preniez, en quelque sorte à votre insu, l'habitude de vous en servir. Recommencez demain, puis un autre jour, le même badinage et bientôt le défaut de la moquerie sera contracté. Vos

compagnes, alors, celles mêmes que vous aimerez le plus, seront l'objet de vos investigations malignes, et rien de ce qui est respectable ne trouvera grâce à vos yeux.

Ne sentez-vous pas, mes chères enfants, en y pensant un peu, que vos petites moqueries vous font manquer au respect ? Les personnes plus âgées que vous, les malheureux, les infirmes, les êtres difformes, ont des droits, soit à vos égards, soit à votre commisération. Songez à votre indignation, à votre douleur, si vous entendiez tourner en ridicule votre mère bien aimée.

Les sujets de distraction ne sont pas rares; saisissez-les chaque fois qu'ils se présenteront, et riez de tout votre cœur. Mais, par grâce, ne riez pas des autres; c'est un rire impie. Soyez rieuses, ne soyez pas moqueuses; riez, mais ne ricanez pas.

Prenez de bonne heure, au contraire, l'habitude du respect; vous êtes d'un âge où il convient le mieux, où il est dû à presque tous. Ecoutez Joubert: " La différence pour l'âge, le mérite et la dignité, est une partie du devoir: pour les égaux, les étrangers et les inconnus, elle est une partie de la politesse et de la vraie civilité."

La moquerie fait toujours un peu la grimace; aimez mieux le respect, qui ne jure pas avec vos bons sentiments.

Quant aux succès que vous pourriez attendre des malices décochées contre le prochain, n'y comptez pas: ils sont de mauvais aloi et ne vous concilieront l'estime de personne. On ne sacrifie pas au plaisir de briller par le sarcasme, sans donner une mauvaise opinion de son esprit et de son cœur. Puissiez-vous n'être jamais applaudies, ne fût-ce qu'un jour, si ce doit être aux dépens de ceux dont vous auriez fait rire.

Tel fut mon petit sermon. J'en suis d'autant plus fier qu'il a porté ses fruits. Mlle Jeanne, mon interlocutrice, dont les grands yeux noirs m'avaient

écouté avec une attention très soutenue, est venue me dire, un beau matin, qu'elle avait réfléchi, compris et profité.

Vous suivrez son exemple, j'en suis sûr, et comme elle, vous vous en trouverez bien.

Admettez ceci comme règle générale, chers enfants : vous ne ferez jamais honneur à votre esprit, quand vous ferez tort à vos sentiments. Soyez bons d'abord, vous serez bien ce que vous devez être si l'édifice de vos qualités a pour base la bonté. Elle vous arrêtera sur cette pente à railler où l'on se laisse trop aisément glisser, et, croyez-le bien, elle ne vous rendra jamais ridicules : "Celui qui a bon cœur n'est jamais sot." Restez ce que la nature et une bonne éducation vous ont faits, ne faussez pas vos sentiments. A quoi bon, lorsqu'on est bien, chercher à contrefaire ?

Vous n'êtes jamais plus charmants
Que lorsque vous vous ressemblez.

Occupez-vous des choses, des belles surtout ; laissez en paix les personnes. Si les circonstances vous conduisent à l'analyse de certains caractères, sachez voir par quelles vertus ils sont dignes de votre affection. Placez-les dans leur jour le plus favorable, regardez-les du bon côté, et, si vous vous croyez le droit d'interpréter leurs intentions, adoptez la supposition la plus avantageuse. Laissez les petites manies, les faiblesses, les hérésies de toilette pour ce qu'elles valent ; n'en ayez souci. Qu'est-ce que ces misères, lorsqu'on peut découvrir de généreux sentiments et de nobles pensées ? Pourquoi chicaner sur ces vétilles ? Pourquoi leur faire l'honneur de les apercevoir ? Voyez loin et de haut, vous verrez de bien plus belles choses. Quand on admire les splendeurs de la nature, s'occupe-t-on des cailloux du chemin ? Quand on visite une belle résidence ornée de chefs-d'œuvre et de meubles antiques, est-ce la poussière qui les couvre que l'on inventorie ?

Il y a des jeunes gens qui se sont imaginé que l'admiration est un sentiment vulgaire ; qu'une personne qui se respecte, qui entend se distinguer de la foule, ne doit pas s'y abandonner. Ils ont vu des lourdauds qui admiraient tout, même le grotesque et la sottise, et pour s'éloigner d'eux autant que possible, ils se sont mis à ne rien admirer, se permettant, pour prendre le contre-pied, de se livrer çà et là, sur les points inaperçus, à de fines critiques. Ils ont vu un excès, et sont tombés dans un autre.

Si telle était votre disposition, je vous conseillerais d'en revenir au plus vite, pour ne pas vous priver volontairement d'une des grandes joies de l'âme. Que de jouissances on se refuse lorsqu'on se prépare à tout critiquer ! Admirez ce qui est admirable, et soyez heureux de constater le beau et le bien partout où vous le rencontrerez. Ne refoulez pas les élans de votre âme, ne rougissez ni de vos étonnements, ni de vos contemplations : soyez émus en toute franchise, sans honte, comme sans arrière-pensée, soit en lisant les pages sublimes de nos grands écrivains, soit en admirant un spectacle saisissant.

Un mot encore. Il y a deux sortes de moqueries : la moquerie en cachette et la moquerie en face. Je ne vous détournerai pas moins de celle-ci que de celle-là. Si l'une est une méchanceté, une petite perfidie, l'autre est une impertinence. Ecoutez tout le monde avec une égale complaisance : la politesse et le savoir-vivre vous en font un devoir. Evitez la conversation de ceux qui n'ont rien de bon à vous inspirer, rien d'utile à vous apprendre ; mais ne riez au nez de personne. Savoir écouter est une preuve de bon sens, quelquefois de patience et de charité.

Ainsi, pour rester aimables toujours et ne pas plaider vous-mêmes contre votre bon naturel, vous ne vous moquerez ni de ceux dont vous parlez, ni de ceux à qui vous parlez ; épargnez votre prochain et ne l'humiliez pas.

S'il vous faut un motif de plus pour vous éloigner de ce vilain défaut, je vous dirai que dans le temps où toute chose avait son emblème, l'âne, image de l'ignorance, était le symbole de la moquerie et de la dérision.

LES DOUZE APOTRES.

Saint Pierre a pour symbole des clefs.
Saint André, une croix à laquelle il adhère fortement.
Saint Jacques le majeur, un glaive.
Saint Jean, un aigle.
Saint Philippe, une petite croix.
Saint Barthélemi, un instrument à écorcher
Saint Mathieu, un livre.
Saint Thomas, une lance.
Saint Jacques le mineur, une massue.
Saint Thaddée, une palme.
Saint Simon, une coupe.
Judas, une bourse qu'il étreint de ses doigts crispés.

BONNES PENSÉES.

Une grande partie de notre mal, c'est que les mauvais sont très mauvais et fort unis, tandis que les bons ne sont pas assez bons et fort divisés.

Dieu n'est pas d'un naturel à emporter sa miséricorde sitôt qu'on l'insulte et qu'on l'outrage. Il voit des vertus humaines qu'il doit solder sur l'heure par des récompenses temporelles, car elles n'en auront point d'autres.

Un édifice qui n'est pas soutenu dépérit, l'infidélité amène l'instabilité.

Le respect pour soi-même est un sentiment fort louable, mais il ne doit point aller jusqu'à la vénération.

Le découragement est toujours une lâcheté.

Il ne faut être curieux ni en bien ni en mal.

Dieu règne dans la conscience de deux manières : par la grâce et par le remords.

Le genre chagrin dans la dévotion est un métier de gagne-petit, il ne va ni haut ni loin, parce qu'il suppose peu de courage et beaucoup d'amour-propre.

La douceur attire, la bonté retient ; la bonté se concentre, la douceur charme ; la bonté console ; même séparées, ces deux vertus ont fermé bien des blessures ; unies, quel bien ne répandent-elles pas ? Heureux et bénis ceux qui les possèdent toutes deux.

Les occasions ne nous rendent pas plus fragiles, mais elles nous font voir combien nous le sommes.

La flatterie est comme l'ombre, elle ne nous rend ni plus grands ni plus petits.

Nous restons toujours au-dessous de nos prétentions.

Moins on a de tête plus on a d'entêtement.

MARS.

SAINT-JOSEPH.

Parmi les exercices de piété chers aux dévots à saint Joseph, nous pouvons mentionner celui de la *Dévotion des sept dimanches*, qui consiste, comme on le sait, à faire quelques prières à ce grand saint chacun des sept dimanches qui précèdent sa fête ; ces pieux exercices peuvent se faire en tout temps, et on peut satisfaire sa dévotion sur le choix des prières à réciter. Aucune, en particulier, n'est prescrite pour gagner l'indulgence plénière accordée à ceux qui se livrent avec ferveur à cette sainte pratique.

—Deux Pères franciscains voyageaient sur les côtes de Flandre, lorsqu'il s'éleva une furieuse tempête qui submergea le navire avec trois cents passagers. Les deux religieux s'accrochèrent à une des pièces du navire et se soutinrent ainsi sur les vagues. Dans une situation si affreuse, ils se recommandèrent à saint Joseph, et demeurèrent trois jours entre la vie et la mort. Enfin, le troisième jour, le saint vint à leur secours. Il leur apparut debout, sur la planche qui les soutenait, sous la forme d'un jeune homme plein de grâce et de majesté. Il les salua de l'air le plus affable, ce qui suffit pour remplir leurs cœurs d'une consolation inexprimable et

communiquer à leurs membres une vigueur miraculeuse. Après quoi, faisant l'office de pilote, il les guida à travers les ondes et les mit sur le rivage. "Je suis Joseph, leur dit-il. Si vous voulez m'être agréables, répétez sept fois le Pater et l'Ave Maria en mémoire des sept douleurs et des sept allégresses que j'éprouvai pendant que j'étais sur la terre dans la compagnie de Jésus et de Marie." Cela dit, il disparut, laissant les deux religieux pénétrés de joie et de reconnaissance.

A SAINT JOSEPH, LE JOUR DE SA FÊTE.

Que les harpes des cieux, ineffable harmonie,
Que la voix des chrétiens aux séraphins unie,
Chantent ta gloire en ce beau jour,
O Joseph, saint époux de la vierge très pure,
Dont le cœur à ton cœur fut uni sans souillure,
Sans autre nœud qu'un chaste amour.

Ah ! quel doute mortel vint jeter son nuage
Dans le ciel assombri ! Mais le divin message
Bientôt rend la paix à ton cœur :
Non, ne t'étonne plus devant ce grand mystère,
Dans ce sein virginal Dieu prépare à la terre
L'enfant des cieux, le Rédempteur !

La joie et la douleur se partagent ta vie :
Tu vois naître Jésus, et ton âme ravie
Contemple un sourire des cieux ;
Tu le suis dans l'exil sans murmure et sans plainte,
Et trois jours tu le perds, et dans la cité sainte
Tu le retrouves radieux.

Sur tous les fronts mortels, l'immortelle couronne,
C'est la mort qui la pose, et le trépas nous donne
La palme et l'éclat éternel ;
Plus heureux, tu vois Dieu dès cette sombre terre,
Et, vivant, tu peux croire, adorable mystère,
Avoir franchi le seuil du ciel !

Tes jours furent sereins et ta fin radieuse ;
La mort ne te fut pas une heure ténébreuse,
Féconde en angoisse, en horreur ;
Le Fils t'illuminait, et la voix de Marie
Aidait ton innocence à quitter cette vie,
Sans amertume et sans douleur

Et vous vous retrouvez dans la joie éternelle,
Et tu vois, ô Joseph, une splendeur nouvelle
Sur ton nom briller ici-bas ;
A toi les peuples vont, comme au Joseph antique,
Et l'Eglise te fait son patron magnifique,
Son amour ne la trompe pas !

Joseph, veille sur nous, toi dont l'âme jalouse
Garda le divin Fils, la séraphique Epouse,
D'un œil pieux et vigilant.
Viens embaumer la joie, éclairer la détresse,
Et du funèbre lit écarte la tristesse
Et l'horreur du suprême instant.

UN DÉVOREUR DE PRÊTRES GUÉRI DE LA RAGE.

Louis Durand, célibataire, âgé de soixante-deux ans, dans une aisance modeste, avait manifesté dès sa jeunesse une horreur singulière pour les prêtres. Il fit sa première communion comme tout le monde, et depuis lors ne mit le pied dans l'église que pour les mariages et les enterrements de ses plus proches parents ; encore conseillait-il à ces derniers de se passer des ministres du culte à la naissance, pendant la vie et à la mort. Il devint le chef des solidaires, c'est-à-dire de ceux qui éloignent de leur lit de mort les secours de la religion, et de leur cercueil les prières de l'Eglise. C'était une prêtrophobie bien caractérisée, compliquée de fanatisme.

Huit jours après Pâques de l'année 1869, Louis Durand, qui faisait sa digestion, opération importante à son avis, s'entendit demander par son do-

mestique s'il voulait recevoir M. le curé de la paroisse.

Un prêtre chez lui, quelle audace !

—Monsieur le curé attend, dit le domestique.

—Mets-le à la porte.

Mais il se ravisa pourtant, la curiosité l'emportant sur l'aversion.

—Allons, dit-il, fais monter ce calotin ; mais ne t'éloigne pas trop, un assassinat est bientôt commis.

Le calotin était un vieillard qui avait des cheveux blancs et pas de calotte. Il salua et dit simplement qu'il était chargé de la part d'une personne, qui désirait rester inconnue, de remettre à M. Durand la somme de quinze cents francs, à titre de restitution.

Quinze cents francs sur lesquels on ne compte pas font toujours plaisir, même lorsqu'on est riche.

M. Durand resta un instant stupéfait. Ses connaissances religieuses étaient telles, qu'il voyait un acte de suprême délicatesse dans une chose toute simple pour un chrétien, qui sait ce que sont la confession, la restitution et la discrétion d'un confesseur. Le curé dut entrer dans des détails qui émerveillèrent cet ignorant. Des écailles tombèrent de ses yeux, il avoua ingénument qu'il ne se serait jamais douté que le clergé enseignait une semblable morale et qu'il prenait tous les prêtres pour autant de jésuites.

Le curé sourit et jugea qu'il serait trop long d'expliquer qu'un jésuite valait un autre prêtre.

Bref, on se quitta enchanté l'un de l'autre. Dès le lendemain, le prêtrophobe rendit la visite qu'il avait reçue, s'attarda au presbytère, visita le jardin, offrit des oignons de tulipes, des greffes de rosier, un demi-cent de gros fagots pour étayer le carré de petits pois, commença enfin une liaison intime qui dure encore. Le vieillard a de temps en temps des accès de goutte ; au premier accès un peu sérieux, il demandera le curé pour qu'il entende sa confession, qui sera longue, c'est sûr, et bonne, il faut l'espérer.

LE SOMMEIL DES ENFANTS.

Dans leurs berceaux, près de leur mère,
Quand dorment les petits enfants,
Ne croyez pas que sur la terre
Restent ces endormis charmants.

Non, non, toujours des anges viennent,
Qui les emportent dans leurs bras,
Et qui dans les cieux leur apprennent
De beaux jeux qu'ils ne savaient pas.

Et quand la mère se réveille,
Et veut voir, entre ses rideaux,
Son petit enfant qui sommeille
La nuit, dans un heureux repos,

Les anges vite le ramènent,
Dans son lit le recouchent bien,
Et près du berceau s'entretiennent
Sans que la mère en sache rien.

Ainsi s'envolent les années
Au vol rapide et gracieux,
Ainsi ces charmantes journées
Dont la moitié s'égare aux cieux.

Mais, dès qu'une faute première
A flétri leurs douces vertus,
Les enfants restent sur la terre
Les anges ne reviennent plus.

L'ANGUILLE.

Conte.

Un bon paysan de la Camargue devait payer, au siècle dernier, la dîme à l'archevêque d'Arles, et pour se rendre son seigneur favorable, il lui envoya, aux époques de Noël, une belle anguille d'eau douce.

Le drôle qui devait la porter prit donc le panier où l'animal était bien emballé dans de l'herbe, et s'achemina vers le palais archiépiscopal.

L'anguille est un poisson qui ne meurt pas en sortant de l'eau, celle-ci reprit sa liberté par les fentes du panier mal fermé.

Le porteur arrive devant l'archevêque, pose son fardeau à terre et fait un grand salut à Sa Grandeur, en lui présentant la lettre dont il est chargé, puis il s'agenouille auprès de son panier et cherche inutilement dans les herbes.

Il cherche tout le temps que le prélat lit la lettre et jusqu'au moment où l'archevêque s'écrie :

— Ah ! ton maître est un brave homme, il m'envoie ici une énorme anguille.

Le pâtre lève la tête tout ahuri, et lui répond :

— Ah ! l'anguille est dans la lettre ? que Dieu en soit loué, je la cherchais dans le panier.

FABLE.

Fanfan était malade, il fallait le guérir ;
Mais c'était, par malheur, un petit volontaire
Qui n'avait coutume de faire
Que ce qui lui faisait plaisir ;
Et le remède salutaire
Que pour chasser la fièvre on lui devait offrir
N'était guère fait pour lui plaire.
C'était une boisson amère ;
Et le drôle eût bien mieux aimé quelque bonbon,
Aussi, dès qu'il la vit paraître,
Prévoyant bien ce qu'elle pouvait être,
Il se mit à pleurer, puis il la rebuta,
Et de dépit enfin par terre il la jeta.
La mère alors, sa tendre mère,
Qui pleurait aussi, sentit bien
Qu'il fallait recourir à quelque heureuse adresse ;
Et voici quel fut le moyen
Que lui suggéra sa tendresse.
Mais mettant à la fois plusieurs drogues en poudre,
Dans des œufs et du sucre elle les fait dissoudre,
Y joint de la farine, en forme un vrai biscuit.
Quand il est bien doré, bien cuit,
De son mutin elle s'approche,
Et, feignant de tirer un bonbon de sa poche

Tiens, dit-elle, mon bon ami :
Si tu n'as pas voulu prendre la médecine,
Tu prendras bien du moins, ceci ?
C'est un biscuit. Tiens, vois comme il a bonne mine !
Aussitôt le petit madré,
Du coin de l'œil avec soin l'examine ;
En voyant le dessus, qu'on avait bien sucré :
—Eh bien ! puisqu'il le faut, dit-il, je le prendrai.
Il le prit, en effet, sans nulle répugnance.
Il eut pendant trois jours la même complaisance ;
Et sans qu'il s'en doutât, en se purgeant ainsi,
Le malade, dans peu, se trouva rétabli.
Comme cette prudente mère,
Je voudrais, mes enfants, sans prendre un ton sévère,
Vous corriger de vos défauts.
Les fables, où je tâche et d'instruire et de plaire
Sont comme les biscuits qu'elle crut devoir faire
Pour allécher son fils et pour guérir ses maux.

LES CLARISSES.

La Clarisse n'a aucune récréation. Elle va du réfectoire à la table de travail et de celle-ci au chœur.

Elle a dix heures de chœur par journée de dix-sept heures. Le silence est de règle. On permet seulement les paroles indispensables. Beaucoup de Clarisses ne profitent point de cette tolérance et plusieurs d'entre elles seraient incapables de prononcer une phrase un peu longue.

La pauvreté absolue est de règle. La Clarisse vit d'aumônes reçues par les sœurs converses, et le couvent distribue lui-même des aumônes avec le surplus de ces dons qui lui sont faits tous les jours, et avec le produit du travail qui occupe la Clarisse pendant les quelques heures où elle n'est pas au chœur.

La Clarisse a toujours les pieds nus. Elle porte une robe de bure très épaisse. Elle jeûne tous les jours de l'année, excepté le jour de Noël. Elle n'a

qu'un repas par jour. L'article le plus dur de la règle est le sommeil de six heures, coupé en deux parties égales, de minuit à deux heures, par une longue oraison au chœur.

Combien une pareille vie condamne la mollesse et la sensualité si fortement ancrées dans la société actuelle ! Qui de nous, mes jeunes amis, aurait le courage, je ne dis pas d'embrasser un pareil genre de vie et d'y persévérer jusqu'à la mort, mais même de tenir constamment à la pratique d'un seul des articles de cette règle sévère. Nous avons pourtant le même ciel à gagner et leur âme n'a pas coûté plus que la nôtre à Jésus-Christ. Vivons donc de telle sorte que la sainteté de ces dignes épouses du Sauveur ne nous soit pas une trop pesante accusation au tribunal du souverain juge.

A LA SAINTE VIERGE.

Prends mon cœur, le voilà, Vierge, ma bonne mère,
C'est pour se reposer qu'il a recours à toi ;
Il est las d'écouter les vains bruits de la terre :
Ta secrète parole est si douce pour moi.
Que j'aime de ton front la couronne immortelle,
Ton regard maternel, ton sourire si doux :
Mère, plus je te vois, plus je te trouve belle,
Pour te donner mon cœur, je suis à tes genoux ;
Tu le sais inconstant, hâte-toi de le prendre :
Ce soir, ce cœur pourrait ne plus être le mien.
Il me faudrait pleurer pour me le faire rendre,
Oh ! cache-le bien vite et mets-le dans le tien.
Rends-le pur à tes yeux, donne-moi l'innocence,
Ton bon Cœur pour t'aimer, et ton sein pour dormir,
La foi, la charité, la sublime espérance,
Du bonheur ici-bas, un beau jour pour mourir.
Quand mes yeux, obscurcis, baisseront vers la tombe,
Quand ma bouche au calice aura bu tout le fiel,
Donne-moi pour voler des ailes de colombe,
Et viens me recevoir à la porte du Ciel.

UN PETIT CONSEIL.

La " rêvasserie " n'a jamais rien produit de bon ; elle détourne des choses sérieuses, remplit une jeune tête d'orgueil et de pensées fausses, l'habitue peu à peu à se complaire en soi-même, à ne pouvoir plus supporter aucune observation ; plus d'épanchement, on vit seul, toujours seul, quoique entouré. Inutile de demander un avis, on ne le suivrait pas. Vous voyez maintenant le danger, mes jeunes amis : n'y tombez pas.

Une raillerie fine et aimable trouve l'amour-propre moins rebelle qu'une censure amère, qui, le plus souvent, blesse au lieu de guérir.

UN GRAND-PÈRE QUI PROMET.

Un vieillard de quatre-vingt-treize ans, originaire de la Galice, ayant quitté sa patrie depuis soixante-douze ans, y est revenu dernièrement avec une famille qui se compose de : 16 filles—23 fils—34 petites-filles—47 petits-fils—43 arrière-petites-filles—38 arrière-petits-fils—3 bis-arrière-petits-fils—72 gendres et belles-filles. Total : 247 personnes.

Il s'est marié trois fois, a eu 31 enfants dont l'aîné a maintenant soixante-dix ans. L'aîné de ses petits-enfants est de vingt-huit ans plus âgé que son oncle le dernier fils de son grand-père. Le vieillard jouit d'une santé robuste, ne fume pas, et n'a jamais pris de vin ni d'alcool d'aucune sorte.

MORT D'ADRIEN.

Adrien devint plus cruel que jamais à la fin de son règne, et fit mourir injustement plusieurs personnes de distinction. Il fut attaqué d'une hydro pisie à son palais de Tibur. Les remèdes ne lui pro

curant aucun soulagement, il tomba dans le désespoir. Souvent il demanda du poison et une épée pour terminer sa vie ; il offrit même de l'argent et promit l'impunité à ceux qui voudraient lui rendre ce précieux service. Son médecin se tua lui-même, de peur d'être forcé à lui donner du poison. Enfin un esclave, nommé Mastor, qui s'était fait connaître par sa force et sa hardiesse, se détermina, tant par menaces que par promesses, à obéir à l'empereur ; mais quand il fallut en venir à l'exécution, il fut saisi d'une si grande frayeur qu'il prit la fuite. Le malheureux Adrien se lamentait nuit et jour de ne pouvoir trouver la mort, lui qui l'avait donnée à tant d'autres. Il se la donna cependant lui-même en mangeant et en buvant des choses contraires à sa maladie. Il expira en disant : " Les médecins ont tué l'empereur." Il mourut en 138, à la soixante-deuxième année de son âge et à la vingt-unième de son règne.

UNE SOUSCRIPTION EN FAVEUR DU MONUMENT DE " GAMBETTA."

Le colonel Ramollet fit appeler, il y a quelque temps, dans son cabinet, un des meilleurs officiers de son régiment. Le dialogue suivant s'engagea :

— Qu'est-ce que vous me fichez, lieutenant, voilà encore le préfet qui se plaint de vous ?

— De moi, mon colonel ?

— Parfaitement, j'ai sa lettre au préfet, une bête brute que nous devons respecter. Allons, bon, je ne la retrouve plus. Mais il paraît que vous en faites de bonnes.

— J'ignore.........

— Parfaitement. Laissez-moi parler. Justement, je me rappelle ; c'est pour la chose de machin.

— Mais, mon colonel.

— La chose de machin, je vous dis. Une liste qu'on a fait passer dans le régiment. Prière aux officiers de souscrire. Pourquoi ? Je n'en sais fichtre

rien. Ah ! si, un monument, une statue, un buste équestre, quelque chose en plâtre enfin.

— Ah ! oui, le monument.

— Le monument. Parfaitement, le monument de machin.

— De Gambetta.

— De Gambetta, je me tue de vous le dire, vous êtes donc sourd ! Ah ! ah ! ce Gambetta, il se fait faire un monument.

— Pas lui, mon colonel, il est mort.

— Mort. Parfaitement. Ah ! le gaillard. Alors, c'est à sa mémoire seulement que vous voulez élever ça...

— Moi, mon colonel, moi, je ne veux rien élever du tout.

— Je sais bien. Mais alors, qu'est-ce qu'il dit ce préfet de malheur ?

— Mon colonel, le préfet me reproche, au contraire, de n'avoir pas voulu souscrire au monument de Gambetta.

— Vous n'avez pas voulu ?

— Non, mon colonel.

— Ah ! lieutenant, vous me faites de la peine. Comment, vous avez une occasion unique de souscrire au monument de Gambetta, et vous refusez. Sacrebleu ! on ne m'a jamais offert ça, quand j'étais à votre grade ; autrement...... Mais enfin, s'agit pas de ça. Vous ne voulez pas souscrire, c'est votre affaire.

— C'est ce que je pensais.

— Attendez, voici la lettre de cet idiot de préfet... Je le respecte autant que vous, moi ; il a une fichue écriture...... Qu'est-ce qu'il dit... Insubordination... mauvais exemple...... grand citoyen...... ancien ministre de la guerre...... lutte à outrance...... Mais, je le connais votre Gambetta !

— C'est possible, mon colonel.

— Parfaitement, ministre civil de la guerre...... remplacé l'intendance par de bonnes paroles...... organisé admirable dépôt...... mort au feu, sans doute.

— Non, mon colonel, dans son lit.

— Sacrebleu ! lieutenant, tout le monde ne peut pas mourir dans le lit d'un autre. Et c'est pour cet homme-là que vous refusez de souscrire ?

— Oui, mon colonel.

— Vous pouvez bien vous priver de deux absinthes et donner les vingt sous.

— C'est pas pour les vingt sous, c'est pour les principes.

—S'agit pas de principes, s'agit de monument. Voulez-vous donner vingt sous, oui ou non ?

— Non, mon colonel.

— Parfaitement, c'est votre droit. Seulement vous allez me faire avoir des embêtements avec le préfet.

— Je le regrette, mon colonel.

— Ecoutez, nous allons arranger ça gentiment. Donnez les vingt sous, ou je vous colle quinze jours d'arrêts.

— Je préfère les arrêts.

— Crébleu, faut-il que vous aimiez l'absinthe.

— Je vous répète, mon colonel, que j'obéis à des idées toutes différentes que celles que vous me supposez. Je ne souscris pas pour Gambetta parce que je lui reproche de grandes fautes militaires : les camps mal organisés, les hommes sacrifiés inutilement, les mobiles sans chaussures et sans vivres.

— Parfaitement, lieutenant, et je vous ferais bien rire si je vous racontais que ce crétin de préfet m'a aussi demandé ma souscription.

— Et vous souscrivez, mon colonel ?

— Ah ! ça, lieutenant, savez-vous à qui vous parlez ? Colonel Ramollet, dix-neuf campagnes, vingt-sept blessures. Ennemi des pékins et des esbrouffeurs. Et vous demandez si je souscrirai pour un clampin, qui ne savait pas organiser un camp, qui sacrifiait les hommes inutilement, et qui laissait les braves mobiles sans vivres pour se chausser, et sans un godillot à se mettre sous la dent. Lieutenant !

— Mon colonel ?

—Vous me ficherez quinze jours d'arrêts supplémentaires pour avoir insulté votre supérieur.

BIEN ÉLEVÉS.

On ne saurait assez tôt se soumettre aux usages de la société dans les moindres détails, et ce n'est qu'en s'y pliant dès ses jeunes années que l'on peut acquérir cette gracieuse aisance, également éloignée d'une gauche timidité ou d'une hardiesse pleine de suffisance. Quelle que soit plus tard la position que le bon Dieu donnera à chacun de vous, il ne vous en coûtera plus alors pour en être dignes en toutes choses.

On raconte qu'un homme sorti des rangs inférieurs de la société était néanmoins parvenu, par son mérite, à la faveur royale, et qu'il occupait les premières dignités du royaume d'Angleterre. Cependant, l'insatiable courtisan ne cessait de demander davantage.

—Je pourrais bien encore vous accorder ce que vous souhaitez... et le roi s'interrompit laissant le courtisan à ses rêves de gloire et de bonheur.

—Sire ! s'écria le favori, se croyant déjà parvenu au comble de ses désirs; comment m'acquitter envers Votre Majesté, mon dévouement, ma gratitude...

—Oui... oui, reprit le roi en fronçant les sourcils, mais il y a une chose... que je ne saurais jamais vous donner.

—Cependant les ordres de Votre Majesté...

—Il n'est pas en mon pouvoir de faire de vous un homme bien élevé.

Cette parole du roi venait d'anéantir brusquement les espérances ambitieuses de son favori. Que lui avait-il manqué ? Ce je ne sais quoi reposant sur des riens et s'étendant à tout.

Observez-vous en tous points, mes jeunes amis,

gardez toujours les bonnes manières qui vous feront respecter par tout le monde.

RECETTES.

Taches de vin.—Pour enlever les taches de vin sur le linge, frottez-le avec une chandelle de suif; le suif absorbera la couleur; comme, d'un autre côté, il partira lui-même au lavage, le linge sera débarrassé à la fois de la tache de suif et de la tache de vin.

Pour nettoyer les collets d'habits.—Mettez une cuillérée à bouche d'alcali dans un verre d'eau, imbibez légèrement dans cette préparation le coin d'une serviette et frottez le collet gras avec ce linge mouillé. Il se forme aussitôt une écume qu'il faut enlever à l'aide d'une lame de couteau.

Répétez ce procédé trois ou quatre fois.

Nota.—L'eau ainsi alcalisée nettoie parfaitement les peignes, brosses à cheveux, éponges, les vases, etc., sur lesquels la crasse serait fortement fixée.

DU LEVER ET DU COUCHER.

Se lever matin est une excellente habitude. L'homme est né pour le travail. Le soleil ne paraît chaque matin que pour le rappeler à sa tâche.

Il ne faut consacrer au sommeil que le temps nécessaire pour reposer le corps, et, à moins de maladie ou d'une fatigue excessive, sept heures de sommeil sont reconnues suffisantes.

Le célèbre Aristote dormait peu. On rapporte de lui qu'afin de ne pas succomber à l'accablement du sommeil, il étendait hors du lit une main dans laquelle il tenait une boule d'airain, pour que le bruit qu'elle ferait en tombant dans un bassin de

même métal le réveillât. L'oreiller est un de nos ennemis les plus terribles. Quand nous voulons le quitter le matin, il prend le langage artificieux des sirènes; il nous caresse avec une tendre précaution; il semble nous dire: Pourquoi me quitter? n'êtes-vous pas bien ici? Ne sentez-vous pas vos membres fatigués?

...Touchez votre front, et vous verrez qu'une migraine pourrait commencer... Secouez-vous, chargez l'ennemi par une vigoureuse sortie, et la victoire est à vous. Quand je vois une personne qui a le courage de se lever le matin, je me dis: Cette personne saura dans l'occasion développer une énergie extraordinaire; chaque matin, la nature le retrempe dans sa lutte contre l'oreiller, et ce combat est souvent plus difficile, surtout par sa continuité, que celui du soldat sur le champ de bataille. Se secouer, se hâter le matin donne une vigueur nouvelle à l'âme et la remplit de joie. La journée sera bonne si elle commence par une victoire.

" Dans ma jeunesse, dit Buffon, j'aimais beaucoup le sommeil, qui m'enlevait le meilleur de mon temps. Je promis un jour un écu à mon valet de chambre, chaque fois qu'il m'aurait fait lever avant six heures. Le valet arriva près de mon lit à l'heure convenue; mais au lieu de me lever, je lui dis des injures. Le lendemain, il revint encore, et finit par employer la force pour me faire lever. Pendant longtemps il en fut de même; le petit écu qu'il recevait le dédommageait de mes indignations. Un jour, pourtant, je refusai nettement. A bout de voies, mon pauvre Joseph (c'était le nom de mon valet) enleva mes draps, me jeta sur la poitrine une cuvette d'eau froide et s'enfuit. Rappelé par un coup de sonnette, il revint en tremblant. Voici les trois francs, lui dis-je avec calme.

Je dois ainsi à ce pauvre Joseph trois ou quatre volumes de mon " Histoire naturelle."

Un lord disait au docteur Swift:

—Le véritable gentilhomme est celui qui ne fait rien.

—Diable, répondit l'auteur de *Gulliver*, mais en Angleterre l'homme travaille, la femme travaille, le cheval travaille, le bœuf travaille, la bière travaille ; il n'y a que le porc qui ne fasse rien, c'est donc le seul gentilhomme de l'Angleterre.

Dans la dernière maladie d'Arnaud, quelqu'un l'invitait à se reposer. " Me reposer ! reprit le pauvre moribond, mais j'ai l'éternité pour cela."

Le premier devoir qu'on ait à remplir en s'éveillant, c'est d'offrir son cœur à Dieu, souverain créateur de toutes choses. Il faut sortir ensuite du lit avec modestie, s'habiller et réciter à genoux les prières d'usage. On ne doit également jamais se coucher sans observer le même devoir. La prière porte avec elle joie et bénédiction ; elle donne des forces à l'âme.

Peu de jours après sa sortie du port de New-York, un grand navire fut surpris par une tempête horrible, laquelle dura plus d'une semaine.

Une nuit, au fort de l'ouragan, les agrès de l'extrémité du grand mât s'emmêlèrent, et il fallut aller les mettre en ordre. Le second appela un mousse et lui ordonna de monter.

L'enfant porta la main à son bonnet, mais hésita un moment, puis, jetant un regard effrayé sur le mât qui se balançait sur la mer furieuse, il traversa le pont à pas précipités et descendit dans le gaillard d'avant. Il en revint deux minutes après, saisit l'échelle de cordes sans dire un seul mot et se mit à grimper comme un écureuil. Les hommes de l'équipage le virent avec terreur à une hauteur effrayante. " Il ne descendra jamais vivant", se disaient-ils l'un à l'autre.

Mais la périlleuse corvée fut achevée en vingt minutes, et le mousse revint sain et sauf. Droit, le visage éclairé d'un sourire, il se rendit à l'arrière du navire.

—Qu'êtes-vous allé faire en bas, quand on vous a ordonné de monter au grand mât ? lui demanda un passager.

—Je suis allé prier, répondit-il en rougissant et la lèvre frémissante.

Il est très utile aussi de s'habituer à repasser dans sa mémoire toujours les actions de la journée, afin d'apprendre à se juger soi-même ; s'il y en a de répréhensibles, après en avoir demandé pardon à Dieu, on prend la résolution de mieux faire à l'avenir.

La pudeur, la décence, le respect de soi-même, doivent présider au lever et au coucher ; il ne suffit pas de se mettre décemment devant les autres, on doit encore être décent envers soi-même. C'est une loi générale encore, et les Orientaux disent avec raison que : "Dieu ne punit pas seulement celui qui voit, mais encore celui qui est vu."

L'amitié, le respect et la reconnaissance imposent une obligation à laquelle les personnes bien élevées ne manquent jamais : elle consiste à présenter ses hommages à ses parents ou à ceux qui les représentent, dès qu'on est levé ou lorsqu'on les quitte pour se coucher. Cette marque d'affection et de respect est bien plutôt prescrite par le cœur que par les lois de la bienséance.

Chaque matin, en se levant, après s'être habillé avec promptitude et modestie, on doit peigner, brosser, mettre en ordre ses cheveux, laver ses mains, nettoyer, couper ses ongles au besoin, se laver avec de l'eau fraîche le visage, le cou et les oreilles, se nettoyer légèrement les dents, soit avec une brosse douce, destinée à cet usage, soit avec un linge humide.

UNE RÉFLEXION.

Il ne suffit pas, mes enfants, de vivre longtemps pour mériter des éloges ; il faut, surtout, vivre chré-

tiennement, utilement, et laisser, autant que possible, après soi des souvenirs qui soient comme les parfums que l'on extrait de certaines fleurs quand elles ont cessé de briller sur la tige de l'arbuste qui les portait. Dans ses divins commandements, Dieu nous dit ce que nous devons pratiquer et ce que nous avons à éviter afin d'être irréprochables et de trouver grâce devant lui lorsque notre âme paraîtra à son jugement.

Puissions-nous, mes enfants, à notre heure dernière avoir, comme la rose, l'assurance de laisser derrière nous une mémoire d'excellente odeur.

LES TOMBEAUX DES APÔTRES.

Les autorités catholiques sont d'opinion que les corps des Apôtres reposent dans les localités suivantes :

Pierre, Philippe, Jacques le Mineur, Jude, Barthélemi, Mathias et Simon sont à Rome.

Mathieu, à Salerne.

André, à Amalli.

Thomas, à Ornand.

Jacques le Majeur à Compostelle.

On ignore où se trouve le tombeau de saint Jean.

Marc, est à Venise.

Luc, à Padoue.

LE CHÊNE ET L'ARBRISSEAU.

(Fable.)

Après avoir appris sa leçon de grammaire,
Un jeune enfant avec son père
Se promenait dans un jardin,
Lorsqu'ils trouvèrent en chemin
Un arbrisseau dont la tempête
Avait courbé la tige et fait plier la tête.

Le père qui toujours à son cher jouvenceau
Se plaisait à donner quelque avis salutaire,
—Voyez-vous, lui dit-il, mon fils, cet arbrisseau ?
Il était droit, il fait à présent le berceau :
Allez le rétablir dans sa forme première.
—Volontiers, papa, dit l'enfant.
Aussitôt il le prend, et sans beaucoup de peine
Il le redresse au même instant.
—Fort bien, dit le mentor ; mais regardez ce chêne,
Que son poids vers le sol entraine :
Quoique déjà fort avancé,
Il aurait bien besoin d'être un peu redressé,
Allez, allez aussi lui rendre ce service.
Oh ! oh ! dit l'enfant en riant,
Papa, pour moi quel exercice !
Je le tenterais vainement,
L'arbre est trop vieux pour qu'il fléchisse ;
Je me serais chargé de la commission,
Lorsqu'il était encor dans son enfance ;
Mais de le redresser ce n'est plus la saison,
Et les bras même de Samson
Ne vaincraient pas sa résistance.
—Oui, mon fils, vous avez raison,
Reprit alors le père ; et cette expérience
Pour vous doit être une leçon.
Nos penchants dans le premier âge,
Sont faciles à corriger ;
Mais on ne peut plus les changer
Quand ils sont raffermis par le temps et l'usage.

MADAME D'AILLEBOUST.

Louis d'Ailleboust de Coulonge, qui devint gouverneur du Canada après M. de Maisonneuve, avait épousé Barbe de Boullongne, à la condition qu'il respecterait sa virginité. Lorsque, plus tard, M. d'Ailleboust se sentit attiré à Montréal, son épouse, souffrante et d'ailleurs effrayée du voyage, s'opposait à ce dessein ; mais une maladie qu'elle fit changea ses idées ; elle promit si elle guérissait d'aller au Canada. Elle guérit miraculeusement. Pourtant son dégoût et ses doutes persistaient, quand une réflexion bien naturelle y mit fin : " Pourquoi m'inquiété-je,

se dit-elle, de ma vocation à une mission si périlleuse ? Dieu ne me doit aucun appel ; n'ai-je pas la vocation de suivre mon mari partout où il désire aller ? S'il est appelé de Dieu, je le suis avec lui."

Elle vint donc en Canada; sa jeunesse, son aimable humeur égayaient toute la colonie. Elle se mit bientôt à parler l'algonquin et acquit par là la confiance de tous ces sauvages, qui la lui témoignèrent parfois d'une manière aussi originale qu'inattendue. Pendant l'absence des Pères, un jeune chrétien, désireux de se marier, la vint trouver en particulier avec cette étrange requête : "Puisque tu nous entends, lui disait-il, ne pourrais-tu pas suppléer au défaut du Père ? nous nous sommes donné parole, une jeune fille chrétienne et moi. Je t'en supplie, marie-nous publiquement à l'église ; car le Père nous défend de nous marier en secret."

Cette simplicité fit rire la bonne dame, et elle lui répondit qu'il fallait attendre le Père ou aller à Québec.

Un autre qui, depuis trois ans, était en instance, pour obtenir le baptême, et le méritait, au témoignage de sa femme, par sa bonne conduite, lui disait, pour lui faire comprendre son ardeur pour la réception de ce sacrement, qu'il n'aimait rien au monde tant que le tabac, et que pourtant il n'y pensait même plus, sitôt qu'il était question du baptême, et que, dût-il, pour être baptisé, avoir à renoncer au calumet, il se sentait prêt au sacrifice. A la vue de cet héroïsme, Melle de Boullongne lui demanda : "Si ta femme voulait t'empêcher d'être chrétien, que ferais-tu ?— Avant tout, répondit-il, j'aime le baptême."

On pourrait rapporter un nombre d'exemples de cette sorte : cette douce et pieuse dame était en haute estime parmi les sauvages, les Français la chérissaient, tous aujourd'hui bénissent sa mémoire.

AVRIL.

SAINT VINCENT FERRIER.

Vincent Ferrier naquit à Valence, en Espagne, le 23 janvier 1357. Son père et sa mère étaient fort recommandables par leur piété. Après avoir terminé ses premières études, Vincent commença son cours de philosophie à douze ans, et il n'en avait que quinze lorsqu'il s'appliqua à l'étude de la théologie. Il fit des progrès rapides dans ces deux sciences ; le cours de ses études étant achevé, sa famille lui laissa la liberté de choisir un état, il en profita pour prendre l'habit des Dominicains et devint bientôt un homme consommé dans les voies de la perfection. Quelque temps après sa profession, il fut chargé par ses supérieurs d'enseigner la philosophie, il n'avait pas encore vingt-quatre ans. On l'envoya ensuite à Barcelone, puis en Catalogne, à l'université de Lérida.

Pour éprouver sa vertu, Dieu permit qu'il fût assailli par de violentes tentations contre la pureté ; les armes que Vincent employa contre le démon furent la prière, la mortification et la vigilance. Son cœur était perpétuellement uni à Dieu ; en sorte que ses études, ses travaux, toutes ses actions devenaient une prière continuelle.

Ecoutons-le dans son " Traité de vie spirituelle", où il donne des instructions importantes à ceux sur-

tout qui s'appliquent à l'étude : " Voulez-vous étudier d'une manière qui vous soit utile, que la dévotion accompagne toutes vos études, et que votre but soit moins de vous rendre habile que de contribuer à votre sanctification ? consultez Dieu plus que les livres, et demandez-lui avec humilité la grâce de comprendre ce que vous lisez. L'étude fatigue l'esprit et dessèche le cœur. Allez de temps en temps ranimer l'un et l'autre aux pieds de Jésus-Christ. Quelques moments de repos dans ses plaies sacrées procurent une nouvelle vigueur et de nouvelles lumières. Interrompez votre travail par ces prières courtes et fréquentes, nommées " jaculatoires ; " que la prière enfin précède et termine votre étude. La science est un don du Père des lumières, ne la regardez donc pas comme l'ouvrage de votre esprit et de vos talents." Le saint, conformément à ses maximes, composait ses sermons aux pieds du crucifix.

Clément VII étant mort en 1394, le cardinal Pierre de Lune fut élu pour lui succéder, sous le nom de Benoît XIII. Immédiatement après son élection, il manda Vincent à Avignon. Le saint, affligé du schisme, tâcha d'engager Benoit à y mettre fin ; il n'en obtint que de belles premesses. Le saint, affligé, se retira dans un couvent de son ordre pour y mener une vie retirée ; il ne voulut jamais accepter aucune dignité ecclésiastique, il demanda seulement d'être nommé missionnaire apostolique. Benoît lui donna sa bénédiction et le nomma même légat et vicaire du saint Siège.

Vincent parcourut presque tous les pays de l'Europe ; les fruits qui accompagnèrent ses missions le firent regarder comme un homme suscité de Dieu. La sainteté de sa vie, jointe au don des miracles, donnait encore un nouveau degré de force à sa parole ; il vivait d'une manière fort austère, et, malgré ses voyages, jamais il ne mangeait gras ; il jeûnait tous les jours, excepté les dimanches ; le mercredi et le vendredi il ne prenait que du pain et de l'eau ; il

ne couchait que sur la paille. Il était aidé dans les fonctions de son ministère par cinq religieux de son ordre et quelques prêtres zélés. Nous avons encore une lettre où l'on trouve plusieurs particularités concernant ses missions.

“ Après avoir chanté la messe, dit le saint, je prêche deux ou trois fois par jour, n'ayant pour préparer mes sermons d'autre temps que celui pendant lequel je suis en chemin .... Je me suis rendu à l'invitation pressante qu'on m'a faite d'aller en Piémont. Mes peines n'ont point été perdues, un grand nombre de Vaudois et d'autres hérétiques sont rentrés dans le sein de l'Eglise. Leurs erreurs venaient principalement d'une ignorance grossière et du défaut de prédicateurs. Je suis saisi de frayeur lorsque je pense au jugement terrible dont sont menacés les supérieurs ecclésiastiques qui vivent à leur aise dans de riches palais, tandis qu'une multitude d'âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ périssent misérablement faute de secours. Puisse le Maître de la mission y envoyer de bons ouvriers ! C'est la grâce que je demande sans cesse à Dieu ! ”

Après des travaux, des missions et des fatigues de tout genre, sa santé devint complètement épuisée, on lui conseilla de retourner dans son pays : ce qu'il fit. Bientôt après, la fièvre le saisit, il demanda les derniers sacrements qu'il reçut avec une très grande ferveur. Le dixième jour de sa maladie, il se fit lire la passion du Sauveur et récita les psaumes de la pénitence. Après quoi il expira tranquillement, le 5 avril 1419, âgé de 62 ans.

Le tombeau du saint est dans la cathédrale de Vannes.

PENSÉES.

La passion est dure pour Jésus-Christ et pour

nous, mais l'Eucharistie qui lui est unie l'adoucit pour son cœur et pour le nôtre.

Le tabernacle est le commun centre où toutes les âmes s'unissent.

Dieu a fait, par sa bonté, l'Eucharistie pour notre cœur, et notre cœur pour l'Eucharistie.

Ah ! comme il est facile de se tenir en la présence de Dieu, quand on prie devant l'Eucharistie.

Ah ! pour que le ciel s'ouvre à mes demandes, j'aime à frapper d'abord à la porte du tabernacle.

Heureuse l'âme qui sait se faire ouvrir le trésor du tabernacle.

Si je parviens jusqu'à l'Eucharistie, j'ai su ravir toutes les richesses du ciel.

Quelle est l'âme pieuse qui, après les fatigues d'une journée, n'aime à venir au pied du tabernacle redire la parole du Psalmiste : "C'est ici le lieu de mon repos."

Plus vous aimerez l'Eucharistie, plus la solitude vous sera chère.

A force d'aimer l'Eucharistie, vous aimerez ce qu'elle vous ordonne ; à force d'aimer le pain des anges, vous vivrez de la vie des anges.

Le chrétien au milieu du monde, c'est l'oiseau qui se condamne à marcher, et qui ne reprend les ailes de la colombe que pour voler vers le tabernacle.

Songez à tous ceux que vous aimez et qui vous aiment, vous les retrouverez au pied du tabernacle, où un même lien d'amour unit toutes les âmes.

Pour accomplir son œuvre en vous, il a fallu que l'Eucharistie appelât à son aide la souffrance.

L'Eucharistie commence pour nous la vision béatifique.

RESPECT A L'ENFANCE.

> " Dans un petit vase précieux, qui
> " s'appelle une intelligence d'enfant,
> " il convient de ne verser que des
> " choses exquises." (FÉNÉLON)

Ne fais jamais rien
Contre la décence :
Toujours, ô chrétien,
Respecte l'enfance.

Devant l'innocence,
A dit un païen,
De cette sentence
Souvenez-vous bien.

Purs comme des roses
Fraîchement écloses,
Enfants, Dieu l'a dit,
Ceux qui vous méprisent
Ou vous scandalisent,
Le ciel les maudit !

MOINS PRUDENTS QUE LES BÊTES.

Les souris sont beaucoup plus judicieuses que certains lecteurs de romans et de mauvais journaux. On a remarqué, en effet, dans les bureaux d'une administration où les dites souris avaient l'habitude de faire grande consommation de pains à cacheter, qu'elles ne touchaient jamais aux cachets verts, qui se colorent au moyen de l'arsenic. Pourquoi tant de jeunes gens n'usent-ils pas de la même réserve envers tant de livres pétris de scandales, de mensonges et d'impiétés, qui empoisonnent leur âme.

LA RUSE D'UN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

Le jeune chrétien dont il est question dans le récit suivant est M. Teysseyre, né à Grenoble et mort en 1818, prêtre de Saint-Sulpice à Paris. A une ardente foi, il joignait une intelligence supérieure ; car à l'âge de dix-sept ans, il était nommé répétiteur de l'Ecole polytechnique. Il fit beaucoup de bien autour de lui par une aimable piété et un zèle infatigable qui lui permirent de convertir un grand nombre de ses camarades. Devenu prêtre, il exerça un ministère des plus fructueux, et lorsqu'il mourut, âgé de trente-trois ans, sa mort fut une perte très sensible pour la cause de Dieu, et elle fut vivement ressentie à Paris, où le saint prêtre jouissait d'une estime universelle.

Voici une anecdote rapportée par l'auteur de sa vie :

" Une fois, il eut pour compagnon de route le P. Gloriot de la Compagnie de Jésus. Deux dames de Paris, qui voyageaient avec eux, donnèrent à entendre, par leurs discours, qu'elles étaient éloignées de toute pratique religieuse. M. Teysseyre, alors âgé de vingt ans, ne disait pas un mot ; mais il méditait un plan de bataille.

A un relais, vers le soir, il s'approcha du P. Gloriot, et lui demanda s'il ne voulait pas s'associer à lui pour faire une petite conférence sur l'enfer à l'intention des deux bonnes dames incrédules. Ce projet sourit au missionnaire ; on convint de la marche à suivre, puis on entra en diligence.

Les deux complices laissèrent malicieusement la nuit couvrir la terre de ses ombres mystérieuses. Bientôt les éclats de tonnerre, la lueur sinistre des éclairs, vinrent encore ajouter à l'horreur des ténèbres. Puis la diligence s'engagea dans une épaiss forêt. Le lieu et les circonstances favorisaient gulièrement de salutaires impressions.

Le jeune officier dit alors, par manière de

flexion, que, s'il n'était pas militaire et obligé par profession à ne rien craindre, il aurait bien peur, et, en même temps, il demanda ce qu'il est raisonnable de croire au sujet de l'enfer. Ce fut le point de départ d'une conversation longue et animée, dans laquelle le P. Gloriot exposa les preuves de ce dogme redoutable, et décrivit en termes frappants les supplices de l'autre vie. Les deux dames étaient glacées d'épouvante, elles voyaient tomber toutes leurs objections, s'écrouler pièce à pièce l'édifice de leur incrédulité, et elles se trouvaient en face de la vérité catholique, lumineuse et terrible.

Elles demandèrent timidement ce qu'il fallait faire pour éviter ces épouvantables supplices. " Vous confesser et vivre chrétiennement " reprirent leurs compagnons de voyage. Ils ajoutèrent encore quelques conseils pratiques, puis il fut convenu qu'on se reverrait à Paris et qu'on tâcherait en s'édifiant mutuellement de s'aider à éviter les peines éternelles. Depuis, on se revit, on s'édifia, et ces deux dames incrédules devinrent des dames de charité de la paroisse de Saint-Thomas d'Aquin, où elles ont été connues longtemps par leur zèle et leurs bonnes œuvres.

A UNE VIOLETTE TROUVÉE EN AUTOMNE.

Quoi ! je te trouve sous mes pas,
Violette douce et charmante,
Toujours de grâce rayonnante,
Quand tout se flétrit ici-bas.

Tout périt ! c'est le pâle automne:
Nous ne sommes plus au printemps.
Hélas ! il n'est plus ce beau temps,
Où l'arbre reprend sa couronne.

Du froid connais-tu la rigueur,
Demain, tu seras là, flétrie.
Viens, viens, mes doigts près de Marie
Te laisseront, ô tendre fleur.

ASPIRATIONS.

Qui me donnera, Seigneur, d'aspirer incessamment vers vous, et, au milieu des objets visibles qui m'environnent, de soupirer incessamment vers l'invisible patrie du ciel ?

Qu'y a-t-il pour moi au ciel qui ne soit pas au tabernacle ? Là est le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité.

O paix profonde ! ô délices ineffables ! mon âme repose près de vous, divine Eucharistie, et, rassasié, par vous, entonne l'hymne de la reconnaissance.

Créatures faibles, l'Eucharistie est votre force ; âmes affligées, l'Eucharistie est votre joie ; pauvres pécheurs, l'Eucharistie est votre salut.

Je me demande comment Jésus-Christ m'a aimé, et je me réponds, il m'a aimé jusqu'à me donner son cœur.

Oh ! comme il est vrai que toutes les créatures inspirent au chrétien de sublimes pensées ! la vue de l'eau lui suffit pour rappeler à sa mémoire le sacrement qui le régénère. Il bénit la bonté de Dieu qui avec cette même eau régénère une âme et fait germer une fleur.

HOMMAGE A LA CROIX.

O bonne Croix, si chère à ma tendresse,
Charme si doux de ma captivité,
Sur mes lèvres, aujourd'hui, je te presse,
Comme l'objet de ma félicité.
O Croix, bénie de mon cœur, de mes chants,
Vers toi j'élève mon âme si coupable,
Je t'en supplie, pardonne à tes enfants ;
A leur prière montre-toi favorable.

Aimable Croix, ici je me prosterne
Pour te baiser, te rendre mes hommages ;
Sang précieux, dont la vue me consterne,
Imprime en moi de mon Sauveur l'image.
Aimable Croix, étendard de victoire,
Protège-moi à chaque instant du jour,
Pour que là-haut, au milieu de la gloire,
Je te bénisse et t'aime sans retour.

POUR VOS DÉLASSEMENTS.

Culture des Tulipes.

Voici comment les oignons des tulipes doivent être plantés, si l'on veut les faire bien réussir. On emplit les pots de terreau, et on y plante les oignons de manière qu'ils soient entièrement découverts et que leur collet soit au niveau avec la terre. Cela fait, on enterre les pots pendant deux mois, en les couvrant de feuilles si la plantation a lieu l'hiver. Au bout de ce temps, on les retire de la pleine terre et on les replace dans l'appartement, de façon qu'ils reçoivent beaucoup de lumière.

LA REINE VICTORIA.

Née le 24 mai 1819, trois mois avant son cousin, le prince Albert de Saxe-Cobourg, qu'elle devait épouser plus tard, la princesse Victoria, surnommée dans son enfance la petite " Fleur de mai," à cause de sa grâce printanière, de son charme précoce, succéda au roi Guillaume, son oncle, le 20 janvier 1837, n'ayant pas dix-huit ans !

Elle règne donc depuis quarante-six ans, et durant cette longue période, quels bouleversements et quelles transformations n'a-t-elle pas vu s'accomplir autour d'elle ! Que de guerres formidables ont agité le monde ! Que de catastrophes partout, tandis qu'elle seule n'a à constater chez elle que l'extension de la puissance et de la prospérité du peuple anglais.

Etendant sa puissance sur 300 millions d'hommes, elle a des sujets de la Tamise au Gange, de l'Irlande à l'Australie, de l'Egypte à Bornéo ; elle recule sans cesse les limites de son vaste empire, en face des nations qui voient avec douleur leurs frontières se restreindre et leur prestige s'évanouir.

Dieu sauve la Reine ! ! !

MAI.

SAINT ATHANASE.

Il avait l'esprit juste, vif et pénétrant, le cœur généreux et désintéressé, un courage de sang-froid, et, pour ainsi dire, un héroïsme uni, toujours égal, sans somptuosité ni saillie, une foi vive, une charité sans bornes, une humilité profonde, un christianisme mâle, simple et noble comme l'évangile, une éloquence naturelle, semée de traits perçants, forte de choses, allant droit au but, et d'une précision rare chez les Grecs de ce temps-là. L'austérité de sa vie rendait la vertu respectable, sa douceur dans le commerce le faisait aimer, le calme et la sérénité de son âme se peignaient sur son visage. Quoiqu'il ne fût pas d'une taille élevée, son extérieur avait quelque chose de majestueux et de frappant. Il n'ignorait pas les sciences profanes, mais il évitait d'en faire parade. Habile dans la lettre des Ecritures, il en possédait l'esprit. Jamais ni Grec, ni Romain n'aima autant la patrie qu'Athanase aima l'Eglise, dont les intérêts furent toujours inséparables des siens. Une longue expérience l'avait comme rompu aux affaires ecclésiastiques. L'adversité qui étend et raffine le génie, lorsqu'elle ne l'écrase pas, lui avait donné un coup d'œil admirable pour apercevoir des ressources même humaines, quand tout

paraissait désespéré. Menacé de l'exil lorsqu'il était sur son siège et de la mort lorsqu'il était en exil, il lutta près de cinquante ans, contre une ligue d'hommes subtils en raisonnements, profonds en intrigues, courtisans déliés, maîtres du prince, arbitres de la faveur et de la disgrâce, calomniateurs infatigables, barbares persécuteurs ; il les déconcerta, les confondit et leur échappa toujours, sans leur donner la consolation de lui voir faire une fausse démarche. Il les fit trembler lors même qu'il fuyait devant eux et qu'il était enseveli tout vivant dans le tombeau de son père ; il lisait dans les cœurs et dans l'avenir. Quelques catholiques étaient persuadés que Dieu lui révélait les desseins de ses ennemis.

Les ariens l'accusaient de magie, et les païens prétendaient qu'il était versé dans la science des augures et qu'il entendait le langage des oiseaux, tant sa prudence avait quelque chose d'inspiré.

Saint Athanase, protégez la sainte Eglise, donnez à ses évêques votre esprit de sagesse, de constance et de fermeté, dont ils ont tant besoin dans le siècle où nous vivons.

BONNES PENSÉES.

L'affection est comme la sainteté, Dieu ne veut pas qu'il y en ait deux qui se ressemblent.

Le malheur est le plus beau vêtement que l'homme puisse porter, et les ennemis ne savent pas ce qu'ils font en en couvrant ceux qu'ils haïssent.

On est jugé dans le monde sur la place qu'on prend et la responsabilité qu'on assume.

Pour devenir plus heureux, il faut travailler à se rendre meilleur.

Il ne faut pas beaucoup d'esprit pour tromper les hommes ; c'est pour les éclairer qu'on n'en a jamais assez.

Le plus pressé pour la sagesse, c'est de s'instruire ; le plus pressé pour l'amour-propre, c'est de se prononcer. Un bon mot, quand même il serait un peu piquant, n'est jamais mieux employé que lorsqu'on s'en sert pour humilier la vanité et l'orgueil.

Il ne faut jamais hasarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis et qui ont de l'esprit.

Moins on a d'esprit et de capacité, plus on est d'ordinaire orgueilleux et suffisant.

Ne vous croyez pas toujours obligé de suivre les conseils qu'on vous donne ; écoutez-les comme ami, examinez-les comme juge, écoutez-les comme maître, rejetez les mauvais, profitez des bons, et entre les bons, choisissez les meilleurs.

La jeunesse et l'oisiveté sont deux mauvaises conseillères, la dernière trahit et ruine la première.

Chacun aime selon son goût, peu de gens aiment selon leur devoir et le goût de Notre-Seigneur.

La vraie et solide paix est de servir Dieu comme il veut être servi : tous les devoirs doivent se faire sans agitation et sans relâche.

Il faut travailler en la présence de Dieu, intérieure au milieu de l'action ; mais extérieure sans contention, sans embarras, et seulement par la paix et la douceur d'un cœur qui aime Dieu et qui agit pour lui.

Il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse aimer.

Nous ne sommes jamais plus sûrs de faire l'ouvrage du démon que lorsque nous donnons des louanges.

La religion chrétienne a été prêchée par des ignorants et crue par des savants.

LE ROSIER DU MOIS DE MARIE.

“ Papa, disait une charmante petite fille de six ans à un ancien militaire, qui, nouveau *Cincinnatus*,

occupait ses loisirs à cultiver ses jardins et ses champs, donnez-moi ces jolies roses, qui sentent si bon et dont la blancheur égale celle du lis.—Pour les effeuiller, sans doute, dit le père à l'enfant.—Non, non, répliqua-t-elle, elles sont trop belles pour cela.—Mais qu'en feras-tu ?—C'est mon secret.—Ton secret ! le mot est risible .... Et si je te donnais l'arbuste entier, me dévoilerais-tu cet important mystère ? — Cher papa, donnez toujours ; je vous dirai plus tard à qui je destine ces fleurs. — A la tombe de ta pauvre mère, sans doute ?—C'est bien pour ma mère...... mais...... pour ma mère du ciel." En prononçant ces derniers mots, la voix de l'enfant avait un accent si pénétrant que le père, sans en avoir compris le sens, en fut néanmoins profondément ému. Il s'avança donc vers le rosier, le détacha habilement de la terre et le remit entre les mains de sa petite fille, qui s'éloigna aussitôt, emportant son cher trésor.

Quand la bonne petite entra au logis, il était déjà tard. Son père l'embrassa plus tendrement encore que de coutume, et se retira dans sa chambre pour prendre un repos bien nécessaire après une journée employée à de rudes labeurs. Mais, hélas ! le sommeil ne vint pas fermer sa paupière ; une agitation fébrile, inaccoutumée, s'était emparée de son esprit : les souvenirs d'un passé grossi d'orages revenaient à sa mémoire et lui causaient un indicible effroi. Lui, le brave guerrier, le soldat intrépide que le bruit du canon et de la mitraille n'avait jamais fait pâlir, éprouvait un saisissement inexplicable......... Pour calmer ses cruelles angoisses, vrai cauchemar de l'âme causé par le remords, il se mit à balbutier quelques-unes de ces prières qu'aux jours de son enfance il avait bien des fois redites sur les genoux maternels, et les mots bénis qui, depuis tant d'années peut-être, jamais n'avaient effleuré les lèvres du vieux militaire, vinrent s'y placer en ordre les uns après les autres, et former ce tout sublime connu

sous le titre d'Oraison dominicale. La prière, ce cri du cœur, cet élan de l'âme vers celui qui l'a créée, qui l'aime, qui veut et qui peut seul lui donner le bonheur, est un de ces remèdes efficaces et doux dont l'effet ne tarde pas à se faire sentir......... Notre homme en fit la consolante épreuve......... Un rayon d'espérance vint tout-à-coup dissiper les ténèbres dont, un instant auparavant, son entendement était enveloppé. "Si je suis un pécheur, disait-il, si pendant de longues années j'ai vécu en véritable païen, en ennemi de Dieu, tout n'est pas perdu pour moi. N'ai-je pas un petit ange à placer entre moi et la justice du Seigneur prête à me frapper?"

En pensant à son enfant, l'ancien soldat s'endormit, et un songe ravissant acheva de le calmer. Il se crut transporté dans un de ces temples mystérieux élevés par le génie de la foi au Dieu trois fois saint. Au bas du chœur, à l'entrée de la nef principale, était un autel étincelant de mille feux et surmonté d'une gracieuse statue de la Vierge Marie. Une foule de fidèles montaient et descendaient les marches de l'autel, déposant aux pieds de l'image vénérée des fleurs et des couronnes. Une délicieuse harmonie ajoutait aux charmes de cette vision. Mais bientôt la foule s'écoula, les chants cessèrent, les lumières s'éteignirent; la lampe du sanctuaire seule projetait ses vacillantes clartés sur le charmant visage d'une petite fille qui s'avançait furtivement vers l'autel et y déposait un rosier chargé de blanches fleurs.

Ici, le vieillard s'éveilla : le secret de sa chère enfant venait de lui être dévoilé ; et quand, le matin, elle accourut vers lui joyeuse pour l'embrasser : " Moi aussi, lui dit-il en la prenant sur ses genoux, j'ai un secret.—Tu me le confieras, dit l'enfant à son tour.—Non, ma petite, tu le verras....." Le dernier jour du mois de mai 186..., un militaire, ayant sur sa poitrine le signe des braves, s'approchait de la

table sainte. Une jeune enfant le suivait du regard et semblait envier son bonheur.

Quelques instants après, le prêtre qui venait de célébrer les saints mystères s'approcha de nouveau de l'autel et détacha d'un rosier, placé aux pieds de la sainte Vierge, une branche encore toute fleurie...... Il la présenta ensuite au guerrier, qui la baisa respectueusement. Depuis cette époque, elle figure comme un trophée au-dessus des armes appendues au mur de la demeure, et, chaque fois que les regards du vieillard se portent sur ce rameau desséché, il murmure une prière à Marie, l'aimable et tendre protectrice des pauvres pécheurs.

LE LEGS DU CHANOINE.

En l'an 1532, un vieux chanoine habitait une ancienne maison, sur le quai Choiseul de nos jours, avec sa servante sexagénaire, nommée Rouzou ; tout Alby la connaissait. Grande, forte, lourde, un peu voûtée, quand elle paraissait au marché ou passait par les rues, les femmes lui faisaient la révérence, les hommes un salut, en disant :

—Bonjour, Rouzou !

Ce n'était point sa coiffe blanche ni sa robe en grosse étoffe de laine noire qui lui valaient tant d'honneur, mais sa valeur personnelle.

Douce, honnête, pieuse, discrète, propre, soigneuse, ingénieuse et vaillante, Rouzou était le modèle des servantes; notez que les minces gages donnés par M le chanoine passaient presque tous en aumônes, et, quand elle avait distribué jusqu'aux derniers liards, Rouzou faisait encore l'aumône de bons avis, de sages conseils, de douces exhortations.

Sa besogne, chez M. le chanoine, était peu compliquée. Une tasse de lait chaud le matin, que Rouzou portait à son maître à la sacristie de Sainte-Cécile, un repas des plus mesquins à midi, un

œuf à la coque pour souper, ne demandaient pas grande cuisine, et, pendant les loisirs de ce ménage, que M. le chanoine lui laissait employer à sa fantaisie, Rouzou filait de la laine en été, du chanvre en hiver. Fil et laine se transformaient dans ses doigts agiles en bons bas de laine pour chausser de pauvres petits pieds nus, en chemises pour couvrir des épaules déguenillées.

M. le chanoine, à la fin de l'hiver 1529, gagna un gros rhume en allant confesser un moribond, et ne s'en releva jamais. Sentant sa fin approcher, il fit ses dernières dispositions. Elles étaient faciles à conclure. Comme sa servante Rouzou, M. le chanoine donnait aux pauvres tout ce qu'il pouvait retrancher de son ordinaire frugal et de son modeste vestiaire. Il fit donc appeler près de lui un notaire et quatre chanoines de ses amis particuliers, afin de dicter ses dernières volontés en leur présence. Il voulut aussi que Rouzou assistât à ce dernier acte de sa vie. M. le chanoine légua à chacun de ses amis un souvenir, sa bibliothèque à l'évêché, un très beau calice, présent de la reine de Navarre, au curé de Sainte-Cécile, puis à Rouzou une toute petite rente, qui devait être prise sur la vente de son mobilier, plus la jouissance, jusqu'à sa mort, de la chambre qu'elle occupait dans la maison habitée par le chanoine depuis trente ans.

—Ce n'est pas un gros héritage que je te laisse, ma pauvre Rouzou, lui dit-il d'un ton ému. Tu m'as servi bien fidèlement, et les bons soins que tu m'as prodigués m'ont été bien utiles ; je ne puis te récompenser comme tu le mérites. Dieu se chargera de payer ma dette au ciel. Tiens, dit-il, en prenant sous son oreiller un objet assez volumineux, voici ce que j'ai de plus précieux, garde-le pour l'amour de moi ; il m'a été donné par madame Louise de Savoie, mère de notre roi François Ier, comme témoignage d'amitié. Je te le donne au même titre, tu es bien digne de le posséder.

Le chanoine, alors, tendit à Rouzou un reliquaire

en argent de la grosseur d'une orange, mais plus plat. On voyait au travers d'une petite vitrine un fragment d'os de Sainte-Cécile. Rouzou remercia beaucoup son maître, lequel mourut dans la soirée. La mort de ce bon maître laissa un grand vide dans l'existence de cette pauvre servante ; cependant le chagrin qu'elle en ressentit était modéré : " Mon cher maître est au ciel, disait-elle, bien près de Dieu ; il ne souffrira plus, ni de la chaleur, qui le fatiguait tant, ni du froid, qui le rendait malade ; un de ces jours, j'irai le rejoindre, et il fera entrer au ciel sa pauvre servante. Il criera comme il criait quand je voulais entrer à Sainte-Cécile : " Laissez-la passer, c'est ma servante Rouzou."

Et elle riait. L'espoir formel de revoir son maître la consolait de sa mort. Le reliquaire, don du chanoine, fut attaché par une chaînette d'acier à son chapelet avec des médailles. Le tout pendait à sa ceinture. Or, voici qu'un jour la bonne fille se faufila toute seule et à grande peine dans la cathédrale, où l'on célébrait une fête splendide. Une belle dame poussa cette humble servante pour se mettre devant elle. Rouzou fut renversée, et se releva n'ayant pas eu grand mal. Mais, en prenant son chapelet, elle s'aperçut avec douleur que son reliquaire s'était cassé par le milieu. Or, dans ce milieu ouvert, sortait un objet en or ciselé, retenant à son centre un autre objet, gros comme une noisette, reluisant de mille feux. Rouzou, effrayée, le serrait dans ses doigts crispés, le bras tendu, comme si cet objet eût pu la brûler.

Son effroi, sa contenance attirèrent l'attention de tous ceux qui l'entouraient ; même la belle dame qui venait de la pousser si rudement voulut voir l'étrange objet.

—Mais, c'est un diamant, bonne femme, s'écria un monsieur. Eh ! d'où vient-il ? Et comment avez-vous un bijou d'une telle valeur ?

Rouzou, étonnée, stupéfaite même, sortit de l'église.

Une quantité de gens la suivirent sous le porche. Elle raconta que ce diamant, puisqu'on affirmait que c'était un diamant véritable, se cachait dans un reliquaire légué par son défunt maître.

Or, cet incident fit un étrange bruit dans la ville.

Les nouvelles, dans ce temps-là, faisaient, comme de nos jours, rapidement leur chemin ; et, à travers les lieux où elles circulaient pour glisser d'un bout à l'autre de la cité albigeoise, s'augmentaient, s'agrémentaient de mille amplifications qui les transformaient en des récits invraisemblables.

La nouvelle au diamant sembla si obscure à la justice, qu'elle crut devoir se renseigner à bonne source.

Rouzou montra le reliquaire, et ce qu'il renfermait fut authentiquement reconnu pour être un diamant véritable.

Le notaire affirma sa légitime possession par l'humble servante.

Mais, à partir de ce jour, la servante Rouzou, connue seulement des pauvres, reçut des visites de qualité et en quantité.

On voulait voir ce merveilleux diamant, savoir comment et quand il avait été découvert dans le reliquaire, etc., etc. De belles dames lui firent mille avances, mille cajoleries et l'invitèrent à dîner.

Rouzou était vieille, et plus d'une se berça de l'espoir d'hériter d'elle. Notez qu'on tenta de lui voler ce fameux bijou. Bref, Rouzou était fatiguée, excédée écœurée de tant de bassesses.

Enfin, il lui vint à l'idée de s'en défaire et de déjouer ainsi toutes ces convoitises.

Elle demanda et obtint une audience du cardinal de Lorraine, alors archevêque d'Alby, et elle lui exposa sa situation, en le priant de convertir ce diamant en argent, pour acheter une cloche, qui servît d'accompagnement à celle que Mgr Aymard de Gouffier avait donnée pour l'église d'Alby, et dont le baptême fut fait le Jeudi-Saint 1527.

Le diamant fut donc échangé contre 12.000 francs.

Dès l'arrivée de la dite cloche, monseigneur envoya chercher Rouzou, et lui déclara qu'elle en serait marraine et lui donnerait son nom.

Cette cloche de nos jours tinte souvent.

Puissent toutes les servantes jeunes et vieilles imiter toutes les vertus de Rouzou, et, être comme elle, " des perles de servantes."

UNE LEÇON DE LA BIBLE.

Le jeune prince de Galles était devant la fenêtre de sa chambre du château de Windsor ; au lieu d'apprendre la leçon qu'on lui avait indiquée, il regardait au dehors dans le jardin et tambourinait sur les vitres. Sa gouvernante, Miss Hillyard, ayant observé ce jeu, pria le jeune prince de s'occuper de sa leçon. L'enfant répondit :

—Je ne veux pas l'apprendre.

—En ce cas je serai obligée de vous mettre dans le coin.

—Je ne veux pas l'apprendre, répliqua fièrement l'enfant, et je ne dois pas me mettre dans le coin, car je suis prince de Galles.

En parlant ainsi,il brisa un carreau. Miss Hillyard se lève de sa chaise.

—Vous devez apprendre votre leçon, dit-elle, ou je serai forcée de vous mettre dans le coin.

—Je ne veux pas, dit le jeune prince, et un second carreau vole en éclats.

La gouvernante sonne. Le valet de chambre entre ; elle le charge de dire au père du jeune prince qu'il veuille bien monter parce qu'elle a à lui parler de son fils. Le prince Albert arrive aussitôt, et quand Miss Hillyard lui a raconté ce qui vient de se passer, il se tourne vers son fils en lui indiquant un petit escabeau :

—Asseyez-vous là, dit-il, et restez-y jusqu'à ce que je revienne.

Il sort et revient un peu après avec une Bible.

—Ecoutez, dit-il, ce que l'apôtre saint Paul dit, à vous et aux enfants de votre trempe.

Puis il ouvre l'épître aux Galates (IV, 1 et 2).

" Je dis de plus : Tant que l'héritier est encore enfant, il n'est point différent d'un serviteur, quoiqu'il soit le maître de tous ; mais il est sous la puissance des curateurs marqués par son père. " Il est vrai, continua le prince Albert, que vous êtes le prince de Galles, vous pouvez devenir un grand homme, vous pouvez, un jour, après la mort de votre mère, que Dieu nous conserve, devenir roi d'Angleterre. Mais maintenant vous êtes encore un petit garçon qui doit obéir à ses maîtres et à ses tuteurs. Ecoutez encore une parole du sage Salomon (Prov. XIII, 24) : " Celui qui épargne la verge hait son fils ; mais celui qui l'aime se hâte de le châtier."

Puis, le père, ayant été prendre une verge, administra au futur héritier royal une solide correction et le mit dans un coin en lui disant :

—Vous y resterez pour apprendre votre leçon jusqu'à ce qu'il plaise à Miss Hillyard de vous en faire sortir. Et n'oubliez jamais qu'en ce moment vous dépendez de vos tuteurs et de vos curateurs, comme un jour vous dépendrez d'une loi donnée par Dieu lui-même.

HYGIÈNE.

Maux de gorge.—Il convient de se tenir le cou chaudement, prendre de la tisane de mauves ou de violettes, ou mieux de la tisane de feuilles de ronces. De plus, prendre, toutes les heures, une pastille de chlorate de potasse. Il semble que c'est le meilleur remède contre les maux de gorge.

JUIN.

SAINT JEAN-BAPTISTE,

PATRON DU CANADA.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE,

PATRON DE LA JEUNESSE.

Nous devons, à l'exemple de saint Jean-Baptiste, préserver nos cœurs de toute affection désordonnée, et imiter, autant que nous le pourrons, les vertus qu'il pratiqua dans le désert.

Le monde est comme une perspective qu'on ne peut bien voir qu'à une certaine distance ; si nous conversons souvent avec le ciel dans la solitude de notre cœur, le prestige de ses charmes disparaîtra ; nous le verrons tel qu'il est en lui-même ; nous n'y apercevrons rien qui ne soit digne du mépris d'une âme chrétienne et nous y découvrirons mille choses capables de nous inspirer de justes craintes. Ses biens et ses avantages sont incertains et de peu de durée, ils sont vains et frivoles ; ses peines sont réelles et très cuisantes ; ses promesses sont fausses

et trompeuses. L'expérience, dit saint Augustin, nous a tellement éclairés sur la perfidie du monde, qu'il devrait depuis longtemps avoir perdu ses charmes imposteurs. Ceux qui prétendent y trouver leur bonheur ressemblent, dit Gerson, à des insensés, qu'on verrait chercher avec beaucoup de peine des roses sur des épines, qui, au lieu de leur fournir des fleurs, ne manqueront pas de leur ensanglanter les mains par des piqûres. Enfin, le monde est couvert d'épaisses ténèbres qui interceptent la lumière céleste ; de toutes parts il est rempli de pièges, et ses plaisirs cachent un poison mortel sous une enveloppe séduisante. N'y paraissons donc jamais qu'avec crainte ; soyons attentifs à veiller sur nous-mêmes ; fortifions nos âmes, contre l'air empesté qu'il exhale, par les antidotes que procurent la méditation, la prière et le renoncement. C'est l'avis que nous donne saint François de Sales. Par là, nous saurons vivre dans le monde comme si nous n'y étions pas, nous en userons comme n'en usant pas.

Saint Louis de Gonzague est regardé à juste titre comme le patron de la jeunesse. et toute sa vie est un excellent modèle à proposer à l'imitation des jeunes gens. Rien n'y manque pour leur offrir dans quelque situation qu'ils se trouvent, l'exemple de toutes les vertus. Par sa naissance, c'est un prince, entouré de tous les prestiges du monde ; par sa vie, c'est un religieux passant ses plus belles années dans la pauvreté et l'abnégation. Au milieu de la famille, il se montre bon fils, alliant le respect pour l'autorité paternelle avec la fidélité à la voix de Dieu ; au collège, il est constamment plein de déférence et de docilité à l'égard de ses maîtres, en même temps qu'écolier modeste, gracieux, édifiant pour ses compagnons d'étude. Cet ange terrestre s'est surtout distingué par une pureté angélique ; sa présence

suffisait pour inspirer les bonnes pensées et pour détourner du vice. Cette prédication muette et puissante est à la portée de tous. Heureux les jeunes gens que Dieu a ainsi marqués du sceau de cette pudeur céleste qui fait baisser les regards effrontés et qui inspire à tous l'amour de la sainte vertu ! Heureux les jeunes gens qui, à la suite de leur saint patron, portent avec une grande vigilance le vase fragile de leur pureté ! Ils mériteront de porter aussi le lis immortel et de faire partie du glorieux cortège de l'Agneau sans tache.

LA FÊTE DU SAINT SACREMENT.

L'air est pur, le ciel sans nuage ;
L'aube rend la rosée aux fleurs,
Et blanchit entre le feuillage ;
Le vallon reprend ses couleurs ;
Sur le lis l'abeille bourdonne,
L'oiseau vole et chante en tout lieu,
Et de loin la cloche qui sonne
Annonce la fête de Dieu.

La route se jonche de lierre,
Et déjà le voile de lin
Blanchit les murs de la chaumière.
Le pauvre, que suit l'orphelin,
Vient prier le père du monde ;
La bergère, dans les guérets,
Cache sa chevelure blonde
Sous la couronne de bluets.

Le long du sentier solitaire,
La mère, pour son nouveau-né,
Demande à Dieu sur cette terre
Un sort tranquille et fortuné ;
Sa prière est un doux sourire,
Sa main effeuille quelques lis,
Et son regard a semblé dire :
" Père, bénissez votre fils."

Ouvrez-vous, augustes portiques,
Devant les pas du Tout-Puissant !
Ebranlez-vous, cloches antiques,
Sur le temple retentissant !
Qu'aujourd'hui votre voix sonore
Annonce et proclame en tout lieu,
Devant un peuple qui l'honore,
Le triomphe de notre Dieu.

Du Sauveur ce jour c'est la fête
Partout il a, sur son chemin,
Retracé les pas du prophète,
Guidé l'aveugle par la main,
Visité l'humble et le malade,
Béni les champs, l'arbre greffé,
Et l'eau pure de la cascade :
C'est ainsi qu'il a triomphé.

PROMESSES DE N.-S. J.-C. A LA B. MARG. MARIE EN FAVEUR DES PERSONNES DÉVOTES AU SACRÉ-CŒUR.

1. Il donnera aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis.

2. Il donnera aux personnes régulières toutes les grâces nécessaires à leur état.

3. Il mettra la paix dans les familles.

4. Il les consolera dans toutes leurs peines.

5. Il sera leur refuge assuré pendant la vie et surtout à la mort.

6. Il répandra d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises.

7. Les pécheurs trouveront dans son cœur la source et l'abondance de la miséricorde.

8. Les âmes tièdes deviendront ferventes.

9. Les âmes ferventes s'élèveront rapidement à une grande perfection.

10. Il bénira les maisons où l'image de son Sacré-Cœur sera invoquée.

11. Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom inscrit dans son Cœur et il n'en sera jamais effacé.

12. Des trésors d'amour et de grâces sont réservés aux personnes qui se consacrent et se dévouent au culte du Sacré-Cœur.

13. Tous ceux qui seront dévoués et consacrés à ce Cœur ne périront jamais.

14. La grâce d'une bonne mort est promise à ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois, de suite.

15. Le Sacré-Cœur de Jésus règnera.

16. Confirmation des autres promesses.

UN MIRACLE DE L'HOSTIE.

Mistress D... causait avec une de ses amies intimes. Elle s'interrompit pour appeler la bonne de sa fille.

—L'heure de la promenade est sonnée, Maureen?

—Nous sortons à l'instant, Mistress.

—Vous avez toujours cette jeune personne, chère? demanda Mme Selty.

—Mais, oui, elle est précieuse pour Léna. Elle est très supérieure à sa situation, et nous ne la traitons pas comme une servante ordinaire, mais en quelque sorte comme faisant partie de la famille.

—Une Irlandaise catholique, je crois?

—Elle ne pratique pas avec sa secte, répondit vivement Mistress D... Je vous confierai même que nous avons l'espérance de la convertir. Maureen ne va jamais à son église; elle ne garde ni livres papistes, ni emblèmes religieux. Elle paraît tellement indifférente au *romanisme*, qu'elle doit avoir oublié toutes les superstitions de son pays natal.

—Alors, c'est une œuvre de charité et de prosélytisme que vous poursuivez. J'aurais dû m'en douter. Vous avez tant de zèle. Léna est une bien charmante enfant, d'une intelligence au-dessus de son âge.

—Pas encore six ans, et elle écoute avec fruit les

instructions de son père. Maureen y assiste toujours. M. D... ne veut pas presser l'œuvre de cette conversion, il prépare insensiblement le terrain pour la semence.

—Bon succès, chère !

Mme Selty partit, peu de temps après cette conversation, pour un long voyage, qui la retint près de quatre ans loin de la Pensylvanie. A son retour, sa première visite fut pour la femme du ministre épiscopalien, Mistress D... Elle avait laissé Léna pleine de santé, bouton de rose prêt à s'épanouir, et que les plus tendres sollicitudes entouraient. Elle la retrouva mourante. On ne reconnaissait en elle aucun signe de maladie ; les médecins étudiaient avec intérêt ce cas étrange. Comme une fleur qu'un mal secret dévore, Léna se fanait sous les yeux de ses parents désolés. La science n'a pas de remède pour ranimer ces jeunes plantes blessées au cœur ; Léna, l'idole de la maison, l'enfant unique et bien-aimée, dont chacun admirait la grâce et la beauté, Léna, au matin des années, s'acheminait vers le tombeau.

Mme Selty partagea la tristesse du père et de la mère. Avaient-ils soupçonné la cause du dépérissement de Léna ? Ils ne s'en ouvraient à personne. Constamment au chevet de leur enfant, ils la regardaient avec une navrante expression. Les questions de Mme Selty n'obtenaient pas de réponse. Le vieux docteur, plein de pitié pour la chère créature qu'il ne pouvait guérir, la visitait avec autant de sympathie que de regrets. Il cherchait obstinément la cause de cet état inexplicable, de ce mal sans nom et sans espoir.

Un matin, Mme Selty était seule avec la pauvre mère, près de Léna. Quelles consolations offrir à de semblables douleurs ? Les paroles affectueuses de son amie rompirent la digue de ce cœur oppressé.

—Que Maureen soit maudite mille fois ! maudite dans sa vie, maudite dans sa mort ! Sans elle, Léna aurait vécu. Oh ! que vous aviez raison de redouter

les servantes catholiques. Je nourrissais une vipère sans le savoir.

—Ah ! Il y a une cause ? Apprenez-la moi bien vite, madame. Interdite, Mme Selty se retourna : le docteur venait d'entrer. C'était la première illumination qu'il eût reçue au sujet de l'affaiblissement de la malade. Un flot de paroles passionnées s'échappèrent des lèvres de la mère. Le médecin voulut en avoir l'explication. Une rougeur ardente couvrit les joues de Mistress D... Le docteur insista avec une énergie singulière : chargé de cette cure, il se croyait le droit de savoir quel évènement, quelle émotion, avait déterminé pour la petite fille un état auquel les soins et les remèdes ne pouvaient rien.

Obligée de céder, Mistress D... sortit de la chambre avec Mme Selty et le docteur.

—Vous rappelez-vous, ami, dit la mère, le jour où nous parlâmes ensemble de Maureen ? C'est de ce jour que date notre malheur. Il y a près de quatre ans, docteur, une Irlandaise catholique, attachée au service de Léna, sortit avec elle pour la promenade accoutumée. Depuis de longues années, Maureen nous l'a déclaré, elle n'était pas entrée dans une église. Par une inconcevable fatalité, elle eut le désir d'y prier pendant cette après-midi, et lorsqu'elle pénétra dans le temple chrétien, on donnait la bénédiction. Léna fut si impressionnée par cette cérémonie, qu'elle demanda ensuite instamment à retourner à l'église. Vous l'avez connue, Anna, vous savez combien douce et docile elle fut toujours, avant ce terrible moment. Elle devint désobéissante et sournoise, elle ne prenait plus d'intérêt aux prières de la Bible, et ne montrait plus de respect aux divins services.

Le docteur écoutait attentivement ; Mme Selty pleurait.

—Jugez de notre douleur, de nos efforts pour combattre cette diabolique influence. Maureen avait été

renvoyée au premier mot de Léna touchant la cérémonie des romanistes. Mais vainement nous avons lutté pour délivrer notre enfant de cette possession. Elle n'a plus soupiré qu'après les offices des papistes. Que le Christ la sauve, chère malheureuse enfant!

Le Rév J. D......, missionnaire de l'Eglise romaine, terminait son action de grâces, après le saint sacrifice. On vint lui dire qu'il eût à se rendre en toute hâte chez M. D...

—Le ministre épiscopalien, ennemi acharné de notre religion! pensa avec surprise le digne prêtre. Sans hésiter, supposant qu'il était appelé près de quelque fidèle servante, dont les instances avaient triomphé du fanatisme de son maître, il mit sur sa poitrine la sainte hostie renfermée dans une boîte d'argent, et s'empressa d'accourir chez le ministre. C'était sur l'ordre du docteur que le P. D..., était mandé. Malgré la résistance de Mistress D... endurcie dans sa haine contre les catholiques, l'homme de la science avait voulu qu'un prêtre vînt près de Léna. "Il fera quelques cérémonies capables de réveiller la vie dans ce faible corps," se disait-il en lui-même. L'enfant ignorait quelles graves questions se décidaient à cause d'elle...... Quel ne fut pas l'étonnement des assistants quand ils virent la petite malade se soulever sur sa couche à l'entrée du P. D...... ! Lui, n'était pas moins surpris de se voir introduit dans cette chambre élégante, et près de la fille du ministre ! Les mains étendues, les yeux brillants, d'une voix suppliante où l'on sentait palpiter son âme. "Vous m'avez apporté mon Seigneur, dit-elle, je ne veux pas m'en aller sans lui." Le docteur la regardait avec une surprise inquiète. Le P. D... cherchait à la calmer, à la distraire par de douces paroles. Une ineffable émotion s'empare de lui, tandis que Léna, haletante, appuyait ses petites mains défaillantes sur la poitrine du prêtre, sur le trésor caché que son amour y devinait: "C'est mon

Seigneur que vous m'apportez, hâtez-vous, car je ne veux pas mourir sans lui."

Le missionnaire l'interrogea. Avait-elle été instruite par les anges? Elle était presque aussi familière que le prêtre avec le grand Mystère. Elle aspirait à la possession de son Dieu comme le cerf altéré soupire après la source d'eau vive.

" Accomplissez son désir, mon cher Monsieur, dit le docteur, sa vie ne tient qu'à un fil." Mme Selty baisa avec respect les lèvres pures qui allaient exhaler leur dernier soupir. Partagée entre l'indignation et la tendresse pour sa fille, la mère retenait ses sanglots. Attendri jusqu'aux larmes, l'ecclésiastique s'informa de la validité du baptême de Léna; il ne pouvait refuser à cette enfant privilégiée, éclairée par un miracle de la grâce, le Dieu qu'elle avait reconnu, adoré et aimé dans le saint Sacrement. L'hostie rayonnante élevée sur les fidèles avait attiré invinciblement cette âme séraphique; elle l'appelait de ses soupirs et ne pouvait plus vivre sans Jésus. Le prêtre lui fit réciter avec lui l'acte de contrition, les actes de foi et d'amour, puis il déposa pieusement la sainte hostie sur ses lèvres innocentes. Heureuse au-delà de toute expression, Léna reposa sa tête sur l'oreiller qu'elle avait tant de fois mouillé de ses pleurs pendant sa longue attente, et elle s'abîma dans son extase......

Avant de se retirer le P. D... bénit avec effusion la chère enfant unie à Dieu. Un sourire céleste éclaira son visage, un dernier sourire de bonheur et de reconnaissance, et cette âme d'ange s'envola au Paradis; de l'allégresse sans égale de sa première communion elle passa à la communion qui dure toujours.

DE LA DISCRÉTION.

La discrétion est une vertu qui règle toutes les autres et apprend à chacun comment se conduire

en temps et lieu, suivant la position, les cas et les occurrences.

Voyons de quelle manière s'exerce cette précieuse vertu :

1° La discrétion agit lentement et après avoir prié, doute des impulsions, et prend conseil.

2° La discrétion fait peu de choses, une chose à la fois, calcule ses propres forces, persévère dans ce peu, craint de ne rien ajouter et ne remet rien.

3° La discrétion fait son œuvre avec beaucoup de soin, prend garde aux circonstances qui l'accompagnent et sait en profiter.

4° La discrétion s'empresse doucement pendant le travail, insiste sur l'esprit intérieur, la pureté d'intention et la pratique de la présence de Dieu.

5° La discrétion travaille uniquement pour Dieu comme étant le but suprême de ses actions, apprécie l'importance de chacune d'elles, en estime les difficultés et n'espère pas seulement, mais est sûre du succès.

Voici quels sont les admirables traits de la sainte vertu de discrétion ; faisons en sorte qu'elle brille en nous ; demandons tous les jours à Dieu ce tact et ce discernement qui font agir en tout d'une manière digne et convenable, par là nous éviterons les fautes que la légèreté fait commettre, et nos actions prendront ce caractère de dignité qui convient si bien à des chrétiens.

UNE GOUTTE DE ROSÉE.

Sur le sommet d'un rocher sombre,
Hier j'admirais une fleur,
Qui, des vents battue et sans ombre,
Brillait d'une vive fraîcheur.

Aux feux du jour, à la tempête,
Elle étalait la pourpre et l'or,
Et, tremblant pour sa jeune tête,
Hélas ! moi je plaignais son sort.

Encore aujourd'hui cette plante
Bravait l'orage et le soleil ;
Ni souffle, ni chaleur brûlante
N'avait flétri son front vermeil.

En vain, je cherchais à comprendre
Comment, sous le ciel en courroux
Une herbe si frêle et si tendre
Résistait seule à tant de coups.

Lorsqu'avec un regard avide,
Sur sa tige m'étant penché,
Je vis un diamant liquide
Au fond du calice caché.

Ce bienfait de la Providence
Versé chaque nuit par les cieux,
Etait là comme l'Espérance
Au fond du cœur d'un malheureux.

Or, d'une pieuse pensée
Mon esprit tout-à-coup saisi,
Devant la goutte de rosée
Demeure comme anéanti.

LES DEUX JUBILÉS.

A l'ouverture du jubilé de l'année 1775, célébré dans la ville d'Assimo (près de Lorette en Italie), on avait organisé une magnifique procession, à laquelle assistaient tous les enfants des collèges et séminaires. Les riches chandeliers d'argent qui accompagnaient la croix étaient portés par deux jeunes clercs du séminaire, âgés d'environ quinze ans, appelés l'un Della Genga, l'autre Castiglione, tous deux de familles nobles et illustres.

On ne sait à quel propos les deux acolytes se prirent de querelle, et, emportés par l'ardeur de la colère, passèrent d'une manière fort peu édifiante des paroles aux coups devant toute l'assistance. Les deux champions, à défaut d'armes, avaient leurs

chandeliers, et, malgré la promptitude avec laquelle on les sépara, on ne put empêcher le pauvre Della Genga de recevoir un coup qui le mit hors de combat.

Cinquante ans après, au jubilé de 1825, Della Genga devenu pape, sous le nom à jamais célèbre et vénérable de Léon XII, descendait du Vatican, entouré de toute la cour romaine, pour présider à l'ouverture du jubilé par l'antique cérémonie de la démolition de la porte Sainte. Le pape, recevant des mains du cardinal grand pénitencier un marteau d'argent, frappe d'un premier coup le mur de la porte, que l'on achève ensuite d'enlever, et donne ainsi le signal de l'ouverture de l'année sainte.

Devenu évêque et cardinal, Castiglione avait été promu à la charge de grand pénitencier de l'Eglise romaine ; l'honneur de présenter au pape le marteau du jubilé, lui revenait donc de droit. En le lui remettant, Léon XII lui dit à demi-voix, avec un malin sourire : "Monsieur le cardinal, il y a cinquante ans, jour pour jour, qu'en pareille circonstance, vous m'offriez d'une manière un peu moins gracieuse un instrument d'argenterie.—Je me le rappelle, très saint Père, répondit le cardinal, un peu déconcerté, et j'espère que Votre Sainteté me l'aura pardonné depuis longtemps."

Quatre ans plus, tard, après un règne, hélas ! trop court, Léon XII mourait, et le cardinal Castiglione lui succédait sous le nom de Pie VIII.

Bien étonné eût été le public témoin de la procession et de la bataille de 1775 s'il eût pu prévoir l'avenir ! Qui commence mal peut bien finir, et il ne faut jamais désespérer de rien.

RECETTE.

Nettoyage à sec des objets en laine blanche.—Prenez l'objet à nettoyer et plongez-le dans la farine sèche ;

frottez-le ensuite dans vos mains. Renouvelez l'opération jusqu'à ce que la farine reste blanche ; alors secouez et brossez l'objet avec soin, il se trouve très propre et n'est pas difformé comme par le lavage.

BONNES PENSÉES.

Quand on est bien malheureux, on a peu de besoins.

Après la grâce, ce qui donne plus d'efficacité aux paroles pieuses, c'est la sainteté de celui qui les profère.

Plus on voit le monde, plus on pressent ce que doit être Dieu.

Il y a des questions si indiscrètes qu'elles ne méritent ni la vérité ni le mensonge.

On n'a pas le droit d'exiger la conscience de celui à qui on refuse la liberté.

On vient souvent mieux à bout de ses desseins en cédant qu'en résistant.

Dieu ne met les consolations que là où il a mis la peine.

On n'est jamais dispensé des plus petites vertus, même par les plus grandes ; le martyre subi avec gloire ne dispense pas de la plus petite loi de l'Eglise, et fussiez-vous monté au troisième ciel, les extases de l'oraison ne vous dispenseraient pas de la prière des simples.

Le scandale a ses hontes, ses influences salutaires, et ses résultats ; c'est le coup de vent qui entraîne la branche morte et durcit la branche vivante.

Avec Dieu, il ne faut être ni un savant, ni un philosophe : il faut être un enfant.

Avec la simplicité, on est à la hauteur de toutes les situations de la vie.

En reprenant les autres, on n'est pas toujours sûr de les rendre meilleurs ; en les supportant, on se rend meilleur soi-même.

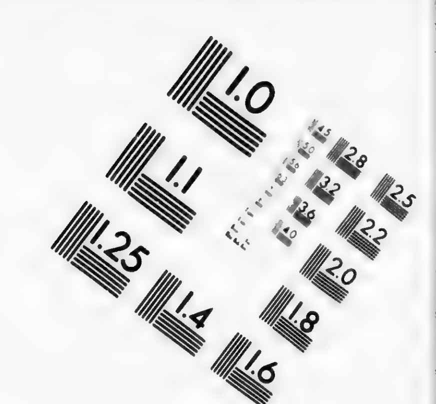
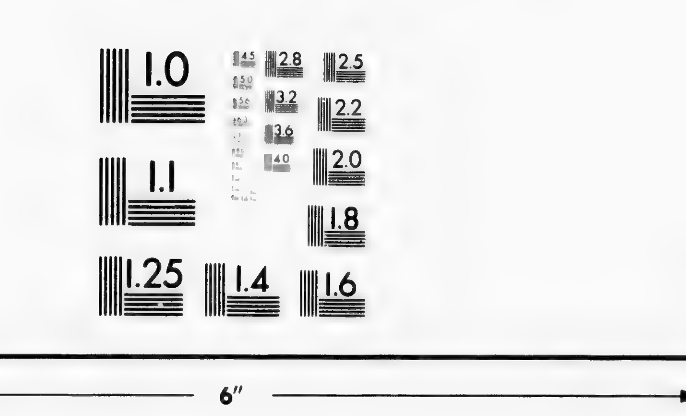


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

JUILLET.

—

RÈGLEMENT DE VACANCES.

1. Avoir une heure fixe pour son lever.
2. S'efforcer d'entendre la sainte messe tous les jours.
3. Se rendre serviable, doux et aimable envers tous les membres de la famille.
4. Fuir l'oisiveté, se faire un cercle d'occupations utiles, un peu d'études, etc., etc.
5. Donner un but à ses récréations à ses promenades, profiter des courtes sorties de l'après-midi pour faire une petite visite au Saint-Sacrement pendant laquelle on pourra réciter son chapelet, faire le chemin de la Croix, une petite lecture pieuse ou tout autre exercice de dévotion.
6. Se confesser au moins une fois pendant les vacances.
7. Être fidèle à retourner à ses classes au temps fixé.

—

SAINTE ANNE.

Sainte Anne, mère de la très sainte Vierge, était fille de Mathan, prêtre de Bethléem, de la tribu

d'Aaron, et avait pour frère Jacob, père de Cléophas et de Joseph, et pour sœur Sobé, mère de sainte Elizabeth, et Marie, mère de Salomé, femme de Zébédée.

Elle fut mariée à saint Joachim ou Hélioachim, fils de Mathat, surnommé *Bar-Panther*, descendant de David par Nathan. D'où l'on voit qu'elle avait une origine à la fois sacerdotale et royale.

Sainte Anne et son époux jouissaient d'une grande fortune, et d'une excellente réputation de justice et de sainteté. Ils employaient leurs richesses, partie au soulagement des pauvres et du peuple, partie à des offrandes et à des holocaustes, et l'autre partie à leurs propres besoins.

Après vingt-deux ans de stérilité, elle mit au monde la vierge Marie, mère de Jésus. Dieu permit cette longue et publique stérilité, pour faire briller avec plus d'éclat le miracle de la conception et de la naissance immaculée de Marie, et pour rendre d'avance un illustre témoignage à la sainteté de la future mère du Messie, en même temps qu'à la divinité de son fils.

Sainte Anne et saint Joachim possédaient de grands biens, mais ces biens n'étaient employés qu'en œuvres de charité, et ce fut dans la pratique des plus belles vertus que ces deux saints époux coulèrent leurs jours.

On ne sait pas sûrement le temps de la mort de sainte Anne ; on pense communément qu'elle mourut quelque temps avant que Marie fût fiancée à saint Joseph.

L'Eglise célébrera dans tous les âges la piété maternelle de sainte Anne, et la gloire de sa fille rejaillira de génération en génération. Puisse son exemple réveiller le soin des pères et des mères ! Leur devoir le plus sacré est d'élever leurs enfants dans la crainte du Seigneur. Par là, ils honorent Dieu, perpétuent la gloire de son nom sur la terre et se sanctifient eux-mêmes. Eh ! pourquoi tant de soin et d'empres-

sement pour procurer des honneurs et des richesses à des enfants ? Pourquoi tant de zèle pour leur procurer les grâces du corps, et leur inspirer le goût de la frivolité, tandis qu'on néglige de les former à la vertu, qui seule peut les rendre heureux ?

Et vous, enfants, voyez ce que vos parents font tous les jours pour vous, serez-vous insensibles à leur tendresse, et ne répondrez-vous pas à leur amour et aux justes espérances qu'ils ont droit d'avoir pour votre avenir ? Vous n'êtes qu'au début de la vie, et ce serait la commencer bien mal que d'agir de manière à irriter Dieu contre vous par une conduite toute opposée aux enseignements qui vous sont donnés. Hélas ! combien de bons parents gémissent sur l'inconduite de leurs enfants, quoique pourtant ils n'aient rien épargné pour les bien élever : de grâce, consolez les vôtres, prenez Marie enfant pour votre modèle et toutes les plus belles vertus brilleront bientôt en vous.

PRIÈRE AU SAINT-ESPRIT.

Arrière, ô vain espoir, ô vain amour du monde,
Sois à qui te cherche, à qui sur toi se fonde,
Quitte à l'instant mon cœur, je ne suis plus à toi,
Je ne veux plus chercher, je hais ta joie immonde.
Viens, ô Dieu de mon cœur, viens et détache-moi.
Créatures, adieu, c'est Jésus seul que j'aime ;
Je me fuis pour vous fuir ; je me quitte moi-même ;
Je ne suis plus à vous, je ne suis plus à moi.
Accepte-moi, Seigneur...... mon amour...... bien suprême,
Tu vois...... j'ai tout quitté...... pour être tout à toi.
Ah ! que ton saint amour, doux Seigneur, maître aimable,
Pour y régner sans fin par sa grâce ineffable,
S'empare de mon cœur qui se remet à toi.

LES VACANCES !

Les vacances ! heures délicieuses, jours enchantés ! semaines trop vite écoulées ! Nous les voyons déjà disparaître, hâtons-nous d'en profiter.

Pour qui ces jours sont-ils véritablement heureux ? D'abord, pour les élèves qui les ont mérités par un travail soutenu, par une application sérieuse. Les vacances sont à leurs yeux le salaire dû au travailleur courageux. Il y a une fierté légitime et un noble plaisir à recevoir le salaire mérité. Pour les paresseuses les vacances ne sont qu'une aumône.

Ces jours sont heureux surtout pour ceux qui les passent dans la piété, l'innocence et l'éloignement de tout mal. Car il n'y a jamais de vraie joie là où se mêle le péché : le plaisir sincère n'entre que dans une bonne conscience.

Et, pour les parents les vacances, ne sont-elles pas de beaux jours ? Ils se gardent bien de l'avouer, mais n'en croyons pas leurs livres, leurs cœurs les contredisent. Oui, il sont heureux de revoir et de posséder leurs enfants après une si longue absence, surtout en constatant qu'ils ont grandi, non-seulement en taille et en force, mais en science et en sagesse.

Toutefois, sachons voir autre chose encore dans les vacances que l'agrément et le repos : sans jeter une ombre sur ces jours radieux, apprenons à connaître les conditions qui les rendent véritablement utiles et les empêchent d'être dangereux.

Les vacances sont nécessaires, mais l'œuvre de

l'éducation ne doit pas cesser d'être poursuivie, quoique d'une main plus douce, pendant ce temps de distraction.

Il faut que les élèves en vacances ne perdent point l'habitude d'obéir et ne prennent pas celle de commander à leurs parents. C'est là un écueil à éviter dans les condescendances de l'autorité paternelle et maternelle durant ces jours.

Surtout, que l'on se garde bien d'omettre les exercices de piété. On l'a dit souvent " *Il n'y a pas de vacances pour le bon Dieu,* " mais il est vrai de dire aussi : " *Il n'y a pas de vacances pour le démon.* " Si l'élève en vacances laisse affaiblir son âme par la diminution des exercices de piété, il est à craindre qu'elle ne finisse par succomber.

Il faut recourir fréquemment à la confession. Gerson, le célèbre chancelier de Paris, disait : " Que chacun pense ce qu'il voudra, pour moi, j'estime que la confession, pourvu qu'elle soit bien faite, est le plus puissant moyen pour l'éducation chrétienne des enfants."

Des jeunes filles accoutumées à se confesser fréquemment dans une maison d'éducation, et qui passent leurs vacances sans s'approcher du tribunal de la pénitence, seront bien exposées à perdre, pendant ce temps, le peu de piété et de vertu qu'elles avaient acquis.

L'une des plus grandes préoccupations des parents durant ces jours doit être la vigilance sur les amis de leurs enfants.

Il faut, nécessairement que, toujours, le père ou la mère, ou quelque personne de confiance soit chargée d'elles et en ait la responsabilité.

L'illustre évêque d'Orléans n'a pas craint d'entrer sur ce sujet dans les détails les plus intimes.

« Il est de la plus haute importance, dit-il, que « pendant les vacances les enfants soient surveillés, « et ne passent pas leur temps avec des domestiques, « avec des valets, ou d'autres personnes dont on « n'est pas sûr, et il en est bien peu, hélas ! dont on « puisse être sûr. »

Enhardi par l'exemple de ce maître expérimenté, nous ajoutons : Défiez-vous de certains amis, de certains cousins, de certains frères même ; veillez indistinctement sur toutes les compagnies de jour et de nuit. Oh ! que de douloureux secrets les confidents des consciences ont du souvent apprendre, alors que des parents ne s'étaient doutés de rien.

Interrogez, du reste, parents chrétiens, vos souvenirs d'enfance, les souvenirs de vos périls, peut-être ceux de vos chutes, et soyez certains que la nature humaine n'est pas changée, si ce n'est peut-être pour devenir plus faible et plus perverse encore qu'autrefois.

Enfin, les vacances doivent être un temps de repos, mais non un temps d'oisiveté.

Les élèves en vacances doivent avoir un règlement court et facile ; sli doivent s'imposer un certain travail intellectuel, car le délassement de l'esprit ne consiste pas à ne rien faire, mais à varier et à tempérer le travail de l'intelligence.

La grande différence des vacances avec l'année scolaire, c'est que les récréations et les promenades doivent avoir dans celles-là une très grande place ; mais encore faut-il que cette place soit réglée et non livrée au hasard, au caprice ou aux dispositions du jour.

L'oisiveté est un grand péril pour tous les âges : la jeunesse y est tout particulièrement exposée. Au nom de Dieu, ne demeurez jamais oisifs. Un auteur spirituel, très goûté de ce siècle, a dit une parole qui me fait trembler : la voici : *L'oisiveté débauche l'âme*

Méditez-là, chers amis, et faites en votre profit.

Sans les conditions que je viens d'énumérer, les vacances ne feraient pas de bien et elles causeraient même un grand mal, en ce que, par elles, toute l'œuvre de l'éducation serait interrompue, troublée et dépravée.

Des vacances mal passées suffiraient pour détruire tout ce qui s'est fait de bon dans une année, et quelquefois pour occasionner un tort irréparable.

N. B.

Saints et saintes de Dieu, intercédez pour nous.

Nous honorerons tous les saints dont l'Eglise rappelle la mémoire, chaque mois, en la personne d'un seul que nous choisirons ; les patrons de notre pays et les protecteurs de la jeunesse seront spécialement priés et invoqués, afin que leur puissant secours nous obtienne les grâces si nombreuses dont nous avons besoin en ces temps malheureux, pour nous, pour nos familles, pour nos amis, pour notre pays et pour la sainte Eglise. Nous demanderons surtout à ces bienheureux du Paradis, que nous vénérons si justement, de veiller sur la jeunesse du Canada, et de conserver toute la génération actuelle dans la foi, la piété et les bonnes mœurs.

Saints et saintes de Dieu, intercédez pour nous.

Saint Joseph, saint Jean-Baptiste, sainte Anne, saint Louis, saint François-Xavier, patrons de notre pays, priez pour nous.

Glorieuse Vierge Marie, patronne de nos deux villes de Montréal et de Québec, priez pour nous.

Doux Cœur de Jésus, soyez notre salut.

Ainsi soit-il.

J. M. J.

LE R. P. MILLÉRIOT, S. J.

Le R. P. Millériot était un homme de taille moyenne, solidement bâti, à la démarche cavalière, aux façons familières, à la voix grosse, rude par affectation. Le vénérable M. Hamon disait de lui qu'il était le plus original de tous les saints, et le plus saint de tous les originaux.

Il était connu de tout le monde ; c'était un type, une figure légendaire. On se racontait les anecdotes dont il était le héros : ceux qui ne faisaient que le voir passer s'amusaient de ses saillies ; ceux qui le voyaient de près et savaient ce que cachait son ardente charité l'admiraient ; tous l'aimaient.

Le P. Millériot était né à Troyes en 1798.

En 1820, il devint professeur de rhétorique, puis directeur au collège Stanislas. Il s'y concilia l'affection de ses élèves en étant toujours avec eux.

Durant le choléra de 1832, il empêcha de se jeter dans la Seine un négociant que la foule accusait d'être un empoisonneur. Ce fut son début dans la vie publique.

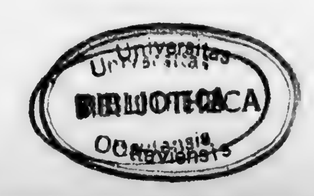
Soudain il disparut ; puis, en 1845, il reparaît dans la maison de Sèvres—Jésuite.

Depuis lors toute sa vie n'est qu'un long apostolat. Sa journée se divise en deux parts : confesser, prêcher. En toute saison il se lève à trois heures un quart ; il dit sa messe, fait une méditation de deux heures, puis se rend à Saint-Sulpice.

Et là, dans la chapelle des Saints-Anges, de six heures à dix heures il confesse, il confesse...... lui-même a déclaré entendre en moyenne vingt-quatre mille confessions par an.

Mais ne croyez pas qu'à l'instar des autres prêtres, il est le directeur des personnes pieuses ; non, il n'aime que les gros pécheurs, c'est eux qu'il se réserve. Quand vient à lui une honnête femme, ne contant que des peccadilles :

—Vous n'avez que ça à me dire ?... Ce n'est pas



mon affaire, allez trouver votre curé ou un vicaire.

Mais, au contraire, quand s'approche un gaillard qui, tout d'abord lui déclare :— Mon père, il y a trente ans que je ne me suis confessé !—Bon ça ! à la bonne heure ! et il saute de joie.

Aussi une dame, récemment à qui l'on conseillait de prendre pour confesseur le P. Millériot, répondit-elle. "Oh ! c'est que...... franchement...... cela pourrait me donner une mauvaise réputation."

M. L. Veuillot cependant a été pendant presque toute sa vie le pénitent assidu du P. Millériot. Il est vrai que le rédacteur en chef de l'*Univers* était un ancien pécheur.

Le père avait réservé aux hommes deux jours par semaine.

Le matin d'un de ces jours, une femme se présente au confessionnal.

—Qu'est-ce que vous voulez, vous ? Je ne m'occupe que des hommes aujourd'hui.

—Mon père, il y a cinquante ans que je ne me suis confessée.

—Oh ! c'est une autre affaire ; cinquante ans, vous valez un homme !

Au reste fort large, fort miséricordieux, comprenant les faiblesses humaines, et ne décourageant pas les pécheurs.

Il lui est arrivé souvent, en voyant des flâneurs se promener dans Saint-Sulpice, de les happer au passage :

—Vous venez vous confesser, vous, n'est-ce pas ?

—Mais, monsieur l'abbé......

—Si, si, vous veniez vous confesser ; c'est moi que vous cherchiez, et, tenez, mettez-vous là ; en cinq minutes, vos affaires seront réglées.

Et, la plupart du temps, tout ahuri, on se laissait confesser.

Une autre fois, ce fut une dame qui arriva lui conter ses fautes—et aussi ses peines : son mari la brutalisait, et elle voulait le quitter.

Cette dame était venue, accompagnée d'une amie. Comme elle sortait du confessionnal, celle-ci s'approcha :

—Eh bien ! que t'a-t-il dit ?

—Laisse-moi donc tranquille, tous les hommes se soutiennent.

L'après midi était réservée à la visite des malades et des pauvres.

Un jour, le P. Millériot monte chez un paralytique, voltairien endurci. C'était la femme qui était accourue le chercher. Il s'installe au chevet du malade, il l'exhorte. Celui-ci, à la fin, s'impatiente, prend sa béquille et tape de tout son cœur sur les épaules du jésuite—lequel ne bouge même pas. Quand les coups ont cessé de pleuvoir :

—Vous m'avez réglé mon affaire, voilà qui est bien : occupons-nous de la vôtre maintenant.

L'irascible voltairien fond en larmes, et, quelques jours après il était expédié en paradis.

Il était aussi grand prédicateur que grand confesseur. Il prêchait presque tous les soirs, surtout pendant le carême, un peu partout.

Un soir il monte en chaire à Saint-Sulpice.

Très chers frères, ce soir, attention ! Je vais jeter un gros coup de filet : il me faut vingt bien grosses carpes et vingt bien gros brochets, demain matin. Suivez mon bras, suivez-le, vous voyez là-bas, au fond, c'est mon confessionnal...... de six à dix !—Convenu, n'est-ce pas ?

On a dit qu'il avait été arrêté. Voici le fait :

Il montait la rue Notre-Dame des Champs, se rendant chez une malade. Il voit marcher près de lui deux fédérés : " Si je ne les arrête pas, se dit-il, ils vont m'arrêter !" Aussitôt, il marche à eux, et, leur posant la main sur l'épaule : " Je vous arrête. Je suis le P. Millériot ; je vais chez une bonne femme lui donner un billet d'entrée dans le paradis ; des camarades pourraient me chercher querelle, escortez-moi."

Et les deux communards l'accompagnent en riant Arrivé à la porte, le père se retourne : " Vous êtes libres." Et ils s'en vont en disant : " Drôle de calotin."

Un capitaine des " Vengeurs de Flourens," voulut pourtant le mettre en état d'arrestation ; il lui mit la main sur l'épaule en lui criant :

—Qui es-tu ?

—Je suis le père des pauvres. J'ai distribué cette année 15,000 francs d'aumônes, et toi ?

L'autre ahuri, le laisse aller.

A la fin d'avril 1871, il traversait la place de la Concorde, on l'entoure, on le somme de crier : " Vive la République."

—Est-elle bonne votre République ?

—Oui, oui.

— Vive la bonne République !

C'était de l'habileté. On ne fut pas satisfait : " Non, non ! vive la République simplement, la République de tout le monde !

—Vive tout le monde, vivent nous autres !

Ce qui a tué le P. Milleriot, c'est l'expulsion. Il était trop vieux pour quitter sans déchirement cette maison qu'il habitait depuis plus de trente ans.

Après le mois de juillet on le vit s'affaiblissant tous les jours. Il conservait cependant encore un peu de gaieté. Il dit un jour au R P. Pitôt :

—Vous travaillez pour le ciel, vous ?

—Oui.

—Pas moi.

—Pour quoi travaillez-vous ?

—Pour le Purgatoire. Je passe la matinée à y envoyer des gens qui, sans moi, iraient en enfer, et le reste du temps, j'en tire, j'en tire......

Et, il montrait son immense rosaire, que, sans cesse, il égrainait, dans la rue, partout, pour retirer les âmes du purgatoire.

Un jour le R. P. Provincial, le trouvant en danger, l'exhorta à recevoir l'extrême-onction.

—Ah ! ah ! le moment suprême approche ?

—Non, seulement il est toujours bon de prendre des précautions.

—Oui, j'ai dit cela aux autres bien souvent avec la même facilité que vous, aujourd'hui, je l'entends... pas avec la même facilité. Néanmoins, je vous sais gré de votre conseil.

Jusqu'à la mort, il eut fréquemment le délire. Enfin on l'entendit murmurer : *In pace ;* ce fut son dernier mot.

AOUT.

SAINT LOUIS, Roi de France.

La vie de ce saint roi est connu et a été écrite par plusieurs auteurs ; disons quelques mots d'un de ses descendants qui l'avait choisi pour modèle ; ce sera tout à la fois louer le patron et admirer son imitateur.

Le dauphin, fils de Louis XV, avait pris saint Louis pour modèle dès sa plus tendre enfance. Un jour, son instituteur lui faisant parcourir la table chronologique des rois de France, lui demanda auquel il voulait ressembler. " A saint Louis, s'écria-t-il, à saint Louis ! Oui, je veux être saint comme lui " Ce ne fut là sans doute qu'une saillie ; mais avec quelle constance ce prince ne s'efforça-t-il pas de retracer dans sa personne les qualités et les vertus de ce saint roi !

On ne tarda pas à reconnaître dans son âme les premiers germes de cette vive sensibilité qu'il conserva jusqu'à son dernier soupir. Un cœur tendre, honnête et libéral fut son partage, et s'il eut quelques défauts de l'enfance, comme du dégoût pour le travail, de l'impétuosité dans le désir, du penchant à la moquerie, de la raideur dans le caractère, il n'en eut que plus de mérite de *reprendre sous œuvre son éducation* (c'étaient ses propres paroles) dans un temps où les plaisirs, les honneurs, les passions et l'usage concouraient à l'en détourner.

Il n'avait que quinze ans quand son père eut à Metz une terrible maladie ; la France ne s'était peut-être jamais trouvée dans des circonstances plus critiques.

La guérison du roi paraissait désespérée, les ennemis étaient aux frontières, le dauphin n'était qu'un enfant. "Malheureux royaume, s'écrie le jeune prince, que vas-tu devenir ? Quelle ressource il te reste ! Moi, un enfant ! O Dieu, ayez pitié du peuple, ayez pitié de moi." Le ciel exauça ses vœux : le roi guérit. Quelque temps après, le dauphin épousa Marie-Thérèse, infante d'Espagne. Tout retentissait encore des fêtes nuptiales, que le bruit de la guerre se fit entendre ; le dauphin partit aussitôt avec son père, bientôt la victoire fut complète, et le champ de bataille fut arrosé des larmes que versèrent le roi et son fils en le parcourant. "Qu'il en coûte à un bon cœur, dit alors le dauphin, de remporter des victoires."

De retour à Versailles, il se fit un plan d'études. Ainsi partagé entre ses devoirs et le travail, M. le dauphin goûtait les douceurs d'une vie paisible, lorsque la mort vint troubler son bonheur. Mme la dauphine mourut en 1746. Sa mort fit verser longtemps à son auguste époux les larmes les plus amères. Il ne put jamais se consoler de sa perte, la vue seule de son portrait le faisait fondre en larmes.

Le 9 juin 1747, pour répondre aux vœux de la nation, il consentit à de secondes noces et épousa Marie-Josèphe, princesse de Saxe. Mais le prince ne pouvait encore retenir ses larmes au souvenir du premier objet de sa tendresse ; il lui arriva même d'en laisser échapper en présence de Mme la dauphine, qui, bien loin de s'en offenser, lui dit : "Je vois avec plaisir verser vos larmes : elles témoignent de la sensibilité de votre cœur, et m'annoncent ce que je dois espérer si je suis assez heureuse pour mériter votre estime." Ces paroles firent une vive impression sur le dauphin. Le bonheur des deux époux fut cependant sur le point d'être rompu par la maladie du jeune prince, en 1752. La petite vérole fit craindre pour ses jours, et ce ne fut qu'après bien des alarmes qu'on fut rassuré pour sa vie.

Ce prince, étant un jour à la chasse, eut le malheur de blesser d'un coup de fusil M. de Chambors, son écuyer : il fut consterné de cet accident. Son affliction devint plus grande encore lorsque, six jours après, il apprit que M. de Chambors venait de mourir ; cette nouvelle le plongea dans une tristesse profonde dont on craignait les suites. Il fit une pension à la veuve reversible sur son fils, dont il fut le parrain quelques mois après. Son union avec la dauphine fut bénie. Cinq princes et trois princesses furent le gage de leur fidélité. Si la mort priva ces augustes époux du bonheur d'élever leur famille, au moins ont-ils laissé à leurs enfants des exemples encore plus efficaces que toutes les leçons.

M. le dauphin vivait à la cour sans faste. Saint Louis, ce modèle unique des bons rois, était l'objet constant de ses éloges. Comme lui, il méditait, chaque jour, aux pieds de Jésus crucifié, les grandes vérités de l'Evangile, et il récitait comme lui l'office de l'Eglise, consacrant à ces pieux exercices le temps qu'il pouvait dérober sans affectation aux amusements de la cour.

Il était aussi charitable que pieux. Ses mœurs retraçaient la simplicité des mœurs antiques : il vivait au milieu de sa famille comme vivaient autrefois ces anciens seigneurs de château, qui, loin des villes et de la corruption, coulaient des jours paisibles parmi leurs enfants et leurs vassaux.

M. le dauphin était trop pénétré de respect et d'amour pour la religion, pour ne pas inspirer les mêmes sentiments aux princes, ses enfants. Tout le monde a su, dans le temps, avec quel succès il les avait inspirés au duc de Bourgogne, dont la mort lui causa tant de regrets. Saintement occupé des devoirs d'un bon père, il ne négligeait aucun de ceux qui tendaient à sa propre sanctification. Tous les mois il purifiait son âme par le sacrement de pénitence, et ses plus beaux jours étaient ceux où il avait l'avantage de recevoir Jésus-Christ, comme il le dit lui-

même à de pieux solitaires qu'il honora de sa visite. Ce prince se préparait dans le silence à remplir ses hautes destinées. Il fallut tout l'éclat d'une longue et cruelle maladie pour dévoiler sa grande âme. Depuis trois ans, on s'était aperçu que sa santé dépérissait. Une espèce de fluxion de poitrine, qu'il eut à Compiègne, fit craindre pour sa vie, et cette crainte était malheureusement trop fondée. Quelques intervalles d'une meilleure santé lui permirent de suivre le roi à Fontainebleau; mais, succombant bientôt sous la force de son mal, il se coucha pour la dernière fois. Il demanda son confesseur, que Mme la dauphine introduisit elle-même auprès de son lit. Il demanda qu'on lui administrât le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Cette auguste cérémonie se fit le 13 novembre. Afin de n'avoir plus qu'à s'occuper des choses de Dieu, il fit son testament; après quoi il se livra tout entier aux exercices de piété.

Le 17 décembre il tomba en agonie, et il dit qu'il souhaitait encore avoir le bonheur d'entendre la sainte messe pour la dernière fois. Après le saint sacrifice, il demanda qu'on ne cessât pas de l'exhorter à bien mourir. La faiblesse extrême à laquelle il était réduit ne lui permettant pas de faire ses adieux à ses enfants, il appela leur précepteur et leur envoya par lui ses derniers avis. Il renouvela plusieurs fois le sacrifice de sa vie, l'offrant pour la nation et spécialement pour le roi et la famille royale, il baisait de temps en temps le crucifix qu'il tenait de ses mains. Ainsi se consumait peu à peu dans les plus tendres sentiments de piété une vie si précieuse et si sainte. Le 19 novembre, veille de sa mort, il pria son aumônier de lui lire les prières des agonisants, et y répondit avec autant de tranquillité que de force. Plus il approchait de sa dernière heure, plus la nation consternée faisait des vœux pour sa conservation. Vœux et larmes inutiles !

M. le dauphin perdit la parole le 20 décembre 1765, à six heures du matin, et deux heures après,

le sommeil des justes ferma pour toujours ses yeux à la lumière. Il avait demandé par testament à être enterré dans l'église de Sens, aux moindres frais possibles. Son corps y fut inhumé le 29 du même mois. Son cœur seul fut porté, suivant ses désirs, à Saint-Denis, à côté de ce qu'il avait de plus cher ; car ce tendre époux voulut donner en mourant une dernière marque de tendresse à l'infante d'Espagne, qu'il avait tant aimée. Madame la dauphine ne survécut pas longtemps à son auguste époux. Après avoir passé quinze mois dans les larmes, elle mourut avec autant de fermeté que de piété. Leurs corps reposent à Sens sous la même tombe.

Digne fils de saint Louis, priez pour la France.
Saint Louis, soyez notre protecteur.
Saints et saintes de Dieu, intercédez pour nous.
Saints patrons de notre pays, protégez-nous.

LÉGENDE DE NOTRE DAME DE LIESSE.

Marie fut toujours pour ses serviteurs un secours puissant et assuré ; c'était vers Elle qu'ils élevaient les mains ; c'était en Elle qu'ils espéraient, et jamais en vain, ces innombrables soldats du Christ, qui, la croix sur la poitrine et le glaive en main, couraient jadis en Palestine défendre le saint Sépulcre du Rédempteur.

C'est surtout envers trois nobles frères de la race des Francs et de l'illustre maison d'Eppes, que Marie montra toute sa puissance.

Ils avaient abandonné la maison paternelle, pour s'enrôler dans l'ordre des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Un jour qu'ils repoussaient vigoureusement une attaque de Sarrasins, ils furent pris par ruse près d'Ascalon et jetés dans les fers.

Menaces, caresses, le sultan d'Egypte employa tout pour les engager à suivre Mahomet ; ce fut inutilement. Vaincu, il eut recours à une nouvelle

épreuve, la plus délicate, mais non la moins terrible; sa fille Ismérie leur fut envoyée avec ordre de triompher de leur constance dans la foi. Les chevaliers lui parlent de la vraie religion, la fille du Sultan est vaincue; elle veut à tout prix contempler une image de la sainte Vierge dont les chevaliers lui ont fait tant de louanges.

C'est alors qu'après une prière fervente, ils reçurent du ciel, comme le rapporte la tradition, une statue de la sainte Vierge. A sa vue, la princesse, touchée d'une grâce toute extraordinaire, se déclare chrétienne, et forme avec les chevaliers le dessein de s'enfuir du pays des infidèles.

Le ciel vint à leur secours : des bords du Nil ils furent transportés, avec la statue miraculeuse, dans les plaines qui s'étendent sous Laon, près d'une fontaine, au milieu de leur propre domaine.

Ce retour inespéré causa une si grande joie à tous les peuples d'alentour, qu'ils s'empressèrent de bâtir, avec l'approbation de l'évêque, un temple, gage éternel de leur reconnaissance, pour y honorer l'image miraculeuse sous le nom de Notre-Dame de Liesse.

Bientôt le bruit de nombreux miracles, les indulgences spéciales accordées par les souverains pontifes, les riches et nombreux présents des princes y attirèrent, de toute la France, surtout le jour de la Pentecôte, pour honorer Marie comme source de grâces, et les plus grands rois et des troupes innombrables de pèlerins. Ce concours extraordinaire s'est perpétué jusqu'à nos jours. Aussi le souverain Pontife Pie IX, excité par toutes ces considérations a accordé en l'année 1867, le couronnement solennel de la statue de Notre-Dame de Liesse sous le titre de Mère de Grâce, et de plus une fête commémorative a été célébrée depuis tous les ans, sous le titre de Notre-Dame de Liesse.

L'ancienne statue miraculeuse de Notre-Dame de Liesse, ayant été brûlée pendant la révolution en

1793, on conserva précieusement ses cendres, qui sont placées aujourd'hui sous la statue actuelle de Notre Dame.

Quand il s'est agi, en 1857, de couronner solennellement l'image exposée, dep is la révolution, à la vénération des fidèles, on s'aperçut qu'au lieu d'une statue, il n'y avait qu'une tête de pierre sur un support de bois informe et vermoulu, entouré de carton sur lequel était posé le revêtement extérieur. Cette tête avait été trouvée, dit-on, dans les combles de l'église, par le curé constitutionnel qui la présenta ainsi disposée à la vénération des pèlerins dont le concours se continuait encore.

Cette image ne pouvant être honorée d'un couronnement, on fit alors la statue actuelle. La tête qui l'avait précédée fut conservée par le R. P. Feuillot et destinée à la maison de Chine, mais les Pères de cette mission, craignant d'exposer au culte public une statue capable de rappeler aux fidèles les idoles païennes, on donna à cette tête précieuse une autre destination. Le R. P. Feuillot la confia à un artiste de Paris, qui la peignit, lui donna un corps et une couronne, sculpta heureusement l'image du divin Enfant, et constitua ainsi la mère de grâce qui fut vénérée à Saint-Vincent.

C'est ainsi que cette statue, du moins la tête, se trouve être celle vénérée, pendant soixante ans, par les pèlerins de Notre-Dame de Liesse, qui ont obtenu devant elle tant de miracles. Il y a dans sa base une partie des cendres de la statue primitive.

Maintenant, comment cette statue est-elle échue au Canada ? nous le dirons brièvement. Au printemps de 1877, le gouvernement français réclama des pères de la Compagnie de Jésus la cession de la maison Saint-Vincent, qui lui devenait nécessaire pour la défense de la ville de Laon et de la vallée qu'elle domine. Il fallut alors songer à transporter la maison autre part. Elle fut, en effet, transportée à Paray-le-Monial, qui paraissait l'endroit le

mieux adapté à cette école du cœur, " schola affectus," où l'enfant de saint Ignace met la dernière main à son éducation religieuse. Il y avait là deux pères canadiens qui devaient entrer dans leur patrie au mois d'août.

Longtemps on pria pour savoir à quelle mission on enverrait ce gage de protection de Marie; on pria beaucoup; les pères canadiens, en particulier, sentaient leur désir croître de jour en jour. Enfin le troisième an tout entier devait aller à Liesse, selon la coutume, faire le pèlerinage d'adieux. Le R. P. Dorr, qui avait, depuis six ans, succédé au R. P. Feuillot dans la charge d'instruction, dit la messe à cette intention à l'autel Notre-Dame de Liesse; à peine avait-il achevé son action de grâces qu'appelant près de lui un des pères canadiens, il lui dit: La statue de Notre-Dame de Liesse, mère de Grâce, ira au Canada: vous l'emporterez. Quelques jours après, les deux pères emportaient avec eux ce palladium chrétien, source intarissable de grâces pour les populations chrétiennes et religieuses.

Notre-Dame de Liesse a toujours été un des sanctuaires les plus célèbres de la France catholique Depuis sa fondation en 1134, toutes les générations y sont venues successivement déposer aux pieds de la statue miraculeuse le tribut de leur foi, et y puiser une multitude de grâces. Les rois de France y venaient souvent après leur sacre; les princes de l'Eglise et les plus grands personnages se sont plu à visiter pieusement et à embellir ce pieux pèlerinage.

CHANSON DU RAMEUR CANADIEN.

La cloche tinte au vieux clocher
Et l'aviron suit la voix du nocher.
Sur le rivage il se fait tard;
Chantons, chantons l'air du départ;
Nagez, rameurs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche, et le jour finit.

Pourquoi donner la voile au vent ?
Pas un zéphyr ne ride le courant,
Quand du bord les vents souffleront,
Vous dormirez sur l'aviron.
Soufflez, zéphyrs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche, et le jour finit.

Fier Outaouais ! les feux du soir
Nous guideront sur ton rivage noir.
Patronne de ces verts ilots,
Sainte Anne, aidez-nous sur les flots,
Soufflez, zéphyrs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche, et le jour finit.

LES PETITES HÉROÏNES

Certaines actions, dites héroïques, sont bien loin d'égaler celle que nous allons raconter. Dans sa simplicité, elle vaut, à elle seule, à la gloire de la foi chrétienne et de la force que cette foi donne aux faibles, plus que de longues dissertations et de pompeux discours.

C'était dans un village des environs de Cambrai.

Là aussi, comme en maints endroits, les consciences catholiques outragées réclamaient la reconnaissance, le respect de leurs droits et de leur liberté.

C'était en vain.

Une institutrice, stylée par un polisson du village qui avait réussi à conquérir l'écharpe municipale, s'était mis en tête, non-seulement d'enseigner à ses élèves la *morale civique* de Paul Bert, mais, qui plus est, de puiser dans cet ouvrage prohibé ses dictées quotidiennes.

Quelques pères et mères avertis firent défense à leurs enfants de transcrire les extraits que mademoiselle l'institutrice, sous prétexte d'orthographe ou d'analyse, prendrait dans le livre à l'index.

Par suite, guerre intestine, punitions, renvois, plaintes des parents, etc., etc.

Mademoiselle avait juré ses grands dieux que, coûte que coûte, elle triompherait de cette " résistance jésuitique."

C'était son mot.

Un jour, elle trônait majestueusement sur sa chaise scolaire, lorsque " trois jeunes révoltées," renvoyées le samedi précédent, se présentèrent de nouveau.

—Obéirez-vous, clama la mégère ?

Les enfants ne répondirent pas, et reprirent leur place sans mot dire.

La classe du matin se passa sans nuage.

A midi, Mademoiselle fit mander son Mentor, M. le maire. Que fut-il convenu entre eux? nous l'ignorons. Toujours est-il qu'à peine les enfants arrivées en classe, et tout ce petit monde installé devant les pupitres, mademoiselle prend ostensiblement le Paul Bert bien connu, et, de sa voix la plus tonitruante :

—Mesdemoiselles, une dictée.

Tous les encriers s'ouvrent, toutes les plumes s'apprêtent, pas une exception.

L'institutrice dicte, dicte toujours, toutes les élèves écrivent, même les petites jésuites.

C'est le chapitre relatif au mariage.

Personne ne bronche.

M. le Maire et mademoiselle l'Institutrice triomphent sur toute la ligne.

Les copies sont ramassées, l'heure de la récréation sonne, tout le petit peuple s'envole.

Anxieux, le maire attendait dans la cuisine de l'établissement universitaire la fin du combat.

—Eh bien !

—Elles ont toutes écrit.

—Toutes ?

—Toutes.

—Je vous l'avais bien dit. C'est le chapitre que je vous avais indiqué ?

—Celui-là même, voici les copies.

Et M. le maire de prendre les copies.

Il les examine.

Soudain notre homme blémit.

—Vous ne les avez donc pas lues, dit-il, blanc de colère, à sa complice.

—Non, je termine à l'instant.

—Eh bien ! voyez !

Dix copies, non pas dix, trois, portaient en belle et fine écriture, au lieu et place du chapitre de Paul Bert, ces paroles :

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, etc., etc.

Tout le *Credo !*

Tout le *Credo* depuis le premier mot jusqu'au dernier.

O Paul Bert, votre livre n'eût-il suscité que cet héroïsme d'enfants, soyez remercié de l'avoir commis.

N'est-ce pas à faire jaillir les larmes des yeux !

SEPTEMBRE.

LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

C'est sous la protection de Marie que vous reprendrez vos études, mes jeunes amis, et pour vous assurer le secours de cette tendre mère, célébrez avec toute la ferveur possible la belle fête de sa nativité, que la sainte Eglise nous rappelle le huitième jour de ce mois. Prenez aussi la résolution de ne rien faire pendant tout le cours de votre année scolaire qui puisse attrister la bonne Vierge Marie. Ce désir sera un très agréable bouquet à présenter à la Mère de Dieu au beau jour de sa naissance.

PORTRAIT DE LA SAINTE VIERGE, PAR SAINT AMBROISE.

Elle était vierge de corps et d'esprit, et d'une pureté incapable de tout déguisement; elle était humble de cœur, grave dans ses discours, sage dans ses résolutions. Elle parlait rarement, et ne disait que ce qui était nécessaire. Elle lisait avec assiduité les livres de la loi, et mettait sa confiance, non dans les richesses périssables, mais dans les prières des pauvres. Toujours fervente, elle ne voulait que Dieu pour témoin de ce qui se passait dans son cœur; c'était à lui qu'elle rapportait tout ce qu'elle faisait ou possédait. Loin de faire le moindre tort à qui que ce fût, tous se ressentaient de son caractère bienfaisant; elle honorait ses supérieurs, et ne portait point envie à ses égaux; elle évitait la vaine gloire, suivait la raison, et aimait la vertu avec ardeur. Ses regards étaient pleins de douceur; ses

paroles, remplies d'affabilité ; toute sa conduite portait l'empreinte de la modestie. On ne remarquait rien dans ses actions qui ne fût convenable; sa gaieté n'avait rien de léger, sa voix n'annonçait rien qui vînt d'un fonds d'amour-propre. Son extérieur était si bien réglé, que le maintien de son corps était la peinture de son âme et un modèle accompli de toutes les vertus. Sa charité pour le prochain ne connaissait pas de bornes. Elle pratiquait de longs jeûnes, et choisissait pour nourriture non ce qui peut flatter la sensualité, mais ce qui suffisait pour soutenir la nature. Elle donnait aux exercices de piété le temps consacré au sommeil. Si elle sortait, ce n'était que pour aller au temple, et toujours en la compagnie de ses parents.

Guérison prompte des coupures.—Un des remèdes les plus prompts pour arrêter le sang d'une coupure et la cicatriser, c'est l'emploi des feuilles de plantain, que l'on met tout simplement sur la plaie, en les assujettissant avec une petite bande de toile; l'effet des feuilles de géranium est moins prompt, mais très efficace aussi.

UN REGARD RÉTROSPECTIF.

Jeune fille, que rien ne peut contenter, avez-vous jamais comparé votre sort à celui de la jeunefille du pauvre? Quand cette petite créature arrive au foyer domestique, c'est un accident un mécompte. Mesurée à l'argent qu'elle va coûter et à celui qu'elle ne pourra point gagner, elle se voit brutaliser par des parents dénaturés, sans aucun ménagement pour les délicatesses de son corps et de son âme. Comme une fleur rampant sous un tas de pierres, elle n'arrive aux derniers confins de l'enfance qu'à travers les injustes colères dont on l'accable. Elle est le

but de toutes les mauvaises humeurs ; elle reçoit le contre-coup de toutes les luttes conjugales ; elle est la victime expiatrice de tous les événements fâcheux de la vie. Jamais elle n'éprouve la joie de se sentir bien habillée, et rougit de sa mise en la comparant à la vôtre. Petite sœur des anges, il semble qu'elle leur ait laissé là-haut ses ailes à garder, pour s'en venir ici-bas travailler et souffrir. Oh ! oui, souffrir, souffrir toujours et sans savoir pourquoi. Chère enfant ! je l'ai vue avec sa chevelure sauvage, ses yeux rouges de fièvre et humides de pleurs, soupirer tremblante dans un coin du logis. Que dis-je ? je l'ai vue mourir avant d'avoir senti la vie et connu le mal.

Chères enfants, quand vous passerez à côté de la jeune fille du pauvre, plaignez-la, aimez-la, soyez bonne pour elle, mais ne la méprisez jamais. Dites-vous surtout ceci : Que Dieu est bon et combien je dois l'aimer, pour m'avoir comblée de tant de joies en m'épargnant tant de souffrances.

PENSÉES.

Si vous voulez que vos lectures laissent en vous des impressions durables, bornez-vous à quelques auteurs pleins d'un esprit sage, et nourrissez-vous de leurs écrits.

Il faut lire pour s'instruire, pour se corriger et pour se consoler.

Ne faites pas de lectures précipitées.

Il faut parcourir beaucoup de livres pour meubler sa mémoire ; mais quand on veut se former un goût sûr et un bon style, il faut en lire peu et tous dans le genre de son talent.

Lisez avec réflexion, c'est-à-dire, efforcez-vous de graver dans la mémoire les choses et même les expressions ; rendez-vous compte de votre lecture et, s'il se peut, rédigez-en une espèce d'analyse

CURIEUX PROCÈS.

Dans la Haute-Garonne (France), où les proverbes ont peu de cours, deux plaideurs ont failli se repentir d'un trop prompt bavardage. Le premier des campagnards avait acheté au second une vache, dont le prix avait été fixé à cinq cents francs ; ce marché se concluait au bord du chemin, près d'une pierre humide et moussue. L'acquéreur venait d'enrouler à son bras le licol de la bête à cornes, et avait tiré de sa poche un portefeuille aux flancs rebondis. Le vendeur, tout joyeux, sifflait entre ses dents un air de danse villageoise, tournant le dos à demi en attendant ses fonds. L'acquéreur tend cinq billets de 100 francs, et, l'autre ne les prenant pas, les dépose sur la borne afin de rendre libres les doigts qui tiennent le portefeuille. Le vendeur, averti, se retourne, allonge la main ; mais avant qu'il ne se soit saisi des billets, la vache, d'un mouvement plus prompt, en broute un, et l'avale. Il ne reste sur la pierre que 400 francs. Qui doit perdre la différence ?

—Pas moi ! fait le vendeur.

—Pas moi ! s'écrie l'acquéreur.

L'alternative est délicate. Il s'agit de préciser avant tout, auquel des deux l'animal appartenait à l'instant fatal.

L'acquéreur dit :

—A moi !

Le vendeur dit :

—A moi !

Pour le magistrat, l'éclaircissement était vague. Il réfléchit quelques secondes, puis :

—Pourquoi à vous ? demanda-t-il à l'acheteur.

—Parce que j'avais payé.

—Pourquoi à vous ? demanda-t-il au vendeur.

—Parce que je n'étais pas en possession de l'argent.

Alors, le juge dit au premier.

—Si la vache était à vous, l'argent n'était pas à vous.

—Certes !

—Comme propriétaire de la bête, vous êtes donc responsable du dommage qu'elle a causé.

Grimace de l'acheteur.—Et le juge dit au second :

—Si la vache était à vous, l'argent n'était pas encore à vous ?

—Assurément.

—La responsabilité du dommage causé incombe, conséquemment à vous seul.

Grimace du vendeur.— Le couple de paysans regrette d'avoir tant parlé.

—Voyons, à qui l'animal ?

—Pas à moi !

—Pas à moi !

—Il faut pourtant qu'il appartienne à quelqu'un.

—A lui, alors !

—Non, non, à lui !

C'est maintenant à qui de nos campagnards rejettera la propriété sur l'autre. Mais la cause est entendue. Le vendeur et l'acquéreur ont été également imprudents, le premier en détournant son attention, le second en lâchant ses billets. Le magistrat les condamne à supporter par moitié le déficit.

LES EXTRÊMES SE RENCONTRENT.

Dieu mit ensemble sur la terre,
De très grands et de tout petits ;
La girafe à la tête altière,
Tout à côté de la souris.

C'est qu'il veut nous montrer sans doute
Que bons, méchants, géants ou nains,
Insecte, oiseau, bête qui broute,
Tous sont dans ses puissantes mains.

Sur sa tige même, la rose,
Au parfum enivrant et doux,
Sans qu'elle devine la cause
Porte l'épine aux dards jaloux.

C'est qu'elle a besoin de l'épine,
Qui lui tient lieu de bouclier ;
Car pour que l'abeille butine,
Il faut des roses au rosier.

Baissant vers l'humble créature
Ses yeux au regard caressant,
La girafe à l'autre murmure :
Soyez bienvenue en ce champ.

Puisque ensemble sur cette terre
Dieu nous a mis, grands et petits,
Ne montrons pas l'humeur plus fière
Que la girafe à la souris.

HOMARD.—Pour juger de la fraîcheur du homard, il faut flairer le dos entre la naissance de la queue, et le corps ; il doit avoir bonne odeur ; puis la queue prise par le petit bout, doit se tourner difficilement et se replier sur elle-même. Il faut choisir celui qui, proportionnellement à sa grosseur, est le plus lourd ; c'est une preuve qu'il est bien plein.

PETITS GATEAUX DE RIZ EN BEIGNETS.—Lorsqu'il vous restera du gâteau de riz, coupez-le en petits carrés longs ; trempez-les dans de la pâte à frire, puis saupoudrez-les de sucre en poudre, et glacez-les avec la pelle rouge.

OCTOBRE.

LES SAINTS ANGES.

On doit compter parmi les dons les plus précieux de la miséricorde de Dieu envers les hommes la commission, ou le commerce spirituel qu'il a établi entre nous et les saints anges, dont nous espérons partager un jour le bonheur et la gloire. De notre côté, nous honorons, avec une vénération religieuse, les saints anges, que nous regardons comme des esprits glorieux, fidèles à l'accomplissement de la volonté divine, et nous les conjurons de nous accorder leur intercession auprès du Seigneur ; de leur côté ils s'intéressent, ils prient pour nous, et nous font ressentir en bien des circonstances les effets de leur protection. C'est ainsi que Dieu, infiniment sage, se plaît à employer les créatures supérieures pour l'exécution des desseins de sa providence, par rapport aux créatures qui sont d'un ordre inférieur.

Divers passages de l'Ecriture nous prouvent que le nom d'anges est un nom d'office : il signifie *envoyé* ou *messager*, parce que les esprits célestes en ont souvent eu la fonction dans les occasions où il s'agissait de défendre et de protéger les hommes, et ces occasions ont été fréquentes. Mais la bonté de Dieu éclate surtout dans le choix qu'il a fait de ses anges pour être nos conducteurs et nos gardiens, et c'est le fondement de cette charité et de cette joie mutuelle qui régnera éternellement dans le ciel entre les anges et les élus.

Les premiers fidèles étaient si convaincus que chaque homme avait son ange gardien, que quand saint Pierre, après sa délivrance miraculeuse de la prison, se présenta aux disciples, ils ne purent croire

d'abord que c'était lui, et dirent que " c'était son ange." Les Juifs ne doutaient point que saint Michel ne fût le protecteur de leur nation, et ils donnaient aussi des anges titulaires à la plupart des autres pays.

Considérons avec quel zèle ces bienheureux esprits se portent à nous secourir : ils exécutent avec autant de promptitude que de fidélité tous les ordres de Dieu, et se conforment en toutes choses aux décrets de sa volonté par rapport à nous. Avec quelle application ne veillent-ils pas à la garde de notre âme, dont Dieu lui-même les a chargés spécialement. " Nous devons à notre ange gardien, dit saint Bernard, un triple hommage : celui du respect, celui de la dévotion, celui de la confiance. Nous lui devons le respect pour sa présence, la dévotion pour sa charité, la confiance pour sa vigilance. " Considérez, dit ailleurs le même Père, avec quel respect et quelle modestie nous devons nous comporter devant les anges, afin de ne point blesser la pureté de leurs regards, et de ne pas nous rendre indignes de leur compagnie. Malheur à nous, si nous offensons par notre négligence ceux qui combattent nos ennemis et si nous nous privons de leur visite ! Nous devons fuir tout ce qui les attriste et pratiquer tout ce qui leur cause de la joie." Toutes les fois que quelque tribulation ou quelque violente tentation viendra nous assaillir, implorons le secours de celui qui nous garde, qui nous guide, qui nous assiste dans nos peines. Tâchons d'entrer dans les sentiments de la famille de Tobie. L'impureté surtout est un vice que les anges ont souverainement en horreur ; que notre vie soit une copie de leur inexprimable pureté, et nous mériterons d'être éternellement dans la compagnie de ces célestes esprits après avoir été sous leur tutelle sur la terre.

PRATIQUE.—Nous réciterons notre chapelet avec une dévotion spéciale pendant ce mois pour honorer Notre Dame du saint Rosaire, dont l'Eglise fait la fête le premier dimanche d'Octobre. Nous devons ce tribut à la sainte Vierge, en notre qualité d'enfants de Marie.

Sainte Mère de Dieu, priez pour nous, intercédez pour le clergé.

COURONNE DE DOUZE PRIVILÈGES DE LA SAINTE VIERGE.

1. Elle a été conçue sans péché.
2. Elle n'a jamais eu aucune révolte des passions.
3. Elle a toujours été vierge.
4. Elle a connu la première le mystère de l'Incarnation.
5. Elle a été la vraie mère de Jésus.
6. Elle a été la nourrice du Fils de Dieu.
7. Elle a conversé avec Jésus pendant trente ans.
8. Elle a reçu plus de grâces célestes que tous les anges.
9. Elle est morte par un excès d'amour de Dieu.
10. Elle est ressuscitée trois jours après sa mort.
11. Elle a été enlevée au ciel près de Jésus.
12. Elle est la médiatrice des hommes auprès de son Fils.

UNE IMPORTANTE DÉCOUVERTE.

On vient de découvrir à Poitiers une relique de la vraie croix, envoyée de Constantinople par l'empereur Justin à la reine Radégonde dans la seconde moitié du sixième siècle.

On la croyait perdue depuis longtemps, tandis qu'elle n'était qu'égarée au fond d'une châsse sans valeur, où elle a été heureusement retrouvée. Sa forme est celle d'une petite tablette en or recouverte d'émaux cloisonnés. Autrefois il occupait le centre d'un tryptyque, qui, paraît-il, a été livré aux agents du district au temps de la révolution.

Cette découverte offre un grand intérêt artistique et scientifique. C'est l'œuvre de joaillerie bysantine la plus ancienne que l'on puisse citer. Immédiatement après vient l'autel d'or de saint Ambroise de Milan qui n'est que du neuvième siècle.

Recettes.—Pour avoir le cuivre toujours brillant comme l'or, on fera bouillir dans une marmite du tarte avec de l'eau. On jettera les ustensiles dans la marmite, on les y laissera un quart-d'heure. En les retirant, on les plongera immédiatement dans l'eau froide, on les essuiera ; ils resteront toujours clairs et luisants.

Feuilles de mauve et de guimauve.—L'eau rendue grasse par la décoction d'une quantité suffisante de ces feuilles est très utile : 1o En lavements, dans les inflammations d'intestins ; 2o en compresses, sur les parties de la peau qui sont le siège d'inflammations.

MAXIMES.

La sagesse est une plante étrangère et rare, que nous n'aimons malheureusement à voir cultiver que dans le champ d'autrui.

L'homme ressemble à l'œil, qui ne saurait souffrir la moindre impureté sans s'altérer ; c'est une pierre précieuse dont le moindre défaut diminue le prix.

Celui qui se repent de bonne foi est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais.

La joie est une abeille qui prend nos jours pour des fleurs. Le suc absorbé, elle s'envole aussitôt de crainte que le poison de la vie ne l'atteigne..

Le bonheur et le malheur de la vieillesse ne sont, le plus souvent, que la conséquence de la vie passée.

Soyons prêts à mourir chaque jour, mais recevons le lendemain d'un cœur satisfait, si le ciel nous l'accorde.

Quand le plaisir est le fruit du crime, la peine est toujours la suite du plaisir.

Ce n'est presque jamais qu'aux dépens de son repos qu'on trouble celui des autres.

Défiez-vous de ceux qui se vantent d'être discrets, ce sont des curieux.

La richesse qui vient vite s'en va vite, celle qui se forme peu à peu est solide.

LE PREMIER DON FAIT A JÉSUS.

Au foyer d'une humble et pauvre maison,
Où par maint endroit pénètre la bise,
Avec l'Enfant-Dieu, la Vierge est assise,
Prenant dans ses bras son cher nourrisson.

Tout à coup, voilà que s'ouvre la porte,
Et deux messagers entrent radieux ;
Leur front, qu'illumine un reflet des cieux,
Réjouit la vue, et d'aise transporte.

Sur le seuil, ils sont à peine apparus,
Qu'autour de l'enfant levé par sa mère,
Se forme un brillant cercle de lumière...
Les deux messagers adorent Jésus !...

Ensuite, à Marie, émue, étonnée :
" Vierge, disent-ils, nous venons du Ciel
" Fêter ton bonheur, car l'Emmanuel
" Achève aujourd'hui sa première année.

" Notre hymne, en ce jour, éclatant dans l'air,
" Au monde annonçait la grande nouvelle,
" Et tous descendus, troupe fraternelle,
" Nous chantions en chœur : Périsse l'enfer !

" Or, voici le glaive, ô Marie, qu'envoie
" Le Ciel à ton fils ; ce glaive vainqueur,
" Ton fils le désire, et déjà son cœur
" S'excite à la lutte et bondit de joie."

Devant le Sauveur, alors s'inclinant,
En suivant tous deux l'ordre qui les presse,
Les anges, muets d'amour, de tendresse,
Offrent une croix au petit enfant.

En l'apercevant, Dieu! la pauvre mère
Tressaille et pâlit. Mais l'Enfant divin
Etend vers la croix sa petite main,
Et contre son cœur, joyeux, il la serre.

Soudain une vive et douce clarté
Envahit les murs de l'humble demeure ;
Et vers les soleils, que leur vol effleure,
Les anges ont fui dans l'immensité.

SALVE REGINA.

—A quoi pensez-vous donc, Agar ? demanda sérieusement miss Arvelling. Vous n'avez pas changé la garniture de ma robe, et vous savez que je veux la mettre ce soir !...

La négresse tressaillit comme si elle sortait d'un rêve.

—Je vais me hâter, balbutia-t-elle, et j'espère avoir fini à temps; que ma gracieuse maîtresse me pardonne.

—Vous êtes une singulière créature, Agar, reprit, d'un ton plus doux, la jeune Américaine. Je vous garde malgré ma tante, qui voulait vous échanger contre le groom de mistress Dauwers, et me donner une femme de chambre française. J'ai lutté contre la volonté toujours souveraine de lady Arvelling, et, au lieu de m'en témoigner votre reconnaissance par une plus grande soumission, vous vous permettez le plus inconcevable oubli. Cette robe rose me rend cent fois plus belle, et je vous ai déjà dit, Agar, que mon avenir dépend tout entier de cette soirée.

L'esclave fondit en larmes.

—Allez-vous pleurer maintenant, dit Régina, avec humeur ; je vous ai promis que vous me suivriez partout. Je vais même vous dire un grand secret ; —et elle se pencha vers la pauvre fille : Du jour de mon mariage datera votre liberté, Agar.

La négresse joignit ses mains, et son regard exprima si éloquemment la gratitude que la hautaine Régina en fut touchée.

—Vite, à l'ouvrage, Agar, vite. Mais vous souf-

frez... que ne le disiez-vous plus tôt ! Je vais faire appeler Elizabeth, la petite bonne de ma cousine. Entrez dans ma chambre, Agar, vous ne pouvez vous soutenir.

Elizabeth accourut, et son aiguille diligente continua le travail commencé. Miss Arvelling stimula son ardeur par l'appât d'une gratification, et, fermant soigneusement toutes les portes, elle rejoignit son esclave la plus aimée, la seule dont le sort l'eût préoccupée jamais.

Petite et frêle, Agar avait eu beaucoup à souffrir dans son enfance. Enlevée par des trafiquants de chair humaine, livrée à des maîtres cruels, accablée de mauvais traitements, elle avait connu toutes les tortures. Régina la rencontra un jour qui portait un fardeau qui la courbait jusqu'à terre. Un mouvement de pitié, une fantaisie d'enfant gâtée, disait lady Arvelling, porta la jeune fille à s'intéresser à Agar. Lady Arvelling l'acheta et Régina, charmée de sa douceur et de son adresse, s'obstina plus tard à la garder. Miss Arvelling pouvait à son gré être sévère, impatiente, maussade, exigente, Agar la suivait avec la même sérénité. Bien que Régina fût imbue de tous les préjugés de sa caste, et considérât les nègres comme des machines plus ou moins bien organisées, elle était forcée de reconnaître que son esclave était intelligente et fidèle, autant qu'aimante et dévouée. Un jour que lady Arvelling descendait le grand escalier de son palais, Agar ne put se retirer assez promptement pour échapper à la rencontre de la grande dame. Ce délit constituait un crime aux yeux de milady, qui, non contente de frapper rudement de sa cravache la coupable, résolut de la revendre. Une heure après, lady Arvelling se blessait en descendant de cheval, et Agar accourait à son secours, avant que ses cris d'alarme eussent attiré les autres serviteurs.

Quand Régina entra, Agar était agenouillée sur le tapis près de la fenêtre, les yeux fixés sur l'azur

des cieux. Miss Arvelling la toucha doucement sur l'épaule. L'esclave tourna vers elle son visage baigné de pleurs et illuminé d'une lumière surnaturelle. Régina recula d'un pas. L'idée, bien étrange, lui semblait-il, que cette humble fille noire était sa sœur devant Dieu, traversa son esprit. Agar était belle en ce moment, de cette beauté intérieure qui resplendit sur les traits du chrétien dans l'oraison.

—Qu'est-ce donc qui se passe en toi, Agar ? demanda à mi-voix, miss Arvelling. Quel monde invisible écarte devant toi ses ombres ? Que vois-tu là-haut ? Mais, relève-toi, tu es prête à défaillir.

Agar obéit, son regard affectueux et doux n'était plus celui de l'esclave craintive ; elle appuya ses mains sur sa poitrine, et ses lèvres s'agitèrent. Elle invoquait le secours de son Dieu, de son Sauveur.

—Parle, mais parle donc ! ordonna Régina.

—Ma chère maîtresse, vous avez été bonne et compatissante pour la pauvre Agar ; elle ne vous oubliera pas dans sa patrie. Car, je m'en vais à mon Père, miss, et je lui parlerai de vous. Il y a aujourd'hui six ans, j'étais une misérable païenne, ignorante de mes destinées et des miséricordes de Celui devant qui s'effacent les distinctions de races et de couleurs. Un rayon céleste a éclairé mes ténèbres, la charité s'est penchée vers moi et m'a dit : " Je te baptise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Crois en ton Dieu, Créateur, Rédempteur et Sanctificateur. Déshéritée sur la terre, tu es appelée à un héritage éternel."...

Depuis ce jour, tout a changé d'aspect... Qu'importe l'esclavage ! Il n'y a de véritable servitude que le péché... Qu'importe la désolation d'un cœur sans joies humaines ? La seule allégresse désirable, c'est celle de la foi, de l'espérance et de l'amour... Qu'importe l'isolement ? Dieu est dans l'âme du catholique par sa grâce... Je suis bien loin de mon pays natal ; mais—Agar eut un sourire de béatitude—le ciel est proche, et là je naîtrai à la vie qui

ne doit pas finir. Je n'ai pas connu ma mère ; mais la mère de mon Dieu est aussi la mienne.—Oh ! miss, vous ne connaissez pas celle dont vous portez le nom. Salve, Regina, lui dit l'Eglise. Miss, c'est par elle que nous est venu le salut ; dites-lui, oh ! dites-lui avec moi : Salve, Regina !...

—Qui t'a enseigné ces choses, et que parles-tu de mourir, enfant ! demanda Régina, dominée par une indicible émotion.

—Miss, j'ai au cœur un mal qui ne pardonne pas... Ma foi catholique, c'est un prêtre qui me l'a donnée, un prêtre de France, dont les journaux ont raconté le martyre chez les sauvages du nord de l'Amérique, l'an dernier.

....

Le soir, Régina ne parut pas dans les salons de sa tante. La robe rose que les mains mourantes d'Agar avaient touchée, miss Arvelling la garda comme une relique. La pauvre fille de la Nubie était morte dans les bras de sa jeune maîtresse, et lady Arvelling ne comprenait pas qu'on pût s'impressionner pour un fait si banal que le trépas d'une esclave.

Aujourd'hui, il n'y a plus d'esclaves sur les terres des Arvelling. La cornette des sœurs de Charité a remplacé, pour l'opulente mondaine, les parures d'autrefois, et c'est surtout auprès des petites filles novices que s'exerce l'apostolat de la sœur Marie-Régina.

PAROLE SUBLIME D'UNE SOEUR DE CHARITÉ.

Un jour, à l'hôpital de Cayenne, se trouvait un forçat atteint d'une maladie dégoûtante. Sa respiration était fétide, ses plaies hideuses. Une jeune sœur fut chargée de le soigner, et elle s'acquitta de ce noble devoir, au péril de sa vie, avec un courage que Dieu seul peut donner. Au bout de trois semaines, le médecin la remplaça pour lui donner une salle où l'air était plus pur. La sœur obéit et

se sépara de son cher malade. Quelques jours après le médecin, faisant une tournée, la trouva triste et pleurant dans la pièce où elle exerçait son office.

—Qu'avez-vous ma sœur, pourquoi êtes-vous si triste ? il me semble que vous pleurez......

La sœur garde le silence. Le médecin insiste et ordonne à la sœur de parler.

—Monsieur le docteur, dit-elle, je regrette mon lépreux, j'étais donc indigne de mourir en le soignant?

Parole éminemment chrétienne, qui fit dire au médecin : " La vérité est là seulement."

A UN ENFANT.

Enfant, la Foi, c'est la richesse ;
Garde-la, garde ta candeur.
De ton cœur garde la tendresse
Pour l'offrir à son Créateur.

Que pour nous ta douce voix prie !
L'Eternel écoute tes vœux,
Quand ta voix pure se marie
Au chant des anges dans les cieux.

Quand le mal envahit le monde,
Et que la révolte surgit ;
Quand en fureur un peuple gronde,
Enfant, à genoux.... Dieu punit.

Prie, enfant, détourne l'orage :
Ton âme est pure et ton cœur droit.
La foi, du pardon c'est le gage ;
Enfant, à genoux, Dieu te voit.

A Dieu, l'homme parle avec crainte.
Il sait qu'il est mauvais, pécheur.
De l'enfant la parole est sainte ;
Prie, enfant, Dieu lit dans ton cœur.

HYGIÈNE.—*Contusions.*—Lorsqu'on a reçu un choc sur une partie du corps, un des meilleurs remèdes consiste à appliquer sur la partie atteinte une compresse bien imbibée d'eau-de-vie. De cette façon,

dans la plupart des cas, on évitera la coloration bleue de la peau, et la douleur cessera promptement. Lorsqu'on n'a pas d'eau-de-vie sous la main, on peut la remplacer par de l'eau fraîche, ou mieux par de l'eau salée ; mais l'eau-de-vie est préférable.

LE PROFANATEUR DU CRUCIFIX.

Un ivrogne rentra un jour du cabaret dans une grande exaltation, causée surtout par les discours inspirés de l'impiété qui avaient accompagné ses libations. X... tapagea, battit les innocents du foyer ; mais s'en tenir là eût été trop insignifiant. Il avisa, appendu près du chevet conjugal, un crucifix du bon vieux temps. Cette vue l'exaspéra. Il se mit à expectorer contre l'image sainte tous les blasphèmes que peut dicter l'enfer. Etait-ce assez ? Non.

—Ah ! tu ne me réponds pas !... C'est sans doute que tu ne vois pas qui te parle...... Attends, je vais te faire une illumination...... Et l'impie rassembla devant le christ tout ce qu'il put trouver de flambeaux.

Le Christ resta muet, comme sous les sarcasmes des juifs.

De plus en plus furieux, X...... s'arme alors d'un couteau, et joignant l'action aux paroles :

—Ah ! tes yeux ne te servent donc à rien ! Eh bien ! je vais t'en débarrasser !

Et avec un ricanement féroce, il perfore les yeux du crucifix...... Il eut le courage de dormir là-dessus.

Mais le lendemain une douleur poignante s'installa dans les yeux du malheureux.

On eut recours au docteur, puis à l'Hôtel-Dieu de Lyon.

La mère qui pleure n'avait pu retenir le bras de son fils. X. ... revint de Lyon complètement aveugle. Et maintenant il mendie de porte en porte, conduit par un petit enfant, le pain qu'il avait honnêtement gagné avant qu'il eût déclaré la guerre au Christ.

LES MAINS VIDES.

Sans être misanthrope, sans demander le rétablissement de la place d'insulteur romain derrière les chars de triomphe, en un mot, sans rééditer la triste littérature de Young, j'aime à considérer l'envers de la joie dans les manifestations publiques.

Puisse la lecture de ce qui va suivre vous faire souvenir, âmes charitables, que le tronc du pauvre n'est pas loin de vous, et qu'il existe autour de vous bien des innocents qui n'ont pas les mains pleines.

Tenez, regardez cette petite fille là-bas, qui rôde autour des boutiques étincelantes ; comme ses yeux brillent ! Les poupées élégantes et raides ne daignent pas abaisser sur elle leurs regards d'émail.

Hélas ! non, la pauvre petite n'est pas digne d'un regard de poupée. Et pourquoi voulez-vous que cette belle dame en gaze rose, avec un chapeau de bergère, qui vaut 35 sous, sans compter les espérances, fasse les agaceries à la petite fille qui n'a pas d'argent dans sa poche ?

Ce chat à tout poil aussi, avec ses yeux presque vivants, ne permettrait pas à l'enfant misérable de le caresser. Allons donc !

Les ménages, tout fer battu, ne veulent pas d'une cuisinière aussi pauvre. Arrière Cendrillon !

La petite malheureuse tourne, retourne devant les étalages, et le cœur bien navré, allez ! voit les acheteurs emporter, une à une, toutes les admirables choses qu'elle convoite innocemment.

Les messieurs et les dames, avec un sans-façon remarquable, manient les objets qu'il semble à l'enfant qu'on ne doit toucher qu'avec un respectueux amour.

Perdue au sein de la foule, bousculée, grelottante, elle vit partir pour toujours les jouets ardemment désirés.

On enlève la belle dame au chapeau de bergère. On met le chat dans du papier. On enveloppe les ménages.

Tout part, tout est pris. Les bébés en chemises disparaissent à leur tour.

Et la pauvre enfant, seule, demain, ne trouvera pas sur son lit de ces beaux joujoux que l'on donne à gogo aux autres petites filles. Ce qu'il y a de souffrances poignantes dans l'âme de cette fillette aux yeux allumés devant les baraques ne peut se décrire. Pauvres petites mains vides.

Ici le tableau change. Montons au cinquième étage d'une triste maison. En entrant nous verrons :

Un homme en paletot rapé à l'excès, mais propre, un galetas où sont assis deux enfants à côté d'une femme maigre.

— Pas d'argent, dit le père, en montrant un pain, mais voici de quoi manger.

Il s'assied, coupe le pain, il en distribue les morceaux. On mange silencieusement.

— Et l'atelier dit la femme.

— Fermé, le patron est absent. On reprendra la besogne dans huit jours.

Pas de plainte, pas de jurons. Une détresse calme. La femme est malade, convalescente si vous l'aimez mieux. L'homme sans ouvrage. Ils ont mangé les quelques pièces de cent sous amassées. Les bureaux auxiliaires du mont-de-piété ont pris le reste. Ça va très mal. L'Espérance est là, voyez-vous. Mais la misère a bien mal pris son temps. Venir au jour de l'an ! c'est dur. Ces petits n'auront pas un sucre d'orge seulement. Un peu de bouillon pour la malade aurait été de belles étrennes ; mais il n'y a pas moyen d'en faire.

— La dure vie !

Dans la maison tout est noir, dans la rue tout est sombre. Un grand silence plane sur tout cela. De temps en temps, dans le lointain, une voix désespérée crie : La Valence ! Ce n'est pas gai.

— Couchons-nous, dit le père, nous aurons plus chaud.

— Papa, demande doucement un des petits, pour-

quoi donc le petit Noël ne vient-il pas cette année?

— Dame, réplique l'autre gamin, on a peut-être fermé l'atelier où il travaillait.

Et le père essuie une larme en regardant sa femme. Pauvres mains vides !

— Rien dans les mains, rien dans les poches. Tel est sans fard le bilan du jeune homme qui passe raide comme balle devant nous.

Suivons-le, c'est un garçon de talent, un poète. Il regrette qu'on ne puisse se faire des rimes sur l'Etat. Il serait riche. Présentement, il n'a pas le sou. Les rentrées littéraires se font si mal ! En outre, ses souliers sont percés. C'est un détail, mais c'est un détail terrible.

Car il se rend en visite dans une maison où son couvert est mis mensuellement, et,dame, pour cacher le trou du soulier, il le trempe dans la boue. La boue, ça glace le pied, mais l'honneur est sauf.

Dans la maison hospitalière qui le reçoit sont deux jeunes filles, des anges ou à peu près. Double récif sur lequel sa résignation va faire naufrage.

Quand il entrera dans ce salon rempli de visiteurs, embaumé de l'odeur des boîtes et des sacs de bonbons, les regards des deux enfants se braqueront sur lui, on scrutera le contenu probable de ses poches. Regards perdus, hélas ! mais poignards cruels quoique innocents.

Pas de chance.— S'il pouvait emprunter une étoile au bon Dieu, il la porterait bien chez ma tante. Mais cela ne se peut point. Donc, rien dans les mains, rien dans les poches ! Et, le pied mouillé, relevant le collet de son habit, il passe raide comme balle dans la foule en regardant si, par hasard, il ne trouverait pas par terre une petite pièce de 3000 francs.

La pièce se faisant attendre, il continue sa route en récitant des vers d'Horace.

Hélas ! mon pauvre littérateur, l'homme peut voir sans broncher s'écrouler les empires, mais il ne peut sans amertume voir arriver le jour de l'an.

Passez, studieuses mains vides !

NOVEMBRE.

LES SAINTES AMES DU PURGATOIRE.

Quelle touchante idée a eue l'Eglise de nous rappeler le souvenir de nos chers morts pendant tout un mois, et de ne cesser pendant ce temps d'offrir des prières et des sacrifices pour leur soulagement. Combien seraient à jamais oubliés sans cette tendre sollicitude. Ah ! répondons à ses désirs et au besoin de notre cœur en priant, avec toute la ferveur dont nous serons capables, pour tant d'amis qui nous ont devancés dans la tombe, et qui bientôt, grâce à nous, seront nos intercesseurs dans le ciel.

La dignité des âmes qui souffrent en purgatoire leur donne de nouveaux droits à notre compassion, et doit, en même temps, exciter notre vénération. Quoiqu'elles soient présentement éloignées de Dieu et renfermées dans des cachots brûlants, elles n'en sont pas moins du nombre des élus. Elles sont unies au Seigneur par la grâce ; elles l'aiment par dessus toutes choses ; et au milieu des tourments qu'elles endurent, elles ne cessent de le bénir, de le louer et d'adorer avec une parfaite résignation la sévérité de sa justice.

Une circonstance qui doit particulièrement exciter notre compassion envers les âmes souffrantes en purgatoire, c'est qu'elles ne peuvent plus mériter et qu'elles sont hors d'état de se procurer aucun soulagement. Elles ont beau faire entendre leurs gémissements, Dieu ne leur répond autre chose sinon qu'il faut que sa justice soit satisfaite. C'est donc à nous qu'elles ont recours ; comme elles n'ont point

de voix pour se faire entendre, elles empruntent celle de l'Eglise et de ses ministres qui sont les interprêtes de sa douleur.

Requiem æternam dona eis, Domine!

L'URNE DES MORTS.

Albertine et Joseph, deux enfants de très riche et très chrétienne famille, avaient perdu leur mère ; Albertine avait onze ans et se disposait à faire sa première communion. Joseph en avait huit.

Un jour, c'était le jour même de la Toussaint, la jeune fille rentrait à la maison les yeux mouillés de larmes. Joseph accourut joyeux au-devant d'elle, lui portant ses caresses ; Albertine, quoiqu'un peu légère encore, était si bonne pour lui ! Mais, ce jour-là, elle lui sourit à peine, répondit à peine à ses fraternelles agaceries : évidemment elle était préoccupée et triste. Aussi, le pauvre enfant n'insista point ; il n'eut point le courage de suivre sa sœur qui monta silencieusement dans sa petite chambre et s'y enferma.

Mais le soir venu, quand la prière eut été récitée en commun, quand la famille se sépara pour le repos de la nuit, Joseph, n'y tenant plus, se précipita, en sanglotant, sur les pas de sa sœur : " Albertine, lui dit-il, pourquoi pleures-tu ainsi toute cette soirée ? Ne m'aimes-tu donc plus, ou t'ai-je fait quelque peine ?... Oh ! si maman était là !...

" Maman ! interrompit Albertine, avec des larmes dans la voix, maman !... Ah ! c'est elle, mon petit frère, qui cause ma tristesse, c'est elle que je pleure. N'as-tu pas entendu, ce soir, le glas funèbre des cloches annonçant la fête des Morts ?... Oh !... si tu savais, mon cher Joseph ! J'avais bien pleuré notre mère, mais je me consolais en pensant que nous la reverrions au ciel...Et vois-tu, ce soir, à la réunion du catéchisme, sœur Saint-Pierre nous a fait une peinture si pénétrante des souffrances des âmes !...

Il me semblait que je voyais maman dans les flammes, que j'entendais ses cris et qu'elle m'appelait à son secours... O mon Joseph... si maman est en purgatoire ! si elle brûle... si elle est malheureuse !...si elle n'a pas la possession de ce bon Jésus que je vais recevoir dans quelques mois !—Joseph s'était jeté dans les bras de sa sœur, et pleurait à chaudes larmes et à grands cris : Albertine... oh ! il faut soulager notre mère... Maman ! maman !... ma pauvre maman !...

" Mais j'y ai songé, reprit Albertine, et puisque te voilà si bien disposé, je vais te confier mon secret... tu pourras m'aider dans mon dessein...

" Oui, oui, je le veux, je veux soulager maman, s'écria Joseph de plus en plus ému.

Eh bien ! voici mon projet. Chaque soir, tu t'en souviens, notre mère nous prenait dans ses bras et déposait, avant de nous quitter, un baiser sur notre front...Il faut lui rendre ses caresses et son amour... ses sacrifices et son dévouement. Je vais, dès ce soir, établir sur cette petite console, l'urne que tu vois là, tout près ; tous les jours je ferai provision d'actes de piété, d'obéissance, de mortification, de vigilance sur moi-même, de saintes prières, d'indulgence, j'offrirai le tout pour le soulagement de notre mère, et, chaque soir, je déposerai dans cette urne un petit billet portant l'indication de ces bonnes œuvres accomplies ; j'y joindrai les petites aumônes que je me propose de faire en vue de ma préparation à ma première communion... Ce sera "l'Urne des Morts," car je veux aussi satisfaire pour tant d'autres âmes qui me sont chères et qui souffrent peut-être en purgatoire."

" Albertine, reprit Joseph, oh ! je veux remplir avec toi l'urne des morts ; et moi aussi, je vais être bien sage... puis je me priverai de quelques friandises pour grossir ton petit trésor..."

" Merci, mon Joseph, dit Albertine, en l'embrassant. Eh bien ! commençons dès ce soir par une

bonne prière. Nous nous réunirons chaque soir pour verser notre cotisation spirituelle et notre aumône... Puis, le jour de ma première communion venu, nous porterons ces fleurs de bonne volonté sur la tombe de maman. Et pour que son âme s'en aille au ciel au plus tard ce jour-là, je donnerai la moitié de notre trésor aux pauvres et l'autre moitié servira à faire célébrer des messes pour sa délivrance.

" Et moi, s'écria Joseph, si je pouvais aller au ciel ce jour-là avec maman ! Oh ! le beau jour, Albertine !... Trois premières communions à la fois !..."

Les deux enfants se mirent à genoux et prièrent longtemps. Six mois après, Albertine montait joyeuse à la sainte table. Le lendemain elle échangeait sa robe blanche de première communion pour une robe de deuil et accompagnait au cimetière le petit Joseph mort le soir même de ce beau jour.

MAXIME DE L'ÉCOLE DE SALERNE.

Lever à six (heures)
Manger à dix
Dîner à six
Coucher à dix
Fait vivre l'homme dix fois dix.

⁂ Un répétiteur prépare la leçon de mathématiques d'un tout jeune lycéen.

—Un exemple d'addition : votre papa est parti pour la chasse ; il a tiré sur deux lièvres, trois perdrix, cinq lapins ; combien a-t-il tué de pièces ?

—Zéro pièces, répond l'enfant sans broncher, papa est trop maladroit.

⁂ C'est la première fois que Camille va à l'école ; la maîtresse lui fait lire son alphabet.—Quelle est cette lettre-ci ? — Ça, c'est A.—Celle-ci ?—C'est F.—Très bien, et celle-là ?—Camille relève la tête et regardant la maîtresse d'un air étonné :— On m'a

dit que je devais être amené ici pour que vous m'appreniez à lire, dit-il, et non pas pour que je vous apprenne.

L'ENFANT ET LA MARGUERITE.

L'Enfant.

O mes amours ! ma blanche Marguerite,
Quand tu parais, sourire du printemps,
Pour toi, je tremble, ô ma pauvre petite
En te voyant affronter les autans.

Ne crains-tu pas pour ta beauté si frêle
Ce vent glacé qui peut donner la mort
Ah ! chaque soir une frayeur nouvelle
Vient m'attrister quand je songe à ton sort.

Mais tu renais aux rayons de l'aurore,
Le front paré des baisers du matin
Et je suis là pour t'admirer encore,
Pour prier Dieu qu'il veille à ton destin.

La Fleur.

Ah ! bien longtemps conserve dans ton âme
Le saint amour et la tendre pitié......
Un jour, enfant, hélas ! tu seras femme,
Alors, adieu notre vieille amitié !

Car tu viendras, effeuillant ma corolle,
Pencher vers moi ton front triste et rêveur,
Et demander au fleuron qui s'envole
Un peu d'espoir pour ranimer ton cœur.

Enfant, pour toi je parle d'espérance,
Et je voudrais longtemps sur ton chemin,
Dissimulant la ronce et la souffrance,
A ton bonheur garder un lendemain.

RECETTE.—*Gâteau breton.*—Prendre une cuillérée de farine, un œuf, une dizaine de raisins secs, une pincée de canelle en poudre. Pétrir le tout ensemble. Eclaircir le mélange avec un peu de lait, mettre une tasse à café de sucre en poudre, bourrer un moule, mettre au four. Cuire vingt minutes.

DÉCEMBRE.

SAINT FRANÇOIS-XAVIER.

Dans l'île de Saucian, près de la Chine, saint François-Xavier, de la compagnie de Jésus, apôtre des Indes, célèbre par les conversions qu'il a opérées parmi les infidèles, par les dons qu'il reçut de Dieu et par ses miracles, épuisé de travaux et plein de mérites, passa au repos du Seigneur, le second jour de décembre. On n'y fait toutefois sa fête que le trois, par ordre d'Alexandre VII.

C'est ainsi que le martyrologe romain annonce le bienheureux décès du grand apôtre des Indes. Après avoir admiré les miracles et les actions de zèle de ce grand saint, voyons ce qu'ont fait les hérétiques pour propager leurs doctrines, et quel a été le résultat de leurs efforts.

Les Anglais ont établi une société pour la propagation de l'Evangile; mais que pourra-t-elle faire tant qu'elle ne sera pas composée d'hommes qui comptent pour rien les peines qu'il faut supporter pour apprendre les langues barbares et pour se conformer à des usages si contraires aux mœurs des peuples civilisés. Il faudra, de plus, que ces hommes s'accoutument à mener la vie la plus dure, qu'ils soient disposés à souffrir tous les dangers, et la mort même. Salmon, dans son histoire moderne se plaint de l'extrême négligence des Anglais, des Danois et surtout des Hollandais à cet égard. Cet écrivain, en traçant le caractère des missionnaires qui vont dans les pays infidèles, aurait dû dire d'abord qu'ils doivent s'être exercés à mourir à eux-mêmes, par la pratique du renoncement et de la patience,

désintéressés, aimer la prière et converser toujours dans le ciel. Tels furent les saints apôtres de toutes les nations qui ne connaissaient pas Jésus-Christ. Tel fut, en particulier, l'admirable François Xavier. Aussi le Ciel versa-t-il d'abondantes bénédictions sur leurs travaux.

DE LA RELIGION EN CHINE.

Il y a trois principales sectes religieuses en Chine. La premiere est celle de Confucius ; c'est celle que suivent l'empereur, les lettrés et les princes. Chaque ville a un oratoire, où les mandarins offrent, à certains jours de fête, du vin, des fruits, des fleurs et du riz sur une table éclairée par diverses lumières ; ils accompagnent cette offrande de profondes révérences en l'honneur de Confucius et chantent des vers à sa louange. Ils enfouissent le sang et les poils d'un pourceau tué la veille, et brûlent une partie de son foie. L'empereur fait la même offrande dans un grand temple. Les Chinois de cette secte célèbrent tous les ans deux fêtes en l'honneur du Ciel, qu'ils adorent.

La seconde secte est celle de Lao-Kinn, elle est aussi fort ancienne. Lao-Kinn était un philosophe qu'on dit avoir vécu six cents ans avant Jésus-Christ. Ses sectateurs croient aux augures, et sont extrêmement adonnés aux cérémonies superstitieuses. Leurs prêtres s'appliquent à trouver l'art de rendre les hommes immortels. Lao-Kinn enseignait que l'âme périt avec le corps, que Dieu est matériel, et qu'il y a plusieurs dieux subalternes qu'il faut aussi adorer. Ses sectateurs l'adorent lui-même, ainsi que d'autres hommes qu'ils ont déifiés et dont ils gardent les idoles dans les temples.

La troisième secte de la Chine est celle de Foe. Elle a pour auteur un philosophe de ce nom, qui vivait dans les Indes longtemps avant Pythagore et qui enseignait la transmigration des âmes. Les cinq

préceptes qu'il laissa sont : 1. de s'abstenir de l'impureté ; 2. de ne jamais prendre le bien d'autrui ; 3. de ne jamais tuer de créatures vivantes ; 4. de ne jamais mentir ; 5. de ne jamais boire de vin. L'idole de Foe est d'une grandeur extraordinaire. On le représente souvent dans le même temple sous trois formes horribles. Il y a une multitude d'autres petites idoles dans les pagodes, dans les grands chemins et sur les places publiques. Les bonzes de cette secte sont universellement intéressés et fort méprisés. On trouve aussi en Chine des adorateurs du grand Lama, qui est appelé le Père éternel.

FIN.

EUSÈBE SENÉCAL & FILS, Imp., 20, rue St-Vincent, Montréal.

TABLE DES MATIÈRES.